

ABDELKÉBIR KHATIBI

LE LIVRE  
DU SANG

POÈME

*rf*

GALLIMARD

*A Marie-Charlotte*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 1979.*

ABDELKÉBIR KHATIBI

# Le livre du sang

*nrf*

GALLIMARD

*L'Aimé est toujours, pour l'Amant passionné, une pensée inouïe, précédée par la figure de la Mort. Je parle de l'Amant qui, par des actes inexorables, fête sa propre oraison funèbre.*

*La Secte des inconsolés obéit à cette haute loi tout en la centrant (centre évanescent!) sur la contemplation d'un adolescent au cours des séances d'incantation.*

*Durant toute la nuit, le visage du jeune homme est éclairé par des bougies.*

*Plusieurs histoires et voix tournent ici autour de l'apparition d'un Androgyne dont le personnage féminin Muthna (prononcez MOUTHNA) signifie justement, en arabe, efféminé, hermaphrodite, androgyne.*

## L'ASILE DES INCONSOLÉS

Laissons un instant le regard glisser sur la surface des murs, laissons-le rejaillir du marbre, du stuc ou du bois, sur toutes matières à faire étinceler une effervescence nostalgique. La mosaïque s'avance, elle aussi, en cette parure du soleil couchant. Sur les calligraphies murales, une somptuosité précieuse est accordée de tous temps à ces guirlandes formées par des mains subtiles. Où mène donc cette haute fantaisie? Ce déplacement de la pierre entre ciel et terre? Grandiose est la faveur de rêver que les murs, les colonnes et les coupoles se déracineraient de leur fondation pour aller vers le ciel.

Enfant inoubliable, avance vers nous en souriant. Avance avec la même complicité secrète. Enlève tes sandales et assieds-toi là en croisant les jambes. Ce simple geste sera toujours paré pour nous de nonchalance souple, orgueilleuse. On dirait que la pesanteur de la terre n'obéit plus qu'aux pas enchantés du Bien-Aimé. Viens! affranchis-nous dans le corps lumineux d'un ange vivant!

Dans le jardin de l'Asile, l'eau de la vasque ruisselle encore, doucement réveillée par la clarté du soir. Elle jaillit au centre de la cour : entre ton pas et le nôtre, elle

mesurera la cadence de l'être. Notre source secrète n'est-elle pas captée par le même élan blessé? Oui, que ta main effleure l'eau avant la contemplation de ton Visage! En cet intervalle, il suffit que le chant de l'eau transporte l'écume jusqu'à l'éclat de ta prunelle. Pour que l'eau soit absolue, étrangement absolue, nous imaginons la frayeur de t'élire. Oui, tu seras debout au milieu de la vasque, dévêtu de tes habits légers. Évaporé et pourtant si proche de nous, tu seras nuis à l'Épreuve. Nous saurons t'aimer en notre propre anéantissement.

Ainsi point cette séance du soir, mais nous ne pouvons répondre d'avance au désordre de l'Impensé, au cœur de ce témoignage. Peut-être viendront à nous ceux qui partagent notre risque de l'âme, notre ivresse de mourir. Enfant inoubliable, nous te demandons définitivement la nécessaire loi du silence — avant ton égarment.

\*

Dans la salle obscure, le Maître est déjà assis. A son côté le Disciple, derrière lui les fidèles. Face à tous : l'Échanson. Silence, silence drapé de souffles irréguliers. Quel destin a choisi de faire vivre un ange entre nos bras? Obscurcis par maints exercices spirituels, n'avons-nous pas attendu, dans la détresse, un signe, un seul signe de ton Apparition?

Puis l'Échanson prend le luth et joue quelques notes dispersées, de plus en plus dispersées, comme si le silence, en s'épurant, étouffait toute fulgurance de la nuit. Il suffirait d'un geste pour que toute la musique du monde fût réelle, elle-même figurée dans la pensée d'un corps androgyne, déchiré par sa propre grâce.

L'essor au-delà de cette scène suit la modulation du silence ferial. Nous avons commencé à étreindre notre âme pour t'écouter, étrangers encore à ta subtilité mélodique : qui nous empêchera de mourir ivres? Nous avons déjà dénoué la fissure de notre poitrine pour te recevoir, homme et femme, exilés de notre longue attente. Vois : nous congédions à jamais notre raison et notre sommeil. A tout jamais, nous nous tenons au seuil de ta main, enfant inoubliable. Un ange est apparu — tel un frisson de la Mort. Beauté, beauté tissée par une douleur séraphique, que recèles-tu sous l'étreinte de tes doigts? Avions-nous senti vibrer le toucher de ta main sur le luth sans brûler au miroir de ta cadence? Que nos frocs se déchirent d'eux-mêmes pour renaître à toi!

La musique prélude à notre destin et nous croyons à notre châtiment. Le Maître fait signe. Le Disciple se lève, allume la bougie placée à égale distance, entre l'Échanson et tous les autres. Tous fixent l'Échanson, à travers l'éclat de la flamme. La contemplation du Visage a commencé selon le rite habituel, au coucher du soleil, et il nous faudrait un temps ineffaçable pour marcher jusqu'à la brise matinale. Il nous faudrait, par des efforts tyranniques, nous détacher de notre désolation, exclure nos désirs les plus charnels, et peu à peu, nous abstraire de cette errance vibratile de l'idée même du luth, de l'eau et du soleil. Et bien que nous t'imaginions, dans l'étincelle du clin d'œil, flotter comme un ange diaphane, arraché de tes parures une à une selon la douceur d'un évanouissement astral, nous serons tes compagnons de route vers l'ivresse de la mort.

Fais donc circuler parmi nous ton regard clair, si clair qu'il enflamme la coupe de vin. Nous nous sommes

tournés vers la nuit, en craignant de te surprendre dans ton allure frêle et désespérée : nous avons ouvert nos cinq sens à tes parures, à ton cil pareil à un trésor du ciel. Anéantis-nous avant le terme fatal de notre mort, enfant inoubliable ! Ravis-nous à notre transfiguration !

\*

Pour qu'un tel visage reflète ainsi toute une assemblée de fidèles, emportant leur cœur jusqu'à les ensorceler de délire angélique, il faut deviner toute une correspondance souterraine de crimes, de perversions et de subtils égorgements, quelque chose comme une déflagration rouge de l'Orient. Quand l'Histoire frappe avec une telle rage, la poésie exalte la suprême simulation de tout réel, et chancelle dans son ravissement au monde.

De cette histoire explosive allait briller une mystique fabuleuse. Gengis Khan, l'« Empereur océanique », avait lancé ses tribus nomades pour conquérir le monde, dispersant au vent les États et les Cités, asservissant les hommes selon la loi d'une cruauté transhumante. Ce que voulaient atteindre ces chevaliers, en un passage ailé, excédait tout pouvoir humain. Ils couraient dans le souvenir immémorial de réunir le Ciel et la Terre. Ils sacrifiaient le sang dispersé sur toutes contrées désertées, jusqu'à s'élever — par une pensée nomade absolue — entre ciel et terre, au bout d'un firmament d'éther. Qui dira encore en nous la démesure de ces morts inouïs ? Cet événement n'a de pareil qu'un tremblement de terre...

Enfant inoubliable, une étrange beauté nous invite à briser notre parole. Quand le silence nous découpe, est-ce de toi ou de nous que frémiront les vèpres de

sang ? Le Maître se souvient de sa première vision. Auparavant, nous le sentions lésé par son épreuve, délaissé par son désir d'immortalité, et peut-être même déchira-t-il son froc tout en pleurant, loin de notre regard.

Il nous guidait avec mélancolie, mais par des colères feintes, il redoublait notre trouble. Il quittait ainsi lentement le monde et tu es venu, orant mystique, pour nous convier à la douleur, selon le rite d'une hospitalité extatique. Le Maître se souvient de sa première vision. Ce fut le rêve pur d'une Apparition.

Nous ne saurons jamais à quelle distance mouvante le Maître t'a vu en se voyant dans le bain public, toi-même étendu en ta forme nue, immobile, enroulé de vapeur, la tête tournée vers la bassine d'eau chaude. Et si chaque pièce reflète les autres — comme un jeu de miroirs embués — c'est que la Beauté devrait embraser la vapeur qui flottait sur nos corps. Nous avons voltigé de nos pas pour te cacher, nous dispersant çà et là dans le chuchotement et des déductions imprévues. La scène était déchirée quand TU TE LEVAS.

Cette Apparition célébrée dans les transports de l'eau doit se dérouler, selon son destin, dans des ablutions de sang. Nous ne savons pas comment le Maître t'approcha dans les coulisses du bain pour t'appeler à nous, et t'inviter à notre Asile. L'âme n'a pas de lieu fixe, le cœur est un exil errant, et nous avancerons, l'un après l'autre, passant au milieu du sang, oubliant nos maisons et nos femmes au teint de safran. Mais qu'importent les morts délaissés et qui ne brisent point le cœur ! Qu'importe toute splendeur libérée du Visage ! Nous nous mettrons en marche, sans tête, jusqu'à nous couper de la terre.



Orant mystique, tu embelliras notre Asile selon la faveur de ta démarche et de tes clins d'œil. Ta grâce est une empreinte du Mal, et nous jurons de nous écrouler, lorsque ta chevelure fera miroiter le coucher du soleil, devant la bougie allumée, à l'heure de la contemplation. Dans le dénuement de l'être, d'heure en heure, nous nourrirons tes veines – les plus proches de la déchirure – par la prière absolue et notre adoration sans réserve. Ce sera le chant, puis l'incantation convulsive, puis le silence, puis le passage, puis l'errance, puis l'éclair, puis l'annonce, puis l'unisson, puis la rupture, puis la transmutation, puis la séparation des éléments et des formes, puis le ruissellement de ton corps. Enfant astral, que chanteras-tu pour délier notre possession? Quelle musique de ta main détachée nous accueillera au bord de notre déperdition? Nous te verrons infiniment déguisé, frère et sœur, ange et démon, enfant et gorge tranchée, musique et main détachée. Échanson étincelant, nous t'offrirons à l'office des morts, à tous les morts qui nous enfantent. Tu seras élevé à l'idée suprême du Corps Orphique.

Oui, que ces pages brûlent dans leur chimère! Que les mots les plus inespérés volent en éclats! Ange ensanglanté, tu seras notre fiancé à la langue secrète. Et pour fêter nos fiançailles, nous célébrons aujourd'hui même le Pacte de Chasteté.

Dans les coulisses du bain, le Maître t'a parlé avec une extrême douceur et après votre entretien secret, tu as rejoint notre Asile. L'Asile des inconsolés! A vol d'oiseau, l'Asile semble planer par-delà ce pays à moitié désertique, mais encore irrigué par des pluies irrégulières. La fécondité y fleurit à moitié, en une croissance frappée par le soleil et glissant vers une décadence

hallucinante des plantes et des êtres. Au seuil du désert, la sève hésite à submerger un printemps sec, presque fou, éclatant de désirs brûlés. De là l'évasion de ce pays vers sa destinée mythique et chancelante, captivée par le soleil. Nous posons le pas là où les dieux, les morts et les amants inguérissables empreignent la trace de leur repatriement.

Oui, à peine effleure-t-il la terre sèche que ce pays semble se dégager des lois de la pesanteur pour s'abriter dans le seul élément du Mythe. Tourné vers La Mecque et la Pierre Noire – météorite tombée jadis des airs – l'Asile reprend à rebours le chemin de sa patrie céleste. Et tout minaret, par son chant envolé, ne répète-t-il pas à l'infini la même érection mystique? Eh quoi! n'avons-nous pas promis aux Bienheureux des jardins suspendus, où dansent les houris et les éphèbes immortels? Regardez comme leurs pas s'enlacent dans les hauteurs du ciel! Comme ils se frôlent en un mouvement sans fin! Que cette danse soit indestructible! Je te dirai, mon ange, comment l'étreinte de tous ces êtres aériens a fait naître sur cette terre un lieu spirituel pour les amants éperdus. Eh quoi! Eh quoi! serions-nous tentés par une ruse démoniaque à faire descendre le paradis de l'Islam sur terre?

Mais ne vous réjouissez pas de sitôt... Laissons pour le moment le ciel s'enivrer de ses propres paradis et de paraboles aériennes. Car notre ange est là. Il est là, derrière les murs, et dirait-on, au cœur des murs. Le voici qui marche. Ouvrons après lui le portail de l'Asile. Notre ange a la démarche nonchalante, délicate, et quelque peu brisée. Elle (la démarche, la brisure) pénètre la forme intime de la Pierre : murs de l'Asile, vasques, colonnes, arcades; et plus elle les pénètre

selon le pas de cette grâce fêlée, plus l'Asile (architecture et formes humaines) semble aller à la rencontre de notre ange avec une liberté toute naturelle, c'est-à-dire irrésistible.

Ce que nous voyons alors provient d'un enchantement cardinal de la Pierre, de son éclosion dans la démarche dansante d'un ange. En traversant la Pierre, la Beauté qui l'épouse – sous le regard des dieux – transforme le vide d'où jaillit tout édifice.

Suivons le regard de notre ange : ne soutient-il pas, en reflet, le plafond de l'Asile, plafond retenu par des arcades délicatement incrustées. Tout autour des murs – et autour de son corps – court un équilibre parfait et double de colonnes et d'arcades, qui se croisent en créant l'illusion d'un mirage où le Vide (la Mort devenue signe de pétrification) s'admire – ébloui. Ainsi qu'une racine florale, la pierre renaît à la pierre, pour le plaisir et le pas tressé du Bien-Aimé!

Un vent chaud traverse la cour happée par le ciel ouvert. Il rôde dans les abris les plus obscurs, cherchant de la fraîcheur pour sa flamme nomade. L'errance du vent participe à notre féerie, isolant l'Asile sur une colline légère, et presque empourprée par l'ardeur du soleil : buissons, eûphorbes, rocs et plantes sauvages. De là la terre descend vers la vallée de la ville, où nous attendra Muthna, étendue sur le lit à baldaquin.

Te voici parmi nous, renonçant à ta vie antérieure. Mais pour qu'un tel simulacre arrive à l'anéantissement, il faut que le simple d'esprit se souvienne de son ensourcement prénatal, qu'il traverse, par d'imperceptibles voiles, le sang immatériel de tous ses pères et frères, de toutes ses mères et sœurs, et de tous les êtres angéliques giclant du désir de mort. Entre le ciel et la

terre, il y a des signes pour ceux qui savent. Et nous, orants mystiques, nous savons que le Mal nous demande un lambeau de notre corps, une partie de notre substance contre un don surnaturel. La rotation du Féminin et du Masculin éclaire la Figure de l'Androgyne. Pour avoir chanté trop au féminin, l'oiseau mutilé par les dieux, tombe blessé près de l'arbre. De la blessure sort un autre arbre, sort une autre racine. Page ailé, chante-nous le chant glorial de notre mortification! Traverse en courant la mouvance des blés azurés, effarouchant les Amazones délirantes. Ne tourne pas le regard! La quête amoureuse est une Divine séparée, bien que l'initié et son ivresse soient ineffablement unis. Que notre être déchiré soit un hommage à ton don surnaturel! Comprends!

Le Pacte de Chasteté est une nostalgie du paradis. Le soleil se lève sur Ton visage. Ni la quiétude ni le repos n'ont plus de pôle, ni l'audace, ni l'orgueil, ni la raison, ni la folie. Tu as dérobé à la mort sa beauté intérieure, et, en dépit de notre détresse, nous palpitions encore dans le vacillement du corps, égarés par ton apparition. Au cœur de la souffrance, la pensée n'est plus coupable, l'intelligence est ravie à sa misère. Et hors du cœur, toute volonté s'enflamme. Tu as jailli dans le déracinement de l'Être. Telle est la loi suprême de notre parenté sanglante, dans ce Pacte de Chasteté désormais souverain.

Le Maître se lève. Le Disciple se lève. Nous nous levons, semblables à des frères généreux. Tantôt nous avançons vers le Maître, tantôt vers toi, voilant et dévoilant notre capture. Eh quoi! pensions-nous en riant au chant lumineux de ta veine jugulaire, enfant à la chevelure tressée! Tu as repris ton luth d'un clin d'œil

joyeux, et tu joues maintenant pour nous unir et nous séparer de l'émerveillement du Maître. Le désir de Ta face est la source de la musique. L'Amant recrée l'Aimé selon une hospitalité inoubliable, selon une fiction de la mort volontaire, si saisissante en son idée qu'elle irrigue une partition solaire de l'Être. Par ta cadence, nous lacérerons nos vêtements et déchirerons nos désirs les plus cruels. Ici s'efface toute parole. Comprends!

\*

Voici donc l'Échanson installé à l'Asile, participant à notre réclusion, chantant pendant nos séances d'incantation, exilé de sa vie antérieure, par nous complètement ignorée, et dédoublée en son secret d'amour. Demande-t-on à une Apparition l'origine de son éclat? Nous nous sommes retrouvés, sans nous appartenir mutuellement, dans la transe d'un recommencement. L'Échanson nous a été prêté par le Destin pour ébranler notre généalogie sanguine. Bénie soit cette rencontre! Bénie soit la forme d'un être androgyne. livré à notre emportement angélique!

Dans le vent des prairies, la foudre cloue l'oiseau, l'éclair ravit au vol sa voix, la Très Grande Violence jettera le ciel, elle secouera la terre contre la terre, engendrera le Féminin en lui-même et le Masculin en sa dévoration, lui-même déraciné de ses tiges les plus barbares. Elle brisera tout point d'appui et coupera tout souffle. Les morts sortiront de leurs tombeaux pour célébrer la fête oubliée des Impensés, répandant à travers la fibre de nos veines le Sang Universel. Qui dansera ce jour avec le Divin sans lacérer son corps? Oui, enfant inoubliable, que ce « oui » soit ton être d'azur!

Libère en toi la nature d'oiseau, et de tous les êtres impossibles! Libère en nous la blessure de ton être double : plus d'un animal barbare, plus d'un signe cruel seront immolés en ta grâce. Notre oreille accueille ta voix avec ferveur. La musique ravit la terre à sa propre rotation. L'insouciance de l'oiseau effleure le songe de la rose, alors que l'ivresse du parfum ordonne le vertige, mais en nos cœurs transformés, ruisselle la voix même du Destin. Enfant au cil tressé, il nous est arrivé d'errer sans but dans d'étranges mirages et de pleurer comme des enfants circoncis, arrachés à la douce loi. Il nous est arrivé de nous égarer dans les nuages de la prière, mais par ta beauté advenue, la prière est encore plus belle. Nous brûlerons tous.

Nous voici ivres, encore une fois, pendant le Concert spirituel. Nous chantons. Nous chantons tous dans l'écoulement de la nuit, repos sans repos, quiétude sans quiétude, ligature de ta voix aux multiples états de l'évanouissement. La pensée du Maître danse. Il se met à tourner sur lui-même, en buvant le vin matinal. Puis le Concert spirituel prend fin. Le Maître a donné l'ordre. Un ordre à peine perceptible, frappé par des signes de langueur. La nuit mystique est tournée vers le Regard qui tue, répète-t-il en nous fixant. Le Maître se lève en te prenant par la main et vous êtes sortis dans le jardin, avec une simplicité unanime.

\*

Si le Maître se promène avec toi dans le jardin, c'est encore pour nous éprouver tous. Crise de son propre émerveillement, ravageant, dans le cœur du Disciple, toute rébellion indiscreète. Hors de nous-mêmes, nous

serons saisis par l'insomnie jusqu'à l'éclat du matin. Le Maître parvient à l'enfer du désir par toute pensée extrême, par la calcination de toute béatitude. De ces cendres émerge la nostalgie de notre mort, parée de ses ailes vibrantes. Cette mort baigne nos nuits. Par l'attrait de l' Aimé, le Maître voyage hors de lui-même comme un passeur ivre, s'élançant en même temps vers les deux rives. Il tombera – nous tomberons.

Qu'on décore le jardin pour vous! Qu'on fasse resplendir toutes prairies radieuses et que le secret des fleurs s'empare de nos veines vagabondes! De la vasque d'eau maintenant assoupie, l'angoisse prend vol, et afin que nous nous rejoignons tous dans la fission de la nuit, nous vous accompagnerons, au-delà de toute demeure. La beauté est une possession divine et le Destin s'emparera de notre tête coupée. Oui, qu'on décore le jardin pour vous deux! Cette nuit, nous serons vos invités. Que l'éclosion du Visage transfigure à jamais l'Asile des inconsolés!

*Nuit sur nuit blanche : le Destin suit son chemin céleste.*

Le Maître a pris l'Échanson par la main. Plus qu'un clin d'œil, ce toucher a ébranlé la solitude du Maître. Il disparaît dans la nuit, sans indiquer de trace, sauf son froc déchiré et jeté sur les fleurs. Il disparaît sans être aperçu. Il quitte brusquement l'Asile pour une durée imprévisible.

Ô notre Maître, qu'as-tu fait de toi? Qu'as-tu fait de ton ascèse? De ta résignation? Serais-tu le plus inconsolé des Célestiels? Serais-tu l'Amant de toi-même, par toi-même célébré à l'image de ta calcination? Hors de toi,

c'est toujours toi qui nous reviendras dans l'ivresse de la mort. En déchirant ton froc, tu manifestes ton désir exclusif de l'Épreuve. La légende raconte que tu quittas tes amis pour vivre avec les mendiants et les Pleureurs, errant entre les tombeaux et dans les lieux déserts, portant au cou une chaîne de fer, pleurant et frémissant jusqu'au cri du matin.

Ainsi donc, Maître inconsolé, tu nous offres aujourd'hui l'Échanson dans la splendeur de sa désolation. Marche donc vers La Mecque avec la horde des Pleureurs! Le Divin assèche les déserts et lance les temples pour célébrer sa propre image. Aussi fait-il tourner les oasis vers le regard de l'Amant errant. Tu iras de station en station, afin que ton âme reste de feu ardent, traversant des généalogies entières de saints et de martyrs, avec le sentiment d'une suprême immensité.

En ce siècle de Pleureurs, il a été dit que pour atteindre La Mecque, certains pèlerins faisaient, après chaque pas, deux genuflexions de prière. Il a été dit que d'autres y allaient, en marchant sur la tête. Il a été dit bien des sortilèges dans la cervelle des possédés, mais, toi, Pèlerin de la Passion, tu quitteras l'air dans la transparence de la Vision. Et quand même La Mecque changerait de place, migrant à son tour dans la cervelle d'autres possédés, tu ne renonceras jamais à l'expérience ivre de ta mort. La mort. La mort céleste n'a pas de remède, la prosternation du cœur est un message multiple de l'extase. Enfant inoubliable, laisse les insoucians chanter les plaisirs de la beauté, car pour t'anéantir, c'est la beauté qui te chante!

Maintenant tu nous offres l'Échanson, à l'état d'un trouble évasif, se voilant et se dévoilant dans le vertige de l'Asile. Notre vie, ici-bas, implique une science de

l'hallucination, une rigueur de la détresse. Commence de nouveau la contemplation du Visage, le Disciple prend Ta place, devant nous, face à l'Échanson. Qui donc peut supporter une telle Apparition? Qui donc peut mourir en une pure transfiguration, en un pur don de soi?

Soudain nous sommes frappés de délire.

Enfant inoubliable, que la chair de notre chair diminue de mâle en mâle! Que le Féminin se noie dans le Masculin, et que de père en fils, le coït se libère dans l'expansion du ciel! Chaque jet de sperme unifie la terre au ciel et gicle par tous les orifices. Le coït. enfant inoubliable, est une trace alchimique de l'être, et son cri est le flux de l'Inespéré. Ainsi l'homme passe de phallus en phallus et de matrice en matrice dans un tremblement de terre prénatal, succédant aux multiples débris d'une dévastation sans mesure et sans loi, s'engendrant dans la Mort – et seule la Mort engendre – il propulse ses pères, les pères de ses pères, les mères de ses mères, dans la révélation du Vide. Gloire au spasme prénatal! Gloire au spasme prénatal! La rage reprend ses ailes, et nous tous, sans tête, nous nous frappons contre le miroir de ton corps, déchirant une à une tes veines délicates, dans la fête de l'oubli et de la surexistence.

\*

Voici le Disciple à la place du Maître. Place déjà mutilée, déjà sacrifiée. Tu guides nos rites et le rythme de nos extases avec une douce vigilance. Ton geste est pur, généreux; ta souveraineté, souriante. Nous t'aimons d'un double amour : l'amour qui nous reflète en toi, et celui de la déraison qui s'emparera de ton cœur. Nous

reposons dans la fureur secrète des choses, mais nous l'apprenons toujours trop tard quand le cœur est déjà de pierre. La folie n'est-elle pas une excroissance de la mort, et en quelque sorte sa fille bien-aimée.

Maintenant l'Échanson t'approche avec tendresse, à demi-mot, diffusant la même intensité exorbitante. Il parle pour la première fois de sa vie antérieure. Nous avons écouté ensemble son récit, alors que le plaisir de sa musique nous avait dénoués. Mystère de sa naissance! Fils de parents disparus, né en ce siècle de conquérants et de mystiques, de quel pays pouvait-il descendre, à cet âge de jouvence? De quel péché bienheureux? Devant l'enfant, lors d'un festin sanglant, son père fut bel et bien écharpé par une épée empoisonnée, sa mère fut bel et bien enlevée, le cul en l'air, vers le ciel des Barbares. Cette prise de possession fut mon premier rapt d'extase, nous dit l'Échanson en riant.

A replacer sa sœur Muthna dans cette histoire, dans cette avancée des peuples et des Orient nomades, au-delà de ces têtes de rois envolées et dispersées au vent, à suivre les survivants qui reconstituent avec une rage épique des fables généalogiques brûlant vers des origines réinventées, à suivre au trot de cheval toute la chaîne d'intrigues, de conspirations irrémédiables, multipliant crime sur crime, à la scansion du Credo chanté en direction de La Mecque, elle-même se déplaçant selon la direction solaire du Conquérant; à imaginer avec une énergie de feu la destruction des États et des harems où le sang coule avec le vin, le poison et le sperme, à traquer avec fureur l'expansion de saints et marabouts de pacotille, et toutes ces disparitions souterraines informées dans la pensée sanguine de l'homme, de ses transmissions végétatives, racines éperdues, tor-

turées, se soulevant dans l'accouplement barré du Ciel et de la Terre, à errer donc dans ces lieux invisibles de la Divination, nous aurons pour ce soir la naissance d'un pur Mythe. POUR LE MACULER —

Il a été dit qu'un cheval ailé et brodé de satin attend la fin du monde. Le Dernier Ange le montera et ils s'envoleront au Paradis. Mais là-bas est un ici exclusif, lui-même à jamais perdu. Laisse les histoires s'égarer dans la cervelle des possédés. Laisse-les, enfant inoubliable, tombé de cette déflagration de l'Histoire. Laisse et viens. Viens!

*Viens pour nous affoler, ô notre Bien-Aimé de cristal!*

A autant de questions précipitées, avalées dans notre propre menace, l'Échanson répond par images : ennuagement incestueux du cœur, volupté du rapt d'extase, danse ivre avec le Divin en se fardant le visage de sang...

Il faut préciser ici l'histoire, sinon elle n'aurait même pas le temps de creuser sa tombe — comme chacun — dans le chant de la mort prénatale. Le principe absolu du récit est : raconte une belle histoire ou je te tue. La poésie célèbre les débris de l'Absolu, elle s'exalte dans le vacillement de l'Impensé, elle-même lapidée dans le simulacre de son être, si être est là où il y a encore une fureur ineffable, dans l'indifférence de son salut. Il faudrait écrire au bout de soi, au bout de la terre dévastée, au bout de tout désastre, réclamer l'hallucination de sa vie clandestine, en faire une fête à jamais captive, vers l'incendie du Destin. C'est pourquoi je suis le disciple de mon Maître. POUR ENCORE M'INCENDIER.

Il faudra préciser, repréciser les faits dans leur cruauté

la plus simple, la plus proche des veines, de leur battement vibratile, la plus proche de la parenté sanguine de la mort et du mythe. Enfant égorgé, le signe de ton investiture est un Pacte de Chasteté sans exclusive. Nous te voyons, dans ta vie racontée dans le rire, déambuler de taverne en taverne, échanson et joueur de luth pour tous ces Orient nomades, en toi cristallisés en un pur éclat. Nous te voyons, éprouver pour ta sœur Muthna un désir sans loi, égaré avec elle dans le flux prénatal, inventant au seuil du désir, un crime angélique, vous offrant irrésistiblement à la Résurrection. De ce crime angélique, rêve toute passion sanglante. La fleur, en se voyant en songe, se déguise dans l'envol d'un oiseau blessé. De là est née la musique, nous dit la légende. Et comme la musique, la légende s'interroge sur sa propre mort. POUR S'EN IRRADIER —

Ouvre les portes de la ville, Muthna, et avance vers nous. Avance dans le miroir de cette histoire : rien n'aura lieu, rien ne sera livré au mythe sans l'empreinte de ta démarche. L'inceste te porte dans la brise matinale, nous rapprochant de ton frère à lui-même itinérant. La rumeur de la ville nous parlera de ta débauche, de tes traîtrises, de ton agitation humiliante. Dans le bordel d'où tu émerges, la ville va et vient dans la cervelle des désœuvrés. Laisse-la flotter dans la poussière et avance vers l'Asile des inconsolés. Voici que s'éteint la nuit.

\*

Te voici, Muthna, dans l'hospitalité de ton nom. Accueillant est le séjour divin, captivant le nom de l'Aimé pour celui qui aime et qui comprend l'Épreuve. Nous nommons « Épreuve », le destin qui nous retient

en une douleur vivifiante : notre état est une résurrection de l'âme, et ta résurrection est celle du Mal.

De nouveau, notre attente s'enflamme, et ton nom nous revient, Muthna. Muthna! Notre hommage salue les deux faces de ton être, et ce qui jaillit, en cette épreuve éperdue, c'est encore la splendeur de ta voix. Oui, Muthna, que ton nom nous irradie. Que brûle l'heureux péché! Nous serons debout et chanterons pour toi la prière de votre anéantissement et du nôtre, jusqu'à ce que la tête se détache de la nuque — réincarnée.

*Déchirement de la veine jugulaire. Éclat! Éclat!*

Nous te revoyons parfaire avec ton frère l'acte de l'inceste. Rappelle-toi : l'enchantement a succédé à la disparition de vos parents et de votre tribu, maintenant dispersée au vent. Vous jouiez avec d'atroces souvenirs. Échange secret entre deux cœurs orphelins. Éveillés l'un à l'autre, vous vous êtes offerts à une union harcelante. Et nous, qui aimons les belles histoires et la mort ivre, nous porterons encore, sur nos frocs, les traces angéliques de votre sang.

Rappelle-toi, Muthna, ton jeune âge. Rappelle-toi le ruissellement de ta puberté : sans déchirer de vêtements, vous vous êtes enflammés dans le spasme prénatal. A cette prise de possession, a participé l'ironie du ciel, dans le chant et la musique. Et vous vous êtes évanouis l'un en l'autre. **ABSOLUMENT.**

A raconter de surcroît — par un supplément anecdotique — l'enfance de l'Échanson et de Muthna dans les décombres de cette épopée orientale, emportée dans un séisme de conquêtes et de ravages, aplatissant les

villes et surélevant encore plus les montagnes de la résistance armée, acculant les exilés du pouvoir à se regrouper en corporations et en sectes secrètes pour maintenir sur la terre les racines extatiques du sol natal, nous saurons, par ce supplément anecdotique, que l'Échanson et Muthna furent d'abord élevés par des parents proches, puis envoyés à d'autres parents moins proches, et qu'ainsi, de cercle tribal en cercle, ces deux orphelins s'approchèrent, par reflet giratoire, de la rotation solaire.

L'inceste est un rite extatique de la mort, et toute malédiction s'y irradie. **RADICALEMENT.** Aucune impiété n'arrête son cri. Aucune loi humaine. Vous serez sacrifiés à l'émergence de la terre, dans la dépouille d'un ange. Chante, Muthna, la mémoire de ce cri, et toi, Échanson céleste, fais circuler la coupe autour de tous ces tombeaux ouverts. On dirait que cette nuit s'est arrêtée à jamais.

\*

Le Maître est revenu. Comme il est parti, sans prévenir personne. Le Maître s'assoit en silence. Il a la beauté d'un suicidé. Nous reprenons avec toi le chemin de notre anéantissement. Notre pensée danse et te salue. Te voici reprenant la direction de l'Asile avec une telle simplicité que le disciple en est ébranlé.

Le Maître dit : « La pensée du visage est tournée vers la beauté du visible. »

Il dit : « La beauté est un reflet du paradis, et le paradis une nostalgie de ton être éperdu. Erre dans l'ensauvagement du secret aimé! »

Il dit : « J'ai marché vers La Mecque. Ensuite, La

Mecque a marché vers moi. Maintenant, nous marchons l'un vers l'autre. »

Il dit : « L'Éveil à l'être chante l'Aimé. Et l'Aimé est double, ainsi qu'une différence intraitable. »

Il dit : « Le caché n'est pas le contraire du manifeste ni la nuit du jour. S'il en était ainsi, le monde marcherait à l'envers. Le jour est un état extrême, la nuit en est un autre, dans l'itinérance de l'Amant. »

Il dit : « J'ai vu un rêve dialoguer avec un autre rêve, alors que je somnolais dans un cimetière, après une prière prolongée. Le ciel ressemblait à un pur miroir. Dans le premier rêve, je me voyais surgir d'un rocher de mer, moi-même couvert d'algues et d'écume. Je montais vers le ciel, la poitrine ouverte, et tout en criant : " Malédiction! Malédiction! Malédiction! " Puis, tout s'était évanoui. Le deuxième rêve représente mon propre tombeau flottant dans l'air. Tombeau décoré d'une simple rose de sang. Sur le chemin de ma somnolence, les deux rêves se rencontrèrent au seuil de l'Inconscient. " Qui es-tu, dit le second? — Je suis toi, répondit l'autre. — Alors, entre, ô moi-même! " »

Est dit ce qui est dit, dit et redit ce qui relève de la parole, à l'Aimé inhabité. Ce texte aura été la mise en vibration d'une touche angélique. De loin en loin, j'aurai circulé autour d'une figure en écharpe, mettant en lambeaux — selon une vision extatique — tous ceux qui, morts/vivants, m'auront perdu *de face*. Et si, au cours de cet itinéraire, je m'égarais à jamais, demandez-vous *qui* est le mort pour déchiffrer la pensée somptueuse d'un tombeau vide. Dites-vous que la poésie incarne un corps, et que ce corps est la dépouille d'un ange.

\*

En cette nuit, nous célébrons le retour du Maître. Nous avons préparé pour toi un festin. Dans le jardin où nous buvons maintenant en riant, la boisson jaillit au détour de chaque regard. Nous sommes saisis, et nous chantons en frappant des pieds : « Où est la source de l'Épreuve? Où est la source de l'Épreuve? » ...comme si le chant prolongeait l'eau musicienne pour en pénétrer le secret cursif. Nous grandissons, avant la vie, dans le flux prénatal, captant la palpitation de toute mémoire, et ouvrant la naissance à la transmutation de la pensée sanguine. Et la musique glorifie la renaissance du cœur sépulcral; elle descend comme une grâce, d'oreille à oreille, selon un souffle inoubliable. Nous faisons circuler la boisson. Et peut-être le Maître, dans cette grande allégresse, a-t-il trop voltigé autour de l'Échanson enivré. Peut-être avons-nous aussi égaré notre regard dans d'étranges spectacles, alors que le Disciple pleure, en s'accoudant au rebord de la vasque d'eau, plus jaillissante que jamais vers le ciel étoilé. Pourquoi pleures-tu, pauvre Disciple? Serais-tu égaré, en dehors de l'Épreuve, comme un chien sauvage? Ou serais-tu jaloux d'un regard qui ne t'accorde point ta mort? La mort céleste est précédée par une cruelle hospitalité, et nous, les amants mystiques, nous sommes brûlés par le délire de la beauté, en une hiérarchie céleste. Maître est le maître divin, Disciple le disciple, selon l'ordre rigoureux de l'Épreuve.

Nuit exorbitante. Hallucination progressive, suffoquante, traversée de rires et de cris. Toutes nos fibres vibrent au frisson de sa grâce. Peut-être allons-nous



tomber dans la honte et l'abjection, tant notre sperme retenu relance notre chant. Et à mesure qu'avance la nuit et que se développe notre voix, nous tournons en vacillant autour de la vasque. L'Écharison, maintenant ivre et nu, pénètre dans l'eau. Il s'y tient debout, la tête penchée et ruisselante, comme si, détaché de la tête, le corps montait vers le ciel étoilé, par la grâce ailée de l'eau. Enfant inoubliable, irrigue notre Épreuve et que ta tête nue roule devant nous! Déchire plus fort le tissu de nos veines, afin que cette vasque d'eau soit désormais une fontaine de sang!

AU SEUIL DU DÉSERT

Enfant inoubliable, ouvre le portail de la ville, afin que ta beauté pénètre partout en irriguant de son éclat toute veine desséchée, et qu'elle s'élève avec le chant du minaret au cœur même de la ville. Le pas vers le désert va-t-il libérer notre détresse? Nous mènera-t-il aux frontières de toute terre? Désert, pensée promise...

Oui, ouvre le portail de la ville et avance devant nous. Aucun sanglot ne nous arrêtera sur le chemin du sang. Aucune consolation humaine. Ainsi qu'un voile écarté par un geste invisible, le portail se pliera et se retournera selon la mobilité du sable. Et tu apparaîtras de nouveau — ciel dans le ciel. La ville s'élance selon tes propres lois : un ange de cristal ne les peuple-t-il pas de son éclat! Retiens un instant tes pas aériens, de peur que les dunes ne franchissent la grande forteresse. Regarde comme elles circulent tout autour, tantôt envoûtantes, tantôt brisées en un abri solitaire, comme de belles danseuses au repos. Découverte brutale d'un sillon sableux parcouru par la violence du vent! Là, le lézard se réveille de sa léthargie perpétuelle, là un serpent s'élance parfois vers le ciel, là je te vois nue, entièrement nue.

Oui, enfant inoubliable, maintiens la ville à l'horizon de ce récit, avant son écroulement dans ma seule mémoire. Ne vacille-t-elle depuis toujours sous la fougue des vents arides! N'est-elle pas affolée par la lumière solaire! Semblables à ces plantes éphémères dévorées par leurs racines, les fondations de la ville, déjà tombant en ruine, réapparaissent à la surface de la terre. Ici, l'eau ne coule pas; elle éclate en de rares points, puis recueillie par la végétation diffuse, elle se retire en elle-même, pour sa propre mutation. Étrange identité du ciel et de la terre, du vent et du soleil, figurée en un simple balancement de dunes! De là jaillit le cri du désert dans le cœur extatique de l'homme appelé par l'errance. Ainsi qu'un rayon de sable, cet errant doit offrir son corps à l'empire éclatant du soleil. Mais qui peut, sans trembler, habiter sur des racines de sable? Qui peut marcher sans terreur au seuil du désert?

C'est au seuil du désert que crie l'être possédé : je suis l'Amour, je suis l'Amant, je suis l'Aimé. Enfant inoubliable, apparais! Apparais de nouveau! Et inonde-nous de ta lumière. Nous t'avons vu, pendant la contemplation, tomber en une secrète mélancolie, puis ton visage a brusquement disparu, enlevant notre regard. Nous nous sommes tournés vers le secret de l'Apparition, alors que tu nous mènes irrésistiblement vers la Nuit du Temps. Enfant inoubliable, le Désert est pour l'amoureux le médian suprême de la Passion; il partage l'Orient et l'Occident de l'être aimé, sacrifiant l'un en l'autre selon un partage solaire. En ce partage, ta lumière inondera notre visage, elle frappera nos cœurs et déchirés par tant de souffrance lumineuse, aurions-nous encore la force de t'adorer? Enfant inoubliable, l'ange qui nous bouleverse doit souffrir de même — pour la

grande joie de son propre éblouissement. Alors, viens! Viens infiniment! Tourne ton regard vers nous. Oui, tourne ton regard vers moi. Ah, te garder dans mes bras, éternellement dans mes bras selon la Transe du Même! Oui oui c'est toi mon ange vespéral qui règnes sur toute ma vie et toute ma mort. Et bien que je tombe parfois dans d'autres bras pour de brefs moments, bien que je t'oublie à travers d'autres corps — corps sitôt jetés — je te suis fidèle, infailliblement fidèle de tout mon être. Ne doute point de ma loyauté, de ma loyauté d'âme. C'est elle qui renouvelle la promesse de ce récit. Oui, crois-moi! Crois à TOUTE ma parole, et jure-moi, par le Sang, de m'enterrer près de toi. De m'enterrer de toutes les manières. Je suis au bord de la folie et du suicide. Ne t'étonne pas si je leur survis : pour mon bonheur, la vie m'a comblé d'une joie incroyable qui, à chaque rire, me met hors de moi, entre ciel et terre. Joie qui, je n'en doute pas, m'est tombée de quelque astre lointain. Elle me fait aimer les anges lumineux.

*Sois mon soleil! Et lorsque tu déclines,  
Retiens-moi. Retiens-moi dans ta chute!*

\*

Enfant inoubliable, voici que peu à peu tu te dédoubles et que nous marchons vers ta sœur Muthna. Elle nous attendra dans sa taverne, où elle domine toute la scène. Laissons-la pour le moment s'étendre sur son lit à baldaquin et traversons la forteresse, contournons les rues des artisans et des commerçants. Comme tout tourne

admirablement autour de la mosquée! On dirait que celle-ci retient le tissu de la ville, selon un nœud subterrestre. Ainsi ramenée autour du minaret, la ville s'envole vers le ciel. Avec ses ailes azurées. un Androgyne s'élève du haut du minaret. Il marche vers l'union de la terre et du ciel. En cet envol, naissent le chant de la passion angélique et la grâce de la musique. Se déchirer dans la pensée d'un être éperdu, se consumer à l'extrême, puis chanter selon la douceur de mourir : la musique donne ainsi une demeure extatique à l'âme errante, au-dessus des tombeaux ouverts. Voici que nous étreignons notre corps pour recueillir tout chant qui soulève le principe de la ville vers son équilibre enflammé : vacillement du désert et extase solaire. Enfant inoubliable, nous te voyons renaître à la pensée duelle de ton corps et de ta face, et par ta sœur tu apparaîtras totalement. Bénie cette Transe du Même! La passion est toujours une résurrection de celui qui brille dans la mort, chaque fois qu'à travers ses veines l'être est tranché. Cette pensée folle est une espérance pour ceux qui renaissent dans le chant de la mort.

\*

Nous sommes loin. Et de loin, la ville semble engloûtée sous le sable. A peine discerne-t-on le contour de quelques indices imprécis, à l'horizon d'un ciel toujours violent et déchiré dans son élévation. Pour dégager cette ville de sable et l'offrir à la lumière du Mythe, il faut une passion cardinale, capable de soulever le principe de la terre et de l'unir à celui du ciel, selon la vibration astrale de la poésie. La poésie n'est-elle pas le chant d'un dieu qui souffre! Et il faut bien appeler dieu la pensée qui

précède la parole naissante de l'homme. Le Poète est un errant céleste, détaché de la nature, comme un fragment du Corps Orphique. Hantée par de nouvelles métamorphoses, chaque chose renaît à partir de son origine que le mot aimant et précis ravit. Alors la splendeur folle d'un ange qui descend sous la forme d'un poème et d'un chant atteint une révélation déchirante. Faveur incroyable! Et faveur combien funèbre!

Quand un regard céleste se pose sur la ville, (nous supposons qu'il descend du ciel, par l'effet d'une orientation aérienne), il est appelé à saisir le principe cardinal de l'Islam. Comme toutes les villes musulmanes, cette ville marche vers La Mecque. Et elle marche, précédée par le chant des minarets. Dans la cervelle du croyant, toutes ces villes du monde avancent selon le rythme du credo coranique, autour de la pierre axiale de la Kaaba. Et quand il arrive au pèlerin d'accélérer le pas, le cœur serré jusqu'à la gorge, c'est afin de mériter l'orientation de sa tombe. Ainsi jaillit l'Asile des inconsolés, en cette errance giratoire de la foi mystique.

Dès l'irruption de l'Islam, les croyants se levèrent avec le soleil pour aller conquérir l'Occident. Et dès l'origine, cette chevauchée aurorale éclata à l'horizon, comme un signe solaire. Et nous, les amants mystiques, qui brûlons jusqu'aux racines prénatales, nous appelons Levant le destin d'une telle chevauchée et d'une telle extase de soleil.

*Soleil! la beauté est reine de notre passion.*

*Viens! viens illuminer le chemin de notre sang!*

\*

Sur la fondation de la ville, l'histoire nous fournit peu de faits, alors que la légende étonne par sa belle et terrible dérision. Car, pour inventer une ville, il faut inventer toutes les villes de la terre, et pour inventer toutes les villes de la terre, il faut jouer de plain-pied avec les dieux. Et en jouant avec eux, éprouver leur souffrance infinie – partout en œuvre. Peut-être notre destin sur terre (je dis sur et non sous elle) est-il une simple dentelle d'esprits invisibles, sait-on jamais! La légende est ce jeu du simulacre qui dérobe, dans l'enchantement, les lois de son élaboration magique. Elle place l'origine là où elle lui trouve abri, dans l'air, la terre, le feu, le ciel, dans la demeure des êtres naturels et surnaturels, dans toute matière transfigurée, partout où il y a trace d'être qui advient à la lumière du Mythe. Et le Mythe est, en son essence, la parole de l'unité inépuisable du cosmos.

Peu de faits historiques donc (que nous passerons sous silence sans aucun regret) et qui répètent la même défaillance : la ville s'écroulait toujours. Comment enfin la mettre debout sur ces fondations de sable? Seul le conte émerveillé du peuple nous livrera – pour son propre plaisir – le secret fondateur de la ville. Le Conte n'est-il pas, pour la parole naissante de l'homme, son beau secret! Par sa liberté spirituelle, par sa malice et son audace insensée, n'irrigue-t-il pas l'enthousiasme de la pensée et de l'imaginaire! Feignant de ne rien savoir, il pense par en dessous, avec une profondeur symbolique rarement atteinte. Peut-être fait-il partie d'une pure inspiration de la Nature, quand il jaillit comme le

chant d'une source miraculeuse. Mais miracles il n'y a que pour ceux qui y croient. La ville s'écroulait, les murs s'écroulaient, les minarets s'écroulaient. Et moi aussi, je tomberai sur ton corps en fondant en larmes. Mais les échelles, elles, restaient suspendues dans l'air. En vacillant, je me couperai de tout équilibre de la terre : entouré de tes bras je monterai peut-être au ciel. Patience, prends patience, mon amour, dans cette ville en ruine, éternellement en ruine. Et à force de trébucher, les hommes marchaient maintenant à quatre pattes. Les voici rampant et broutant de l'herbe, secoués par des spasmes immémoriaux. Une force magique les lâcha dans la Nuit du Temps – qui retient toute chose. Pour te détruire jusqu'au bout, j'arracherai ta dernière volonté. Ah! recueille ton dernier soupir, avant de nous effondrer! Assieds-toi près de moi et écoute la suite du conte.

Attristé par tant de malheur, le Cadi pleura, puis il réunit les survivants et leur dit :

– Hommes ingrats, pourquoi ne faites-vous plus d'offrandes aux morts? Ville maudite, as-tu oublié tes ancêtres? N'êtes-vous pas effrayés par leur vengeance? Que vous arrive-t-il?

– Oui, s'écria la foule, nous avons péché, oui, nous avons tout oublié.

– Il faut un fondateur pour la ville, affirma le Cadi.

– Un fondateur! Qu'est-ce qu'un fondateur? demanda la foule.

– C'est celui qui réunit les cœurs autour d'un même ancêtre, autour d'une même tombe, et la vôtre est vide.

– Tu as bien parlé, Cadi, mais où trouver ce fondateur?

– Sous la terre.

- Il est mort? s'interrogea la foule.
- Mort, il reviendra, répondit le Cadi.
- C'est un fantôme!
- C'est un fondateur, dit-il sèchement.

Le Cadi désigna ensuite quatre chevaliers célèbres par leur rapidité, et dont la grande beauté devait leur donner des ailes. Puis il leur dit : vous partirez en direction des points cardinaux, chacun de votre côté. Vous chevaucherez jour et nuit. Jour et nuit, vous passerez par maints pays sans poser le pied. Ne vous arrêtez jamais! Après la quatrième nuit, votre chemin sera inondé par une averse de pluie. Un éclair brillera dans le ciel. A ce moment, vous verrez le Fondateur. Ne vous arrêtez jamais. Jamais! Sinon il vous arrivera grand malheur. Que Dieu vous bénisse! s'écria le Cadi en embrassant les quatre chevaliers sur le front. Il blêmit, tant il était ému par la splendeur de ces visages qu'il ne reverrait peut-être plus jamais sur cette terre.

Ils chevauchaient. Rien ne les arrêtait. Qui ne vit aux quatre coins de la terre apparaître ces beaux adolescents comme des rayons solaires! Ils glissaient vers l'horizon, toujours au même trot, tantôt disparaissant derrière les montagnes, tantôt flottant au-dessus des lacs et des rivières. Ils quittaient un pays pour un autre, une image pour une autre, avec la même ivresse d'un envol.

Puis, fou de fatigue, le premier chevalier tomba brutalement dans une rivière. Enlacés l'un à l'autre, le chevalier et sa bête s'enfoncèrent jusqu'au fond de l'eau. On dit que leurs corps furent dévorés par les poissons et que les squelettes restés unis chevauchaient encore sous l'eau à travers le monde subterrestre.

Le deuxième chevalier fut emporté avec son cheval

vers le ciel. Ils furent cloués dans l'air. Incroyable aventure! Un hennissement lugubre retentit alors que la pluie commençait à inonder le chemin. Le troisième (lui et sa bête) fut coupé en deux par la foudre. Seul, le quatrième chevalier arriva sain et sauf, devant la tombe du Fondateur.

Tout à coup, la tombe se fendit, un mort enveloppé de son linceul blanc se leva et le Fondateur dit : « Il n'y a de Dieu que Dieu. »

Dans la ville, les murs reprirent leur place, les échelles la leur, et les maçons leur labeur perpétuel sur l'errance du sable.

Le Cadi se leva à son tour devant la foule et proclama : « Nous grandissons dans l'unicité du divin, et seul l'Unique fonde. Seul l'Unique affirme la généalogie de l'Homme et de la Pierre pour qu'éternellement ils demeurent réconciliés. »

Tel est le conte qui m'a été inspiré par un soir de tempête alors que la mer venait vers moi, mais je ne donnerai pas ma main au feu pour en vérifier les fondements... L'histoire du récit a, cependant, son pas à faire. Et il faut imaginer dans ce récit un chameau angélique et dansant, porté par des ailes de satin; il faut l'imaginer avec un caravansérail où se dérobaient ma fiancée toute sableuse, et qui glissait entre mes bras. Le charme de nos noces devait se rompre : n'avons-nous pas perdu nos promesses en un sacrifice sanglant? Et si le désastre nous guettait sans répit, c'est qu'à l'origine de notre rencontre je t'aimais morte — fiancée à un mort dont je suis sans doute l'ombre sur terre. Vérité terrible! Mais si je t'aime ainsi, où donc suis-je moi-même? Et pourquoi attendre pour vraiment t'achever? Non, ne t'en va pas si, à mon tour, ma parole est inhumaine. Ne t'enfuis

pas en pleurant. Reste, reste au moins pour lire ce récit, car il est le tien, il est — de bout en bout — le nôtre. Raconte une belle histoire *et* je te tue : ce principe — devenu tranchant — doit régler le coup à t'assener, et il doit infiniment te mettre à genoux — pour ma propre ruine. Une nuit, l'idée du Mal me réveilla en sursaut. Je riais, je sanglotais. Le Mal! Je le veux contre toute loi et contre tout le monde. Par lui, je porterai le deuil de ma vie et de ma joie. Eh quoi! les hommes ne sont-ils pas, en un sens, comme les chiens! Ne faut-il pas leur donner de temps en temps des os à ronger! Bien souvent, ils y prennent plaisir sans vraiment rien comprendre. Les peuples les plus valeureux n'ont-ils pas été ainsi dressés par la cruauté plus ou moins glorieuse de leurs maîtres! Mais le Mal supérieur est de s'enterrer vivant tout en s'emparant de la vie des autres dans la même emprise démoniaque. Enterré, on enterre les autres. Oui, je me réveillai en sursaut. Tu dormais loin, peut-être dans d'autres bras. Je m'étais levé. La fenêtre me faisait face. Je regardais la nuit en tremblant. Puis je sombrai. Et je suis encore debout, vacillant, au bord de la folie et du suicide. Bien que ce vacillement soit empreint de douceur ineffable (je coule en moi et m'enterre lentement : j'écris!), comment supporter cette extrême détresse sans passer sur ton cadavre? Il faudra en rire — dans le sanglot.

\*

Le récit avance, éclairé par les mirages du Mythe, trace sans trace, effacée par le vent du sable. Oui, marchons doucement derrière notre ange. Ouvrons les portes et descendons de l'Asile. Descendons dans le jeu

secret du labyrinthe, et arrêtons-nous là où les rues, tantôt se dévoilent avec délicatesse, tantôt s'ouvrent avec une violence intraitable. La foule marche depuis toujours sous la clarté du visible, bravement emportée par l'événement du jour. Et de temps en temps, elle célèbre, par le salut de la main ou de l'œil, l'attrait d'un visage cordial. La fraîcheur d'un clin d'œil emporte tout corps gracieux, échappant à une pudeur tremblante. Les femmes vont et viennent. Elles nous rafraîchissent le regard par un autre regard, pliant et dépliant le voile, selon l'ivresse du plaisir. Exquise démarche du corps quand, désirant brûler en son désir, elle se dérobe sous la défaillance infinie du vide!

Les hommes et les femmes vont et viennent, alors que les enfants jouent dans le labyrinthe de la ville. Ils jouent en criant. Mais la dignité de l'enfance n'est point accordée au simple d'esprit. Ange ou démon, tout enfant revivifie le souvenir d'une dévastation prénatale, selon une reproduction sauvage et sans fin. Cette frénésie de la matière archaïque irradie tout enfant qui vit à l'ombre du malheur. Qu'est-ce qu'un enfant? Qu'est-ce qu'un enfant perdu dans le monde et qui marche pieds nus? Orphelin, je grandissais, poussé par une errance irrépressible. Ne suis-je pas né pour aimer définitivement le Désert? Je t'invoque, Désert, assiste encore ma pensée défaillante. Je ne sais plus où arrêter mes pas. Car mon ange est là, lui qui m'attire vers sa lumière. Le voici qui se dédouble, et en se jouant de mon égarement il sourit derrière toute chose. Et toute chose irradiée se met en marche à travers mon corps, quitte à rompre mes os et à répandre leur moelle. Comme je désire suivre ta démarche dansante, n'était ma trop grande détresse qui me tient cloué à ma tombe. Être l'hôte de ta propre

grâce! Oui, hommage à tes yeux, hommage à ton front,  
à tes cheveux, hommage à tes mains qui font éclater  
l'étreinte des mots les plus cruels, retrouvant leur liberté  
absolue. Les mots les plus cruels : ce récit poursuit une  
décision implacable. Comme extase de la pensée, il doit  
se dissoudre dans la fatalité d'un acte funèbre. C'est  
pourquoi, m'emparant de toutes les morts volontaires,  
je restaure l'idée de la Passion. POUR T'AIMER AU SEUIL  
DU DÉSERT.

## PREMIER ENTERREMENT



Tu es damné, Disciple, damné et condamné à aimer le Regard qui te détruit. Blessure. Blessure inguérissable. Ni les larmes ni la fureur du mal n'effaceront ta solitude absolue. Damné et inguérissable, ton être sera pourtant libéré dans la folie. Et si ce récit va accomplir avec toi ton premier enterrement, c'est afin d'accueillir la mort infinie qui nous habite, chaque fois que la passion fait rage. La Visitation recrée l'être aimé – le mort – en un fantôme vivant. Et coupé de tout, tu perdras définitivement la raison.

Le Maître a repris sa place parmi nous. Il guide maintenant l'Asile avec une volonté directe, douce et nostalgique, sans que le rythme de la loi contrarie celui du corps. Comme si, en se vidant de lui-même, le mouvement de la volonté était au paroxysme d'une joie illimitée. Quand nous allons vers une telle grâce de la volonté, l'extase de la loi nous arrache à la vanité personnelle. Cette alliance surprenante entre la loi et la grâce éclaire le visage de l'être aimé. Plaisir ailé qui nous emporte vers la lumière de l'Échanson. Lumière autour de laquelle tourne l'Asile. Regardez notre Asile survoler la ville. Comme il voltige admirablement! Saisi par

tant d'amour, l'Échanson sourit à chacun, comme s'il voulait éviter un grand malheur, ou du moins ruser avec sa fatalité. Allure dégagée, allure de dentelle déchirée par une lumière palpitante et qui le met au-delà de sa pure personne réelle. Substitution fastueuse! C'est l'irréalité – vision d'un corps qui se dédouble à vue d'œil – qui rend visible et palpable la beauté du réel. J'appelle Androgyne ce contour extatique de l'être, apparence dans l'apparence de l'homme et de la femme en un effacement infini. Oui, l'Androgyne est éternellement le fiancé de toutes les femmes *et* la fiancée de tous les hommes.

Notre ange n'est-il pas semblable à une jeune adolescente masculine? Regardez comme tout son corps se révèle à nous quand il se tient debout pour servir à boire : on dirait qu'il est nu. La main droite est suspendue, alors que le pouce touche légèrement l'index, faisant vibrer le balancement qui parcourt les hanches de droite à gauche. Regardez comme sa stature est tressée, pareille à un pampre vertigineux, comme la chevelure couronne ce visage frais et d'une rondeur subtile, rendue séraphique par la profondeur céleste des yeux. La tête est inclinée à droite cependant que les oreilles transfigurées se confondent avec les boucles de la chevelure. Plus bas que la pointe du sein, la main gauche s'entrouvre, le pouce tourné vers le ciel. En courbant les hanches, il avance un ventre et un bas-ventre de femme où se cache cependant un sexe viril, petit et tout arrondi, paré de visions angéliques. Vu de dos (le dos semble danser), notre échanson est féminin sans réserve, et presque sans aucune pudeur, si n'était cette mesure délicate de se retenir avant de s'élancer doucement, en s'offrant aux ailes invisibles qui doivent l'envelopper et

l'emporter. Le pied gauche esquisse le geste généreux de celui qui sert à celui qui est servi, comme si tout le corps en s'avancant était en lui-même une coupe de vin. Et tous les gestes de cette démarche sont entourés et mis en vibration par le drapé du froc. Peut-être la ceinture qui serre le froc doit-elle un jour tomber à nos pieds... Enfant inoubliable, approche-toi, approche la double coupe et verse à boire : l'ivresse généreuse irrigue l'enthousiasme de la pensée. Et voici que s'efface toute identité, toute différence. Tardif est l'homme, tardive la femme : leur apparition n'est-elle pas – selon un savant – une catastrophe survenue après le refroidissement de la terre!

Toi qui apparais comme femme, qui apparais comme homme, n'es-tu pas un grand simulateur! N'as-tu pas travesti tout l'amour impossible des humains! Tu appartiens aux deux sexes à la fois, et en même temps tu n'es aucun complètement. Doué de perfection d'un côté et inachevé de l'autre, ange d'un côté et monstre de l'autre, uni à toi-même et infiniment séparé, visible invisible, réel irréel entre ciel et terre, effaçant chaque fois ta ressemblance et ta dissemblance pour mieux les simuler et les dissimuler. Et sans doute tel quel *TU ES*. Tantôt femme masculine tu procrées et enfantes, et tantôt homme féminin tu es frappé de stérilité. Il t'arrive d'avoir les organes d'un homme et pourtant de te laisser prendre comme une femme, d'avoir une stature de femme et pourtant de prendre les femmes. Il t'arrive d'autres transformations, bien plus étranges, échange contre-naturel entre les dieux et les hommes, entre les morts et les vivants.

Sous un double être (pourtant le même), sous une double forme (pourtant la même), n'es-tu pas un

enfant monstrueux de la Nature! Pour autant qu'un monstre sommeille, comme on dit, en chacun de nous. En naissant, me suis-je trompé de sexe? Oui, je voulais être androgyne – parure de toutes les femmes qui m'adoraient et de tous les hommes qui m'embrassaient. Et je fus homme en dépit de tout, tournant autour de ma verge déracinée. Et plus ma verge s'enfonce dans la Nuit du Temps, plus la Figure de l'Androgyne hante mon corps séparé. Alors prends-moi comme tu veux, mais prends-moi. Prends! Ne suis-je pas à portée de main!

\*

Le Maître a repris sa place. L'Échanson a repris la sienne. Et toi, Disciple éperdu, pourquoi trembles-tu si fort au moindre incident? Au moindre regard? As-tu déjà renoncé à être l'élu du Maître? L'élu de tout maître? Maintenant, tu guettes le Maître et l'Échanson avec une rage de plus en plus cruelle. Disciple, brise toute volonté en toi, élimine la moindre résistance, et ainsi, avançant sur le chemin de la folie, mets-toi en position de martyr, sans aucune espérance, sans aucune consolation. Martyr qui n'attend rien. Le Rien. Celui qui cache dans le malheur le secret de son amour, celui-là s'incarne dans une passion douloureuse qui ne lui donne des ailes que pour mieux le réduire à la poussière de la terre. Ainsi naît l'Amant malheureux : non seulement il attend le rien, mais l' Aimé ne le sait pas et ne doit pas le savoir.

Voici l'Échanson habitant parmi nous, apprenant peu à peu nos habitudes et notre discipline. La confrérie nous impose une transformation rigoureuse du corps,

elle nous purifie de nos plaisirs les plus charnels et les plus naturels. Ensemble, nous nous réveillons à l'aube pour la première prière. La nuit descend quand commence la séance d'incantation, et, parfois, celle de la contemplation du Visage. Dans la journée, nous nous partageons les tâches domestiques et rituelles selon notre degré hiérarchique : services domestiques aux novices qui débute dans l'extase, et exercices spirituels dirigés par le Maître et le Disciple. L'Asile vit de dons et d'offrandes que les adeptes apportent – espérant une guérison ou un miracle. Mai quoi! L'Échanson n'est-il pas notre don miraculeux, nous inondant de sa beauté! Oui, la beauté inoubliable mérite d'être adorée par une passion sanglante, sanglante et surnaturelle.

Nous ne saurons jamais comment l'Échanson a été convaincu par notre Maître, pour qu'il ait abandonné sa vie de débauche et son service d'Échanson à la taverne où se prostitue sa sœur Muthna. Oui, Muthna, l'heure de te joindre et de te rejoindre dans le flux du sang n'est pas arrivée. Heure où éclatera le chant lumineux de ton égorgement. Nous vivions dans un monde morne et stérile; une ascèse interminable rythmait notre ennui extatique. Nous attendions. Et tu apparus dans l'émergence d'un être androgyne. Béni soit ce jour bienheureux! Bénie soit cette apparition! Toi aussi, tu entras dans ma vie dans toute ta splendeur, et peut-être vas-tu en sortir avec le même entrain fastueux et incompréhensible... Je t'épousai pour l'éternité, et tu marchais vers moi, enveloppée de ton sari en dentelle. Dentelle infinie est ton être, ton corps enroulé autour du mien. Ah! mon amour fut-il écharpé par tant de luxure? Je t'épousai dans la belle mort, alors que tu m'apparus dans toute ta splendeur. Puis d'un coup tu sombras dans la mala-

die. Maladie. Maladie fatale, inoubliable, détachant ton corps et le mien, jour après jour, organe après organe, jusqu'au ruissellement de notre amour sanglant. Cette surexistence du mal a débordé mon corps. Alors je défaillis en pleurant à une extrême détresse. A voir le sang baigner tes yeux, l'horreur défigurer tes traits, comme une plaie ineffaçable de l'univers. Belle et déjà assassinée, belle et déjà rayée par le destin. TA BEAUTÉ EST TA MORT : elle pénètre en moi, ainsi qu'un cadavre dans un autre cadavre. Est-ce encore toi? Est-ce encore moi?

\*

Ce récit ne peut être interrompu : il se relève là où gicle le sang, et s'assombrit quand la nuit de ton visage m'emporte. Où est mon rire? Ma gaieté d'enfant? Voici que la surexistence me frappe à la poitrine. L'extase m'envahit de toutes parts. Échanson, fais circuler la coupe de vin. Et viens!

*Viens! ce vin d'Orient a séparé mes lèvres tremblantes.  
Viens! que j'embrasse la plante de tes pieds.  
Oui! que j'embrasse la poussière de tes pas furtifs!*

Nous avons mis nos bras les uns sur les autres. Nous avons commencé la danse, favorisée par les parfums que ce soir printanier diffuse. S'élève la vasque d'eau, sur des splendeurs ailées. Si le ciel pouvait danser avec la terre, on verrait ce couple divin emporter nos pas légers vers les astres. On verrait notre ange solaire rejoindre sa patrie céleste. La vision du Bien-Aimé fait trembler nos pas. Nous battons des mains, en nous soulevant

doucement au-dessus de la terre, et dirait-on au-dessus de toute terre, de toute assise terrestre. Puis frappés de délire, nous dansons de plus en plus vite, en mouvement giratoire et en tenant les bras verticalement au sol. Il nous semble avoir traversé le premier ciel sans que notre souffle soit encore coupé, et de ciel en ciel, être montés en offrant à l'épée céleste notre blessure ouverte. Le voici le Visage qui resplendit, le voici qui soudain se dérobe et s'éteint. Il s'éteint, c'est-à-dire que le ciel descend alors que la terre se met en marche sous nos pieds irradiés. Dépourvus de notre moindre pesanteur, nous dansons dans les airs surnaturels. Oui, que toute détresse recule et disparaisse! Nous voici, ivres et agités, tourbillon de désir tournant autour du Bien-Aimé, afin que de nouveau tout s'illumine. Éclair! Éclair!

\*

Le Disciple s'évanouit au cours de cette danse. Affaiblissement prémonitoire : il s'évanouira de plus en plus, au moment de la prière ou de la contemplation du Visage. Mais le charme de la détresse n'est pas rompu. Évanoui, le Disciple garde une gaieté froide soulevée de rires monstrueux, cependant que son corps étendu semble rejaillir du vide qui l'aspire. Après chaque crise, nous le couvrons et le portons jusqu'à sa chambre. Réveillé, il nous regarde chaque fois pour la dernière fois, comme si la mort avait paralysé le temps de son ensevelissement. C'est une âme désolée à la recherche de sa tombe, dit l'Échanson en riant.

Au cours de ces journées harassantes, te voilà surveillant chaque geste du Maître et chaque geste de l'Échanson. Tu surveilles le moindre fait, le moindre incident,

jusqu'à nous imposer à tout instant le délire de ta jalousie extrême. Pourtant, il nous arrive d'être entraînés par cette détresse, contribuant, par une disposition partagée et hésitante, à provoquer une violence imprévisible. Cercle d'ivresse jalouse : à mesure que tu les surveilles, et qu'à notre tour, nous entrons dans le cercle, la complicité du Maître et de l'Échanson apparaît plus mystérieuse. Et plus il prend conscience de ses actes incontrôlés, plus le Disciple devient âpre, froid et d'une cruauté folle. Une dureté incroyable lui broie le cœur. Nous regardons le tremblement de ses mains et de ses lèvres : à peine, parfois, quelques paroles incohérentes. Une persévérance inexorable au cœur de la souffrance, par laquelle il nous a échappé à jamais. Où nous mènes-tu ainsi, pauvre Disciple? Pourquoi cries-tu si fort la nuit? La pensée du cœur a ses chemins secrets. Chaque souffrance qui en voile l'entrée, s'ouvre à l'ordre illuminé du Mal. Une âme absolument malheureuse s'agenouille pour être sabrée. Elle doit se couvrir de boue et de sang, afin de ressusciter. Si un ange lui-même frappé de délire fait couler son sang, une joie suprême embrasera l'énergie ailée qui, encore, le soutiendra — avant de chuter. Prière. Oui prière. La prière du cœur accorde la ferveur. Elle console les inconsolables. Mais à ton amour, faudra-t-il plus qu'une épée pour te couper en deux? L'Échanson te sépare de part et d'autre, nourrissant ta souffrance, brisant régulièrement chaque élément de ton corps. Prière! Courbe, courbe ta nuque nue, et offre-la à Celui qui la tranchera. Oui oui, je le veux de toute mon âme. Oui oui, je le veux sans exclusive. Avec ma royauté sanguinaire. Regarde ce geste : il est ample et sûr, il vole vers le ciel afin de tomber plus vite — et te trancher. Immanquablement toi toi.

Ainsi rêve le Disciple, dans l'ardeur de sa jalousie. Il rêve des rêves éveillés, qu'il nous raconte parfois, à ses moments de soudaine lucidité. Nous le laissons dire et redire le même chant de détresse. Tout récit de sang — et le mien échappe à mes veines — est une rage entière, un spasme furieux. Vrai, tu es assassinée et tu ne *dois* pas le savoir. Tu es assassinée et tu dois préparer ton bel enterrement. Je t'accompagnerai jusqu'au bout de la terre — où tu seras descendue. Là je signera ton nom, et cette dédicace — si débordante de larmes — brillera dans le soleil ferial. La voix de la mort m'engendre selon un prodige intérieur, qui dissocie le corps, et le dévaste par un bruit sismique, insupportable, qui ne s'arrête jamais, JAMAIS : une folie dansante, ô mon Bien-Aimé, s'empare de ma raison. Oui, je sais que je suis inguérissable. Oui, oui, je sais aussi que je ne dois pas le savoir. Si toi aussi tu savais, nous en mourrions sans doute. Notre malheur est à ce prix : il doit s'accepter comme devenir infini, et rester digne de sa démenche secrète.

C'est pourquoi ce récit sanglant est, de quelque façon, désespéré. Il a lâché bride au chagrin le plus irrémédiable, à la pensée la plus surnaturelle. Si, brusquement, je lâchais bride à tout, je monterais peut-être au ciel.

\*

Quand le Maître parle avec l'Échanson à l'écart, quand donc ils se parlent presque en murmurant, le Disciple, de son côté, s'approche. Il advient qu'à trois l'Un se réincarne : chacun cède sa place à la suprématie de l'Un, quand l'Un — en lui-même — est pure pensée d'anéantissement. A ces moments de complicité, ils dis-

paraissent ensemble dans la chambre du Maître. Le Disciple nous revient toujours aussi jaloux, mais radieux et plein de vertige, comme s'il courait après une joie toujours défaillante.

Tel un rayon solaire que le ciel disperse, l'Échanson apparaît et disparaît, en glissant de regard en regard. Il semble dire au Disciple en détresse : la tête coupée hante ton désir suprême. Alors, qu'attends-tu pour me la présenter – sanguinolente ? Par ma grâce, par ma démarche inimitable, j'enlèverai ton âme à tout jamais. Juste blessure que le sang de mes amants coule ainsi sur la terre. A mes pieds, tu as déposé mille plaintes. A mes pieds, tu déposeras ton corps, pour que je marche sur ton cadavre QUE JE VOIS.

Pendant les séances de prière, le Disciple sanglote. Il crie et sanglote ! A gêner donc les Pèlerins de la Passion. Brusquement, un jour, il disparaît de l'Asile. Absence de plusieurs jours. A son retour, aussi brutal que le départ, le Disciple s'assoit à sa place habituelle et s'y immobilise, la tête légèrement inclinée, et tout le corps inanimé. On dirait que la Solitude était apparue en personne pour le délivrer de toute pesanteur terrestre.

Quiconque montre une cruauté semblable envers soi-même a déjà déposé son âme dans une tombe intérieure. Dans la folie, l'âme s'expose à un arrachement total de l'être, elle s'expose à une force terrible et terriblement magique qui, en quelque sorte, lui tombe du ciel. Le supplice organique – parfois glorial – est que l'homme dément sent que la désagrégation de son être A LIEU PARTOUT. Glorial lorsque sa souffrance accorde à son esprit possédé une force surnaturelle. Saccage effroyable qui met à nu toute consolation humaine. Il rend la guérison, à proprement parler, intraitable.

Il y a autre chose qu'aucun fait ne peut contourner : l'hallucination qui frappe de plus en plus le Disciple. A creuser au plus profond de son malheur, à s'exposer continuellement à une extrême humiliation alors que l'Échanson le touche à peine du regard, à prier jour et nuit tout en pleurant, à entrer en transe pendant que ses compagnons recherchent plutôt des états communs, un certain équilibre dans la tension, une certaine quiétude dans l'exercice spirituel, à cheminer ainsi tout seul dans un supplice continu, le Disciple désordonné menace la fraternité solidaire qui inspire et fonde la confrérie.

Pause : parfois, le Maître te parle doucement, l'Échanson aussi te parle avec tendresse, nous te parlons et te reparlons, dans l'espoir que l'entretien initiatique te retienne toujours parmi nous. Mais, sur la torture qui te ravage, le mot n'a plus de prise. Un délire furieux fait voler le Poème en éclats. Un jour, nous aussi, nous oublierons toute matière de chair, et notre tête tranchée s'é lancera dans l'air, vers des hauteurs dansantes. Avec toi, sans, sans toi, chacun chacun, seul tous, nous marcherons royalement, au milieu des flammes, écartant les racines et la poussière de la terre, surélevant notre démarche, étape par étape, station mystique après station – puis nous tomberons. Et l'Asile sera détruit jusqu'à la dernière pierre. Qui nous suivra sans terreur, à travers ce désastre, pour conserver notre pensée ? Notre héritage ? Qui relèvera notre héritage extatique vers l'Innommable ?

Maintenant, tu marches vers la ville. Nous allons te pousser, Disciple, et ce récit – nourri de désir angélique – te poussera aussi vers ton premier enterrement. Tu quittes une torture pour une torture plus cinglante, et à force de quitter et de te quitter, à force d'être

immanquablement quitté et déserté, tu seras broyé. Broyé de passion, transfiguré par elle. Bois, bois de ton propre sang : il brûle ton cerveau, il vit de démence, il illumine tes veines. Engorge-toi, avant que le Regard ne t'étrangle totalement. Marche, marche vers Muthna. Muthna! Qui prononce le nom de Muthna une fois, une seule fois, est déjà ensorcelé par l'enchantement du Mythe. Je te nomme, je te tue. Je te nomme, tu tombes. Ensorcelé, tu ne dois pas le savoir, ni le chuchoter au creux de n'importe quelle oreille. Car, toute oreille sans cri transi — sans musique — ne peut entendre. Et lorsqu'on n'entend pas la musique qui irrigue tout destin ensorcelé, on ne peut rien comprendre. Toi qui es parmi les Audients, chéris ton bonheur d'être tissé par l'Inouï. Et toi, mon amour musicien, garde tes mains sur le luth et joue, joue pour moi seul jusqu'à l'étincelle du matin. La Musique n'a-t-elle pas charmé mes mots les plus inattendus, et par elle mon poème ne vole-t-il pas en éclats — afin de te toucher en plein cœur! De ce ruissellement qui prend le corps et hante les esprits de l'oreille en la faisant dilater — à la mesure d'une violence cosmique — émerge la beauté de ton nom, ô Muthna, déesse du Mal, prostituée céleste, possédée et dépossédée par toutes ces caravanes de chameliers et de chevaliers en rut, au-dessus de leurs bêtes et de leurs femmes bédouines. Rhapsodie orientale sur le mode branlant...

Le Disciple a brusquement quitté la séance de la Contemplation. Il rejoint la ville. Nous l'avons vu auparavant courir dans les champs et s'enrouler dans l'herbe. Apparition hallucinante. Le voici au centre de la ville. Il hésite : comment choisir entre deux routes : celle de la *mosquée* — ou celle de la *taverne*? Hésitation qui sus-

cite ses larmes. Il courbe la tête et va vers la taverne. Pleure et continue ta marche vers Muthna! Elle t'attend. Pauvre Disciple, tu es écharpé, tu es atteint, et au fond de ton crâne, tout au fond, sur le paysage ravagé de ta pauvre cervelle, la porte de la taverne s'ouvre dans un bruit assourdissant. Ta main pousse la porte, qui s'ouvre toute grande à la scène de ton délire. Déchausse-toi, bien que tu ne sois pas ici dans une mosquée — ou s'il y a mosquée, elle se trouve dans le lit à baldaquin de Muthna — déchausse-toi, pose des babouches près du seuil intérieur de la porte. Et viens vers MOI. A vrai dire, il n'y a pas de moi, mais pour que ce récit errant pénètre plus intimement entre mes cuisses, je t'accorde la faveur de cette nuit de volupté de MOI A MOI et de cuisse à cuisse. En avançant, tu trembles de tous tes membres. Même ton sexe a cessé la prière gracieuse du cœur et s'érige en me regardant à travers ton saint froc. Mais je vois plus loin que toute robe et que tout tissu de sang, de nerfs affamés par mon corps, mes fesses ni rondes ni épaisses, plutôt inclinées vers le trou du Mal. Malheur à celui qui s'y penche sans y jouir! Il y perdra la vue. Si un fleuve de sperme reliait tous les bordels du monde, sa semence rebrousserait chemin et viendrait irriguer ma taverne. POUR ENCORE VOUS INONDER.

Ah oui! si je pouvais d'un coup déverser sur toi tout le sperme, toutes les sueurs et tout le sang qui m'inondent depuis ma naissance; si je pouvais apaiser un instant l'exacerbation de mes nerfs à vif, de ma verge dressée dans le vide et de la torsion de mon corps coupé, mutilé de part et d'autre par une ligne invisible mais si réelle et si tranchante dans son insistance à me scier — de la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds — peut-être alors seras-tu ma troisième moitié qui

me tiendra collé à moi-même – au bord de la rupture. Mais n'oublie jamais ceci : plus ma rupture me déchire, plus ma dureté sera cinglante, comme un roc qui m'aura de l'intérieur pétrifié jusqu'aux os.

\*

Avec le Disciple, nous avançons vers toi, Muthna, cependant que les danseuses de la taverne s'enlacent ou se dénouent l'une à côté de l'autre, au gré d'un rythme ternaire : un pas en arrière, deux pas dans le vide. La musique de l'Islam bat ainsi, pour les oreilles orientées vers La Mecque, captant de très loin, dans l'égorgeement du fils d'Abraham qui est MON NOM INCARNÉ, un formidable cri, soutenu de siècle en siècle, de millénaire en millénaire. La décharge de ce cri, en vrillant l'orifice de l'oreille, verse celle-ci dans la danse du cerveau. Quand il m'arrive de danser – et il m'arrive de danser entre ciel et terre – je me ramasse en un seul point musculaire et par cette tension extrême, je fais éclater mes chaînes et me délivre de ma douleur inconsolable. C'est alors que je me soulève et que je lève pour de bon. Si une épée céleste me coupait en deux, mon âme déchiquetée continuerait son irrésistible ascension.

*Danse et monte avec moi, ô mon ange ensanglanté!  
Regarde : mes lambeaux s'éparpillent dans le ciel.*

Et vous, fillettes de taverne, dansez! La musique flotte dans la vapeur légère du kif. Quand la douleur t'envahit, Disciple, saisis cette pipe de kif et prends ta place

parmi ceux qui vacillent dans le désœuvrement de l'être. Le kif glisse à travers ton regard, il vivifie la rêverie de l'Errance. Pensée de l'oubli et de l'absence. Une telle pensée, exquise et scintillante, incline vers le vacillement d'une joie et d'une souffrance secrètes. Mais, hors de cet état, le kif est indigence pour les simples d'esprit. Que la danse éclate! En dansant, rappelle-toi l'histoire de Joseph : quand elles le virent apparaître dans toute sa beauté, les femmes se coupèrent la main. Oui, femmes infidèles, voilez-vous le visage avec vos mains de sang! Car le chemin de ce récit croît selon l'élan giratoire aspirant la danse – en un envol céleste. Si je montais au ciel en dansant, que deviendrait la dépouille de mon Ange? Musiciens, accélérez le rythme, et vous, ivrognes désœuvrés, croulez. Croulez! Voici que Muthna descend de son lit à baldaquin. Maintenant, elle se prépare à sacrifier votre force vitale, et à sucer votre sperme.

Muthna ordonne la prostitution entre les différentes pièces de la taverne, guidant chaque jet selon le rituel d'un ruissellement général. Dans le corps lapidé de Muthna, le Mal impose des lois d'hospitalité implacable. Séparé de lui-même, le corps androgyne reçoit la semence du sperme, afin de le perdre en un écoulement sans fin, mais n'engendrant rien, sinon lui-même comme *le rien transfiguré*.

On peut dire de l'Androgyne qu'il est la dépouille d'un corps angélique, abandonné sur terre par les dieux antiques. Sépulture errante d'une mort séparée d'elle-même : la Passion.

Passion sororale ici; ce récit qui me fait saigner doit en dire la blessure.

Après son rapt et son viol à onze ans devant son



frère (il lui ressemble étrangement), Muthna ne cesse de dévagner les hommes – et parfois les femmes – qui la chevauchent. Peut-être dois-je livrer en tremblant un des secrets de Muthna. Depuis toujours frigide, elle n'a joui qu'une SEULE fois – avec son frère. Aussi mon histoire a-t-elle un double visage, se regardant l'un dans l'autre – jusqu'à l'effacement de toute ressemblance, de toute origine.

Une volonté de carnage anime Muthna chaque fois qu'un sexe s'érige devant elle. Elle le voudrait broyé en elle, éternellement offert au supplice. Elle revoit son frère pleurer, après les caresses et la mise en transe. Elle le revoit se soulever au-dessus d'elle, comme pour aller vers le ciel. Grâce ailée qui le rendait de plus en plus invisible. Évanouissement! Muthna, voici que vous avez détruit toute loi encore humaine, et que votre chant jaillit à la source même des éléments. Baigne-toi, Muthna, baigne-toi dans la circulation de votre sperme. Tu tomberas, il tombera – la tête tranchée.

Pour qu'il soit consommé, le client qui t'enfourche doit être sacrifié. Il doit ployer, vidé de son sperme et de ses sueurs. Au cours du sacrifice, le nom de ton frère te revient souvent avec une telle force que tu le murmures au cours du coït. Au nom de ton frère – ce nom paré de mille incantations – tu bois le sperme de tes clients. Tu le bois lentement, puis goutte à goutte, avant de le cracher – dans un rire étranglé. On dirait que ta pensée hallucinée avale, par enchantement, ton propre frère. Par une métaphore inverse, quand le corps fraternel écharpe ses amours fougueux, il t'apparaît alors transporté au cœur de ta débauche, émergeant tendrement de l'écoulement du sperme incestueux.

Livré sans amour, le sperme est une substance séparée

de son « essence »; il finit par s'écouler dans la dévotion. Toutes les églises du monde vivent de cette idolâtrie – et tous les bordels de pacotille. Mais quand il s'irrigue à la source des éléments, le corps s'ouvre à la joie d'être, en toute chose, retenu.

Extase! Flux, flux, et reflux du récit sur lui-même, se dévorant et se consumant, selon le chant de chaque voix. Nous avons enlevé nos frocs fraternels, nous les avons jetés au vent. Et emportés par le souffle de ton nom, nous avançons vers toi, Muthna, nous avançons, offrant notre sperme mystique, dans une coupe de sang. Le Disciple EST cette coupe de sang que tu bois en riant. Le voici, lui aussi, ivre et vacillant, t'enfourchant dans la défaillance du Vide. Vide! Broie-le en ta matrice, et qu'il soit un martyr d'amour noyé dans la détresse! Pauvre Disciple, rappelle-toi : ton âme grandissait dans d'étranges désirs – sans cesse brûlés. Tu cherchais l'amitié pure, irréductible, soutenue par une exigence brusque et tranchante. Mais, limité par ton extrême solitude, tu retombais chaque fois plus bas, dans un destin toujours stérile, misérable. De cette désolation, tu pensais créer une belle œuvre mystique. Et tu t'étais mis en marche. Toujours en marche AU BORD DE TA TOMBE. Oui, Muthna, broie-le jusqu'à le meurtrir, enfonce-le pour ensuite le briser – le trancher. A travers un tel deuil de la chair, le Disciple sera enseveli – vivant. Mort vivant, je serai sacrifié à la loi de l'Irrémédiable qui, de ma tombe, m'enfantera dans le Poème décisif. Je me soulève déjà au-dessus de ma tombe, et mon cœur retourné révèle le rire d'un caprice divin. Qui me tiendra la main, au bord de cette mort fleurie – et pleurera avec moi?

L'Irrémédiable est pareil à un ensevelissement pré-

maturé : il coupe l'âme à la racine de son destin. Il m'arrive de me dire : voici, je suis vivant; puis je te serre dans mes bras caressants. Il m'arrive de te sourire, exalté par mon propre enterrement.

*Prends ce baiser! Prends! Prends! Prends!  
Ô mon Bien-Aimé, promis à l'immolation.*

Il m'arrive de bien étranges visions d'anarchie absolue, d'anarchie capitale : la tête — avant de s'envoler sur d'autres têtes — se met en marche vers le délabrement de toute pensée, de toute loi de pensée. Car, une telle loi participe à une architecture de l'être cardinal. Chaque pierre y épouse l'autre, selon la rotation solaire. Le soleil reflète, dans la pensée, l'éclair des dieux à jamais disparus. Le ciel et la terre en gardent la parure charnelle, qui fonde l'être extatique.

Ce que nous désirons depuis lors, avec la complicité souterraine des morts qui nous parlent c'est orienter la pensée vers un lieu surnaturel qui soulève tout ce qu'il aspire, pour mieux l'ensevelir. Ce que nous désirons c'est toujours le rehaussement de l'Être de toutes ses parures invisibles, et qui, quoi qu'il en soit, tissent notre destin et notre double mort. Double, puisqu'on ne vit **VISIBLEMENT** qu'une seule fois.

\*

Un homme en froc entre dans une taverne. Cette entrée hallucinée du Disciple est forcément connue par la ville qui en parle avec ironie. Ironie toute bédouine, à coups de proverbes et de dictons. Avec

une rapidité violente, Muthna a compris la valeur de ce scandale qui sert ses tentations démoniaques. En lui offrant à boire et à fumer, elle fait parler le Disciple sur la vie de son frère à l'Asile. Pendant toute la nuit, elle lui suce son sperme en l'abreuvant de produits aphrodisiaques. Puis d'un coup il s'est endormi sur le corps toujours ruisselant de Muthna.

Chancellement auroral. Le matin approche, alors que Muthna et le Disciple montent à pied vers l'Asile. Ils montent lentement. Arrière! La Souillure arrive jusqu'à nous. Arrière! n'avons-nous pas dit que la loi de la confrérie impose une alliance absolue! n'avons-nous pas dit que le chemin du supplice poursuit une humilité clandestine! n'avons-nous pas dit et redit que l'allégresse extatique ne doit jamais être divulguée! Le Dieu vivant, qui éclaire nos visions et nos transes, nous conduit vers l'Apparition — par lui seul accordée. L'Échanson est un don lumineux du ciel : en cela, tu es notre soleil ailé. Alors reçois ta sœur et le Disciple, reçois-les toi-même. Reçois-les à la porte de l'Asile. Hôte inoubliable, c'est au seuil de l'Extase que la marche de l'homme apprend les belles lois de l'hospitalité. Le pas céleste qu'il faut poser pour aller vers le Bien-Aimé est alors saisi par l'empreinte de l'Être. Je t'aime, je marche infiniment vers toi, aux confins du monde. S'il m'arrive de traverser une falaise en me déchirant, mon corps en fragments ira **PLUS LOIN** te rejoindre — transfiguré. De cette blessure au cœur du ciel, un linceul de satin noir descendra sur mon tombeau ouvert — et me couvrira. Il est alors permis de parler de ravissement. C'est toujours de l'autre côté que ma pensée s'envole et que ce récit vacille. De l'autre côté : l'Irrémédiable.

Dans l'éloignement de toute vie possible sur cette

terre, j'ai rejoint la limite où tomber — m'unir à toi — est au seuil du ravissement. Je parle du seuil et du ravissement pour célébrer l'hospitalité qui nous irrigue et nous inspire. Ne me reproche rien : je suis capturé par une force magique qui me lie étrangement à ceux qui m'ont bouleversé — et parfois cloué.

J'ai vu la Passion jaillir et me frapper de délire. Passion barbare, déjà en lambeaux. Et devant mes yeux nus, mon corps s'est détaché de moi et a roulé avec fureur, vers Celui qui le recevra avant mon ensevelissement. Oui, tournez vers moi LA FACE de tout ce récit, afin que mon poème en soit absolument lapidé — mis en morceaux. POUR VOLER EN ÉCLATS.

\*

Reçois ta sœur et serre-la dans tes bras. Reçois aussi le Disciple et salue-le. Pour une âme malheureuse, le salut cordial atténue l'amertume. Accueillant aux marges de l'Inconsolable, il fête la détresse. De paupière en paupière, le désir pourtant scintille. Notre âme, un instant apaisée, sourit à la beauté du matin : quelque éclair de tendresse nous voile à notre abandon. Nous nous levons avec le soleil sur toutes contrées ressuscitées, pour honorer le Nom de ce qui renaît — sans fin. C'est la fraîcheur du désert s'éveillant dans la dissipation de la clarté, qui éteindra le chant de l'Être, par extrême évanouissement. Je crie : au seuil du désert, le Poète — la tête tranchée — attendra son Ravisseur.

*Je crie et abîmé en toi, je rendrai l'âme.  
Exterminateur, hâte-toi : me voici à genoux!*

Chaque figure est là. La scène est suspendue, évanescence, enivrée par la beauté du matin. Ivresse qui fait émerger les personnages, en éclairant — par saisissement — la présence de Muthna et de l'Échanson, frère et sœur, visage sur visage, visage sans visage, pure vision extatique. Une pareille ressemblance soulève les personnages vers l'exaltation du Même, source et miracle de la beauté du monde. L'androgyme ailé en déploie le jaillissement fabuleux. Il suffit d'un cri — le même — pour que la clameur, de nouveau, m'emporte. Clameur du récit : comment séparer alors la sœur du frère, le Disciple de sa folie, et le récit de sa frénésie pour l'élever à la pureté d'un chant?

Le Maître a décidé. Il a décidé d'exorciser la folie du Disciple. La cérémonie aura lieu demain. Demain aura lieu ton premier enterrement. Car, notre enterrement originel a lieu partout : cruauté des dieux qui nous ont enseveli, à la surface de la terre. Demain aura lieu mon premier enterrement. Ah! enchaînez-moi! enchaînez-moi avec force! enveloppez-moi dans un linceul blanc, et descendez-moi dans la terre. Oui, assoiffez-moi et affamez-moi pendant deux jours. Après l'épreuve, sortez-moi de la terre, mort ou vivant. Mort, je serai de nouveau enterré. Vivant, je devrai enlever mon froc, le jeter et vous quitter à tout jamais. Telle est la loi de la confrérie. Mort ou vivant, mort vivant, où trouverai-je mon Bien-Aimé? Chassé par lui, puis par vous, où m'en aller? Quel lieu — à la mesure de mon mal? Mais, je me mettrai en marche, infiniment en marche, la tête inclinée vers La Mecque.

Pour qu'une telle inclination suive son mouvement vers la Pierre Sacrée, il faut dire avec une insistance acharnée que, dans cette ville de sable, la folie violente

est traitée en une mise en scène extraordinaire, qui dépasse tout châtement. Le dément doit être lavé, habillé et parfumé comme un cadavre de l'islam. Ensuite, il est descendu dans un grenier souterrain, puis abandonné à lui-même, sans boisson ni nourriture. La folie doit donc pourrir, se décomposer : elle doit être avalée par les génies de la terre. Renaissant à lui-même et à la lumière du jour, le dément doit sacrifier à la Terre sa substance possédée. Résurrection incroyable qui transfigure un cadavre invisible en un cadavre errant. Ce sacrifice prête aux génies de la terre le corps meurtri de l'homme, pour l'offrir ensuite au soleil, dans la dépouille d'un revenant qui ne sait plus s'il est mort ou vivant, selon l'usage des humains. Ravissement surnaturel d'un être INHABITÉ, qui se souvient de la fraîcheur de la mort, et qui va marcher sous la lumière indifférente du soleil.

\*

Nous ouvrons le grenier souterrain. Nous sommes debout, attendant que les génies de la terre te délivrent. Et quoi! Peuvent-ils le faire sans se saisir de ton être possédé! Sans te donner la parure de leur forme! Tu seras invisible comme eux, et comme eux éternellement revenant. Si maintenant tu émerges de la terre, livide et chancelant, le regard si vide que nous avons reculé, c'est que d'un coup la Mort est apparue — sous ta propre forme. Seuls le Maître et l'Échanson sont restés immobiles, te regardant avec une douce tristesse, agrandie par le brusque assombrissement de leurs traits. Le Maître s'avance, met ses mains sur les tiennes, et t'enlève les chaînes. Il te dit : va. Te voici prenant la route

vers La Mecque, alors que tout ton corps est déjà décomposé, déjà attaqué par la décomposition de la terre. Et c'est bien sur ton dos que tu portes ta tombe ouverte vers la clarté étincelante de ce matin printanier. Oui, va, marche, marche au pas de ta folie. Marche et sois digne de ta dépouille : tu n'auras existé que pour elle. Au cours de ce voyage interminable vers La Mecque, tu t'arrêteras à chaque lieu pour parler au peuple. Mais personne ne t'écouterà. Seuls les enfants, en jouant, te jetteront des cailloux. L'homme le plus extatique serait-il une dépouille ravie par le rire angélique d'un enfant perdu dans le monde?

Et j'aurai dit adieu à tout ce récit errant — si le mot *ravissement* ne me retenait à toi, au-dessus de mon tombeau — mon langage — ouvert.

*Si tu m'affoles, ô Bien-Aimé, ensevelis-moi.*

*Ensevelis-moi dans ton cœur. Et regarde ma nuque nue :*

*« Je suis plus près de toi que ta veine jugulaire »*

*Éclat! Éclat! Éclat!*

*Thalassa! Donne-moi la joie d'élever mon chant,  
Maintenant que j'habite au bord de la lagune azurée.  
Ton seul nom, Thalassa, m'a toujours séparé de la cité inerte,  
Et pour célébrer le rejaillissement de toute aurore,  
Irons-nous, d'un pied agile, accueillir le ruissellement des eaux?*

TRANSFIGURATION  
(1)

Non, je n'ai pas été craché, ni avalé par les dieux. Je suis pur, pur, et la Face est là, selon l'incarnation d'une figure double. La Face est là, alors que l'Androgyne à la cheville tressée nous appelle, à travers l'allégresse du soleil. Le frère et la sœur se sont embrassés en souriant. Enlacement, tendresse de cristal. Et d'image en image, un ciel vivant glisse — de part et d'autre — sur un paysage ouvert aux pensées les plus aveuglantes.

En se voilant la nuit, le soleil réapparaît sur les lèvres de l'aube en une beauté si embrasée qu'il faut s'agenouiller — aux pieds du Bien-Aimé.

Autrefois, je me demandais : suis-je celui à qui les dieux sauvages ont tranché le cœur ? Qui aurait ramené ce cœur à la dépouille de mon corps abandonné ? Maintenant, un cri matinal s'élève : tu es l'Ange déchu d'Orient.

J'avance vers toi, le visage rajeuni par la Résurrection. Lentement, je retrouve en t'aimant l'élasticité de mes muscles et de mes membres. De nouveau, mon corps se recompose. Ma tête, en revenant, se remet en marche, infailliblement inclinée vers le suprême arrachement. De nouveau, je retrouve l'usage de ma parole perdue en toi — à jamais.

*Une souffrance trop tranchante ne peut me séparer en deux :  
Me voici tout entier, me voici tout entier, ô mon horizontal!*

Ineffable vertige! Nous sommes unis, homme femme, frère sœur, mortel immortel, dans la Transe du Même, et le Même, par la grâce du sang, renouvelle l'offrande d'une pensée surnaturelle. La source du sang vermeil où sanglote l'Ange déchu — ma nostalgie indéradicable. Larmes. Larmes enchantées. Je ne peux lever mon regard sur toi sans pleurer. Oui oui, je ne peux t'embrasser sans que mon cœur ne soit détourné soudain de son élan terrestre. Mais si je faillis à une si grande terreur, c'est afin de m'offrir irréversiblement à toi. Avance : auras-tu l'ardeur, ô mon amour, de lever l'épée sur mon cou? Vois, j'adore le double pas de ta démarche, et j'y démêle l'envol des racines qui m'irriguent. Si un Ange renversait le monde, la face contre la terre, et si les montagnes se mettaient en marche pour dévaster tout lieu habité, notre étreinte — dans le sanglot pur — ruissellera-t-elle encore en ce désastre?

Avance et touche mon cœur de tes doigts subtils : y reconnaîtras-tu les traces de ton secret? Le secret, en se pliant après l'orage tombé, frémit au tremblement mensonger de tes lèvres. Mon corps est blessé au tien de tous côtés; de tous côtés, je vacille en sanglotant. Avance et retiens ma tête dansante au-dessus de la falaise. Retiens-moi : ma tombe s'élance dans le vent. Retiens-moi, avant que l'Anéantisser ne me saisisse par la nuque pour m'arracher à toute vie encore humaine.

\*

L'Asile est toujours là, éclairé par la lumière du matin. De petites fleurs printanières palpitent, semblables à des vierges éternellement douces. Palpitent en un éclat évanescent, si léger au regard que le vent se livre à une joie frémissante. Quel dieu nous a offert ce paysage frais et ivre, annonçant la grâce radieuse du Même?

Au pas précipité de Muthna, l'Imprévisible vient d'entrer pour ensorceler toute la scène. Muthna, tu ne retiens jamais ta fougue, sinon pour culbuter les normes et provoquer toute loi. A qui voudrait savoir que Loi est un meurtre suspendu, une fatalité sanguinaire de l'homme, purifié par le carnage de ses sens exacerbés, afin de se présenter — pieds et mains liés — à CELUI QUI DOIT LE SACRIFIER.

Je n'ai connu la douce loi que dans la circoncision du cœur et du sexe. Avant ma naissance, je fus immolé pour que je renaisse au-delà de ma généalogie, sous le ciel bleu de mon pays natal. Plus tard, la découverte d'avoir été INEMPLOYÉ par les forces magiques qui hantent mon corps m'a rempli d'une frayeur céleste.

Peur que ma main — quand j'écris — soit brusquement saisie et littéralement dirigée par ceux qui m'ont élu pour transcrire leur souffle ancestral. Continuant leur pensée, les morts se sont emparés de moi — corps et esprit — m'enchaînant à leur passé — à eux. Et j'imagine ces morts, non pas sous une forme endormie, immobile, et clouée à la tombe, mais comme des personnages pleins de faste et de gloire aérienne, prêtant aux êtres que j'aime et qui m'entourent un incomparable attrait. Ce bras en dentelle noire, d'où tombe sa



grâce? Ce sourire oublié? Cette parole imprévisible pour un mortel? Vacance détachée de l'être, émergence infinie d'une mort voilée : je serais alors sacrifié à un usage inexprimable. Et perdu, des pieds à la tête, dans l'infiniment fou.

Les viscères tremblants appellent leur dissection par les démons invisibles. Ces démons invisibles – césures de la chair – nous les aimons quand le Corps Orphique nous frappe de délire extatique. Et telle, VOYANT rapidement que le Maître et ses disciples veulent à tout prix garder l'Échanson, Muthna décide d'arracher son frère à l'Asile par tous les moyens. Tous les moyens, c'est peu dire, c'est ne pas deviner précisément la sournoise supercherie qui mettra tout en jeu. Irréparablement. Sa décision est prise, son plan dessiné, son énergie accrue par une nouvelle ruse démoniaque. Ce plan, elle le mènera avec splendeur.

Avant de passer aux actes, elle feint de discuter, de convaincre. Refus total du Maître et hésitation de l'Échanson. Pendant le bref entretien entre elle et son frère, aucune clarification tranchante. Mais nous, les amants mystiques, qui tombons devant l'ineffable beauté, par quel miracle oublierons-nous que l'Échanson EST Muthna, et que nous sommes retenus – au bord de leur union sororale? Comment embrasser les pieds du Bien-Aimé sans tomber, Muthna, dans tes bras?

Et de fait, avec exactitude, elle met au point la façon d'assassiner le Maître, et les Disciples si possible – par *empoisonnement progressif*. Appliquée avec habileté, cette ruse est insaisissable par les non-initiés. Insaisissable pour autant que le sang a perdu toute vivacité réceptive aux esprits qui l'habitent et le font ruisseler – ou gicler.

Nous voici, Muthna, livrés à ta belle démonie. Lis dans nos yeux : le poison s'infiltrera dans les veines du nouveau Disciple. A la pointe d'un récit enflammé dans son propre excès. Ô souffle astral qui nous a maintes fois ouvert la poitrine, inspire la blessure du Corps! Nous t'attendons, Muthna, et quel hôte pourrait t'attendre sinon lui-même sabré de passion? Le Maître te regarde, nous te regardons : une étrange ressemblance t'attache à ton frère. Attacher un être, c'est toujours le toucher à mort, c'est le détruire dans sa propre étreinte. La passion sororale répand partout sa lumière, et, jalouse d'elle-même, elle prépare le crime à venir, dont on verra les péripéties en furie.

\*

Quoi! Quoi! pourquoi nous imposer une telle humiliation? Une telle dérision? Où nous mènes-tu, Maître, depuis le fou départ du Disciple? Le Simple d'esprit est maintenant consacré nouveau disciple : gras, joufflu, ignorant, attention somnolente. Quelle pensée veux-tu incarner en cette parabole insensée?

Tous les fidèles sont atterrés, sauf l'Échanson qui sourit. Enfant inoubliable, n'arrête pas ton sourire! Par ta beauté toujours vibratile, regarde-nous en souriant. Et si, lapidés de nouveau par le Maître, nous brûlons de jalousie, sois alors pour nos yeux un rayon d'éternité!

*Un cil ailé a frôlé notre vision de ce matin.  
Pour t'accueillir, faudra-t-il plus qu'un miracle?*

Te voici contournant le Simple (simple d'esprit et de corps), tu le contournes avec une aisance féline, secouée de temps en temps par un rire hilare. Un appel soudain au meurtre s'insinue de toutes parts, en cet événement saugrenu. Le Maître dit : le regard est scellé à un secret impondérable. Ne vous aveuglez pas et n'arrachez pas vos yeux à leur lumière ensevelie ! Retenez votre colère et votre stupeur ! Il dit encore : il m'arrive de vous mettre en crise sans préparation graduelle, par caprice extatique ; il m'arrive de troubler votre attention par une énigme imprévue, et de vous égarer dans la confusion de fausses apparences.

Devant la désolation du Prince que l'histoire raconte (notre manière de narrer sera sans répit bousculante, emportée, quitte à fléchir les genoux – pour t'adorer, ô mon incomparable image de sang ! Tout récit enchanté doit réveiller les morts – en nous), devant la désolation du Prince atteint par le principe d'une CORRUPTION ABSOLUE, pas seulement à coups de crimes, de débauche et de voluptés immondes, mais – de fond en comble – par une détérioration hallucinée du ciel et de la terre, tous les habitants abandonnent ce royaume hanté ; resté seul et se préparant à la réincarnation, le Prince ouvre son sépulcre et s'y enferme. Passant par là, un pauvre fou s'arrête, prend le sépulcre sur le dos et traverse la ville en hurlant : « Qui veut acheter un Prince ? » Il se repose de temps en temps, tout en écoutant la voix du vent. Ravi par cette aventure à peine croyable, le Prince profite de cette pause pour sortir du tombeau et y enfermer le Fou à son tour. Changeant ainsi continuellement de position, le Fou et le Prince partent en riant, au cœur du grand désert.

Cette histoire, nous pouvons la raconter indéfiniment

et sous toutes formes. Nous l'avons mise en parabole pour détourner votre inattention vers des sanglots imprévus. Ne savez-vous donc pas que le réveil de l'intelligence est un enthousiasme de la Grâce Capitale – orientant l'Esprit dans l'axe de son envol surnaturel ? Oui, qui peut habiter la royauté de la fable, sinon un fou en détresse, à qui le Désert raconte sa pensée impossible.

\*

La Récitation a continué tard dans la nuit. Nous avons suspendu toute querelle du jour, et tous, nous chantons sans arrêt des fragments du Livre, nous abandonnant à la douce profondeur de l'hymne, comme si notre voix, en s'éparpillant, réveillait le silence de la nature et lui donnait des ailes.

De la naissance inouïe des dieux, le chant a sauvé une inoubliable offrande, un charme et un ravissement qui tiennent d'un miracle unique. Cet élan qui surélève le corps jusqu'au vertige de l'Être, qui l'éprouverait sans intense hallucination ? Quand la psalmodie des Audients nous ouvre les portes invisibles de l'Aut-delà, nous saisissant au seuil du désert en un envol fulgurant, ni la terre ni ses montagnes ne peuvent nous retenir, hors du Temps. Et la musique, en son essence, est l'unité infinie du Temps. Là où jaillit sa source, le chant du Même s'éveille et dicte la résonance de notre destin. La musique disperse ses dons à l'être ailé qui monte, déchiré, au cœur du ciel. Que serait la mélodie aérienne qui ne nous dépouillerait pas de notre pesanteur ? Quel pays natal nous accueillerait avec la simplicité lumineuse des Immortels ?

Au plus haut point de notre chant, advient que notre ferveur trop vive s'embrase. A la source du cri qui touche au ciel, un souffle astral nous aspire. Musique! Musique! Don envoyé par les Audients, si je pouvais te célébrer par une seule parole indestructible, je serais l'adolescent éternel à la gorge divine! GORGE A TRANCHER DANS LE VIF DU CIEL!! Enfant inoubliable, approche-toi et élève vers nous ta voix souple et rayonnante! A chaque rayon de ton chant, ta grâce nous saisit aux lèvres. Et, à travers tes cordes vocales, tremble notre passion fougueuse. Enfant à l'allure verdoyante, nous avons rêvé de t'enlever à ta sœur et à toi-même, dans la pureté d'une apparition définitive. Nous avons rêvé et nous rêvons de t'envoûter par mille détours; mais, devant ta beauté, faudra-t-il nous effondrer à jamais, avant le terme enchanté de ce récit?

\*

Écoute : nous chantons avec toi et pour toi le verset de Joseph. Rappelle-toi : Joseph a tourné le dos; la femme de l'hôte lui déchire la tunique, et ira l'accuser de ne pas l'avoir... pénétrée. De jalousie, toutes les femmes de la tribu se blessent la main. Regarde : j'ai le dos nu et j'attends ta griffe, alors que tes larmes coulent partout. Regarde sans trouble : si, comme Orphée, je me retournais soudain — pour marcher vers toi, au-dessus de tous ces pleurs et de tout ce sang immolés, que serait notre face à face? Toi, ravie par les transports d'une douleur inexorable, et moi-même suspendu en ce regard retourné, suspendu et déchiqueté par le Temps, à la hauteur de tes bras tendus à l'extrême? Que deviendrait, en cette image, l'arrachement de mon

texte double? Devant la gravité de toute écriture de sang, je suis sans défense : en me mettant en croix, tout lambeau de mon corps vole en éclats selon une mutilation haletante; et, pris par une fureur croissante, je me déchaîne dans le désir d'EN finir — avec moi. Approche : caresser tes lèvres en parlant deux langues, c'est mon haut rêve. Serai-je pourtant consumé dans tous les cas sans donner le change? J'ai toujours peur que tu meures pour moi, exactement, décides ta mort contre moi, et la penses en toute rigueur. Pensée qui ne dérobe point son but précis, mais le fait advenir en une alliance sanglante. Je parle de cette ligature de deux noms et deux corps transis en un éclair extatique — et pourtant complice.

Non, non point que je faillirai à ta mort sous une mort plus subtile, en quelque sorte impalpable, et qui me ferait chanter en grelottant une inactuelle oraison. En décidant, tu auras soupçonné la matrice de ma terreur, et la question accusée de mon crime. Soupçonné par un argument si fin qu'il couperait les mots les plus cruels. Saccager quoi, dans les recoins les plus logés, les plus reculés de mon être? De toutes les manières, ce que je veux *aussi* est déjà réduit, inclus dans sa cendre propre — sans merci.

J'écris ce texte pour en finir avec d'autres, qui — je le sais — n'auront jamais de chant funèbre.

Ouvre donc les veines de la pensée. Ouvre-les avec une lenteur ramassée, comme on déchire un cœur lisse, saisi par l'os du vide. Ouvre-les et introduis-y le poison de l'œil, de l'oreille et de la double gorge. Deux langues ébranlées s'envoûtant pour une fureur croisée, emportant les lambeaux de toute pensée arc-boutée, et dirait-on, sans squelette. Parce que la vie, la belle vie

est déjà sensiblement verte pour celui qui complotte son crâne. Je représente maintenant ce corps dénué de toute pesanteur et de tout incarnat, éteint aux extrémités d'une algue accrochée à un rocher. Et de ce rocher, il ne restera que le mot déchiquetement. Épreuve à vif. Rien de plus pour lézarder son bonhomme. Quand on risque ainsi sa vie, de simples jeux de mois ne comptent plus. On parle pour aimer de folie – ou mourir debout.

Peut-être ai-je perdu en riant et ma folie et ma mort (leur divinité en débauche!), pour une demeure souterraine, irriguée par une très grande violence, légèrement dégorgée. Et il me plaît de ramener à moi ce cauchemar éveillé et insistant, dans lequel je vois mon propre cadavre expulsé par la terre, hors de sa tombe. Hors de toute tombe : ce cimetière marin ineffaçable se dégageant de ma vie délabrée, et prenant des ailes dans le regard du ciel.

Hors de toute tombe : déployer cette ivresse de la mort, à la marge de la langue (française), comme si ma moindre pensée s'évanouissait dans un Occident décliné, désaxé de l'orbite solaire. Chaque langue met en crise l'autre et l'inflige, et je me dégage chaque fois contre moi-même, plus que jamais sourd, aveugle et muet.

Je dis fleurs, et j'oublie leur nom selon mes deux langues. Aussi mon double oubli me ravit-il cruellement aux êtres et aux choses les plus intimes. Je fais jaillir ici un vieux rêve. Je me vois nu, couché sur le dos, dans un champ d'une légèreté absolue. Une fille cueille des fleurs. Je la vois venir de loin. Elle arrive, et se penche vers moi. Elle me prend la pointe du sein droit, et l'ajoute aux fleurs. Mutilation volatile, bouquet dégagé par une vierge pré-nuptiale. Et j'aimerais tant, dans un

autre rêve, lui offrir un sortilège pour embaumer le sang de son âme. Et par un imperceptible hymen, libérer sa ceinture par une épine errante.

\*

La Récitation a continué tard dans la nuit. Tard, évanescence du chant – à la pointe de l'aube et des bougies éteintes. Le Maître a fait signe pour parler. Telle est son habitude spirituelle, quand la fatigue approche et que l'Incantation nous mène à une douce somnolence. Libérée de tout entendement strict, la pensée appelle l'éveil de la nature. Alors, la pensée est une offrande au soleil. Alors, elle se met à fleurir, devant la beauté du monde. Au bord du silence (silence! ce mot imprononçable), toute parole digne est promesse de l'être, affirmant le commencement de toute chose. Louange à cette musique de l'âme qu'est la pensée radicale quand, s'irriguant dans les forces de la nature, elle dit « oui » à la lumière dévastatrice du Temps!

La brise va et vient, cependant que la rosée s'efface, marquant l'instant virginal de la sève infinie. Quand le chant monte à travers un arbre en éclat, au plus haut sommet de sa promesse, la joie de la pensée garde le silence avant de se déployer au lointain, dans la rigueur et la fidélité du regard. C'est la terre, c'est le ciel de la terre qui se soulèvent et se révèlent, en éclair, à la vision vibrante de l'œil, ce sont les racines de ce qui a toujours parlé, dans la poitrine des morts, émergeant en cette réconciliation du ciel et de la terre, de l'esprit et du cœur. Rares instants, familiers à l'extase et à la méditation, comblant la longue attente et le vide qui suffoque et se voile à lui-même, aveuglé! Cardinale et

cyclique selon l'être-mort de ce qui mûrit dans la proximité des êtres aimés et des dieux disparus, la pensée qui me déchire le cœur est un chant de l'être, de la terre et du soleil. Ah! si je t'aimais comme un oiseau né de lumière, peut-être mon âme trouverait-elle la raison de son errance! Un regard de soleil frémit à l'appel de nos sens, portant l'aube au seuil de tes lèvres. Ivresse! Rencontre du jour et de la nuit : voici que tu dors, enfant inoubliable, la tête tombant légèrement de côté; voici que nous vacillons, par contemplation de ton visage clos, et comme arraché au ciel. Dors, enfant inoubliable, nous veillons sur toi. Car, nous sommes les veilleurs de la Passion, atteints sans remède par la Nuit du Temps. Autrefois, l'homme accueillait le Temps comme une patrie céleste, à laquelle il sacrifiait, dans la lumière du jour et à périodes régulières, une victime de sang. Ah! le chant de ces égorgements. Autrefois, la pensée s'ouvrait à la migration des Immortels dans le ciel de toute patrie, « autrefois » est un mot ivre – jailli à la source du temps éperdu. Ce temps éperdu à l'horizon, mer, désert, silence, nous en suivrons la trace avec terreur, et parfois, avec une rage insensée. Or, fugitif est l'Être, secret son chemin aux multiples oublis. Par l'attrait des choses, l'Impensé indique l'hospitalité de la parole et des parlants qui savent déjà.

L'envolée surnaturelle accorde parfois à l'initié une sensation extrême – fusion fulgurante de l'amour de l'aimant et de l'aimé – mais, disciple assoiffé, ne te précipite pas sur toute apparition de mirages, quand l'ennui absolu te sabre! Aime ton ennui pour lui-même et pour sa douleur propre. Vase du temps, l'ennui accueille l'endeuillement de l'homme.

Le Maître dit encore : une idée prévient l'autre,

par ivresse; la voix répond à la voix, par enchantement du Même.

Propos matinaux à ceux qui s'offrent à la lumière du jour, prêts au sacrifice. Et le Maître plie sa natte de prière, rejoint sa chambre. Avec la simplicité d'un être lumineux.

C'est au cours de cette séance d'incantation que les Inconsolés ont pu comprendre. Le Maître a choisi le Simple d'esprit dans le rôle du Disciple, pour la beauté irrécusable de sa voix.

\*

Cette image – impossible à effacer – d'un oiseau frappé en plein vol par la foudre et vomissant son sang qui s'éparpille et se dissout dans les airs. Enfant inoubliable, le récit de nouveau prend son élan, nous mettant hors de nous-mêmes. Dès l'origine, nous avons jailli de la nuit primitive pour adorer les dieux; et, dès l'origine, nous avons été pénétrés par l'enchantement du soleil – à l'image de toute racine irriguée. Haute mémoire qui nous accompagne, au rythme du temps pour toujours accompli! A présent, le Maître marche, les Fidèles marchent – et toute la ville – vers la fête annuelle. Tous marchent vers le Carnaval.

Le printemps est arrivé dans l'offrande du Même, célébrant une joie irremplaçable. En ce ruissellement lumineux – transparent au Désert – la fleur, la pensée de la fleur (fût-elle une simple euphorbe) recueillie, en palpitant, une beauté pure. La transparence des éléments réveille la source du Désir, et nous naissons, comme transportés par l'émergence de la terre, racines parmi les racines, à l'appel du ciel. Le printemps,

solennel et inspiré, doit être sacrifié dans un rite sauvage, selon l'hospitalité des morts antiques.

Nous marchons dans le soleil alors que le soleil coule dans nos veines, nous préparant irrésistiblement à la transe. Transe! Joie des démons – ces Inconsolables – qui, par multiples ressouvenirs, envahissent notre pensée et envoûtent notre esprit. Ah! je suis envoûté pour toujours! Même ma mort m'est tranchée du cœur. Mourir de jour en jour : quand serai-je autorisé à mourir, sans vraiment revenir sur cette terre? Je demande ma mort. Qui me l'accordera sans frémir? De cette terreur, j'en garde mémoire sur tes lèvres, ô mon amour!

Sur un champ de blé ensanglanté, tu t'es levée, la poitrine écharpée par des cris insupportables. Tu t'es levée dans le silence absolu de la nature. Ton mal divin, en cet élan, m'a mis dans une détresse complète. Ne tombe pas! Donne la main! Le blé pousse, au-delà de tout orage, dans la main suppliante de l'homme. Et cette main, visible ou non, coupée ou non, prolonge les veines extatiques de la terre. Oui, donne la main. Nous allons sacrifier ensemble. Donne la main et reste ferme dans la douleur, au-dessus de ce champ possédé par la lumière.

Devant une telle résurrection, comment fixer le renouveau d'un champ en sang, sinon par le fol enthousiasme de peindre? Le champ de blé en mouvance accomplit l'apparition du soleil et de la lumière. En cela, il est une pensée débordante, qui se donne à la fête, à la danse et à l'ivresse des larmes. Le soleil ruisselle sur les yeux, mouillant le visage; et, par un intense éclatement, il ouvre les muqueuses à une joie et à une tristesse infinies. De cette mouvance, la peinture retient en l'irra-

diant la trace de sang, médian évanouissant de tout arc-en-ciel, de l'autre côté du cœur qui faillit-coupé.

*Coupé, mon ange, dans le double visage de l'Androgyne!*

Le Carnaval a commencé dès l'aube. Animation brutale, comme si, d'emblée, le soleil avait dispensé à cette fête une allégresse barbare et immémoriale, que n'assouvira aucun dérèglement de l'esprit et du sexe. Nuit de l'Erreur, reviens nous dire ce qui fut implacable et inondé de terreur! Reviens nous rappeler l'âge fabuleux des dieux sauvages! Reviens nous chanter l'alliance jaillissante du sang et du soleil! Debout, homme sans loi! Nous avons trop attendu, trop souffert, nous sommes TROP MORTS pour ne pas soupçonner que l'homme s'est définitivement effacé à l'origine des origines. Seul le retour de la Mort éclaire le visage de la pensée. Par un prodigieux rappel, le Carnaval renouvelle ce souvenir inouï, qui nous habite et nous bouleverse dans l'extase.

Oui, nous participons avec tous les fidèles des autres confréries, venus sacrifier ensemble, devant le célèbre tombeau des Sept Saints. Ensemble, nous sacrifierons le bélier qui doit tomber, pattes liées. Femme! écarte les genoux : nous allons égorger un coq entre tes cuisses. Quand le couteau étincelant passera, ta virginité sera consommée; secoué par les spasmes, le coq s'élèvera au ciel – lui aussi! – pour libérer ton hymen auprès des dieux. Ceci est dit dans les versets des houris, hermaphrodites pures, si pures qu'il faut traverser sept ciels pour ne pas s'évanouir. Gare à celui qui tombera! Qui l'accueillait alors dans ses bras?

Par amour du ciel, j'ai abandonné la terre, et par amour de l'Androgyne, je me suis abandonné à la Nuit du Temps. Mon ange, ô ma houri de sang, je me suis déchaîné sur ton corps, dans la violence, le chagrin, le seul : l'Irrémédiable. Toi l'affolante, je t'ai rendue folle, à force de te détruire et de te piétiner. Désormais tu seras à toi-même méconnaissable, incompréhensible. Interrogerai-je ta pensée qu'elle tombera en ruine, toucherai-je ta chair qu'elle partira en lambeaux. Alors, prends-moi avec toi, là où tu es toi-même sacrifiée pour toujours. Sinon, égorge-moi!

Regarde le Carnaval et choisis ton arme. Au carnaval, chaque confrérie possède son arme propre — arme extatique. A côté des Eunuques qui psalmodient le Livre, ne vois-tu pas les Tailladeurs qui se frappent le crâne à coup de hachettes ou qui s'enfoncent dans la chair des pointes de couteau? Ne vois-tu pas les Buveurs d'eau bouillante et les Mangeurs d'épines de cactus? Ne vois-tu pas ces fous de Dieu appeler la Nuit du Temps? Et si, maintenant ton regard reste ferme, pose-le sur les blessures et les croûtes de sang. Ne tourne pas de l'œil! Le sang coule dans le soleil. Et, en ce ruissellement, s'accomplit le rite initial de toute transe, qui déchire le cœur barbare de l'homme. Voici que la musique exaspère son rythme, voici qu'elle bat dans les tempes, baignant nos veines avec une cruauté vibratile. En cette scansion incomparable, la musique coule dans la solitude des Inconsolables; elle les mène, séparés et déchiquetés, dans la transfiguration du Temps. Musique! Musique! Musique! Mène-moi loin, très loin! Peut-être est-tu pour mon âme errante l'éternelle célébration d'un bouleversement astral, qui m'a traversé — mort!

Le Grand Eunuque déshabille le bélier paré des plus beaux atours féminins : ceintures brodées autour des flancs et foulards colorés attachés à ses cornes. De temps en temps, il lui donne un baiser sur le derrière, et toutes les femmes imitent ce geste tout en hurlant. Il saisit le bélier tourné vers La Mecque, plonge le couteau dans sa gorge en un mouvement sec. Debout devant le soleil, il s'écrie : « Au nom de Dieu. » L'animal tombe, puis, pris d'un spasme final, il se met à courir, la tête traînant par terre. Les Dévoreurs se précipitent sur lui, le déchirent et boivent son sang chaud. La danse ne peut plus s'arrêter : les Dévoreurs parcourent toute l'aire du Carnaval, et chaque fois qu'ils voient un homme perdu dans l'extase, ils font semblant de le disséquer sans le toucher. Dissection surnaturelle : la foule semble avoir alors sa part de chair humaine, sa part de sang, sa part d'intestins qui débordent de traînées excrémentielles. La musique s'abandonne à l'essor rythmique de la danse, alternativement deux sur un, et flexion de haut en bas tandis que les danseurs sautent en cadence sur la pointe des pieds. Les femmes battent des mains, hurlent sans cesse en secouant leur chevelure folle. Là, d'un coup, une femme pousse un cri strident et tombe en convulsion, comme une bête qu'on égorge. Et d'un coup, un homme rompt le cercle, lacère ses vêtements et bondit si haut qu'il devrait être cloué dans les airs, puis en retrouvant ses pieds il se précipite dans tous les sens, scandant le nom de son Dieu. Ah! laissez-le courir pendant qu'il se donne des coups épouvantables sur le ventre, laissez tous ces fous de Dieu animer cette scène enragée. Laissez-les se cogner la tête contre des pierres massives jusqu'à ce que le sang jaillisse du fond de la terre; ils se jetteront ensuite

dans des seaux d'eau où ils s'abattront, le ventre tout gonflé d'eau puante. Ils continueront à danser dans ce tourbillon de sang, d'excréments et de bile. Enfant inoubliable, maintiens ton regard ferme, alors que la danse, au fur et à mesure, devient lancinante et vertigineuse. Voici que les Justes arrivent habillés de blanc, et accompagnés par le son éclatant des tambours. Ils marchent en se frappant alternativement sur chaque épaule avec des hachettes. Ils marchent couverts par un masque de sang, qui coule jusqu'à leurs pieds. Ils titubent sous le soleil torride. Maintenant le chant des femmes reprend le même refrain : « Au nom de Dieu! Au nom de Dieu! » Au nom de Dieu, je fus bel et bien circoncis – de cœur et de prépuce – et je tombai dans les bras des femmes, pour toujours. Si je ne suis pas un eunuque de Dieu, c'est que le Mal m'attirait vers des douleurs bien plus redoutables. Rêvons-nous à cette disparition incroyable d'un mort qui n'a JAMAIS VÉCU! Doublement mort dans la beauté immuable de l'univers. Beauté. Ta beauté blessée. Retire tes haillons et sois nue pour moi seul, qu'arrive ce qui doit – sans délai – arriver! Ne sommes-nous pas irrigués par l'aube de l'Extase! De nouveau, apparaîtra l'Androgyne pour nous réunir. Au creux de sa main, nous rendrons l'âme, en pleurant ensemble au-dessus de ce champ ensanglanté en furie. Le vent cassera les arbres, les oiseaux seront saisis au vol; et, en un clin d'œil, toute rivière sera avalée. Oui, la Passion est comme ce bouleversement : elle fend l'âme – de bout en bout.

De bout en bout, le Conteur du Carnaval reprend le fil de son histoire. Écoutons-le :

Se portant l'un l'autre – chacun à son tour – le

Prince et le Fou errent dans le désert. Fatigué de hurler, le Fou s'apprête à partir. Il dit :

– A la bonne heure! Maudit prince que personne ne veut acheter!

– Sait-on jamais! répond le Prince en clignant de l'œil.

Le Fou lui indique la silhouette d'un homme qui semble très épuisé. A son approche, les deux errants s'arrêtent. C'est un mourant. Le mourant s'adresse au Fou :

– J'achèterais volontiers ton prince. Ce sera mon dernier acte sur cette terre.

– Avec quoi? demande le Fou.

– Combien coûte-t-il? Je n'ai pas le temps de marchander.

– Beaucoup, beaucoup d'argent... valeur, valeur inestimable, valeur d'un Empire illimité et d'une corruption absolue.

– Après ma mort, tu trouveras l'argent là (le mourant lui indique son ventre). Quant au Prince, qu'il égorge la Mort s'il veut se libérer de sa dette envers moi – agonisant (et il rend l'âme).

Rêveur, le Prince s'interroge : « Égorger la Mort! Que veut dire ce mort fantaisiste? »

Le Fou et le Prince dénudent ce personnage à moitié pourri par l'ardeur du soleil. Ils cherchent en vain l'argent. Point d'argent, rien, rien du tout et tout dans le rien. Furieux et très déçu, le Fou frappe le cadavre en l'insultant – et l'inverse aussi, avec d'autres coups et les autres pieds. Et c'est en lui donnant des coups de pied en plein ventre que le Fou saisit soudain la parole ultime du mourant. En silence, il saisit le couteau et lui ouvre le ventre d'où – ô merveille! – émergent de rares



ensembles de pierres précieuses de toutes formes, incrustées avec un art sans pareil.

Admiratif, le Prince rit de plus belle :

– Me voici vendu à un mort!

– Méfie-toi des morts, lui conseille le Fou. Tôt ou tard, ils se réveillent à des moments imprévus. Surtout les morts qui n'ont jamais vécu. M'entends-tu?

Voyant des corbeaux affamés voler au-dessus du cadavre, les deux compagnons se pressent de partir. Un peu plus loin, pendant que les corbeaux dévorent le ventre ouvert du cadavre, le Fou et le Prince s'agenouillent et récitent la prière des Morts en dirigeant la face vers La Mecque.

Voici que des foules de mendiants et d'exilés – loques sans nom – traversent le désert en pleurant et en gémissant. Le Fou s'écrie :

– Siècle d'eunuques et de pleureurs castrés! Siècle de princes maudits, achetés par des morts! Ô ma folie, tu es encore une grande sagesse!

Et il se met à distribuer des pierres précieuses à la foule. Le Prince :

– Comme toi, j'ai distribué des richesses innombrables à des peuples entiers. Comme toi, j'ai cru à l'extase des foules. Mais regarde ces hordes. Regarde comme elles tournent sans but au cœur du désert! Ne cherchent-elles pas l'homme qui doit les guider et les sacrifier! Donne-moi la couronne (enthousiasmé, le Fou lui compose une couronne splendide avec le reste des pierres précieuses qui sentent encore la pourriture du cadavre). Donne le sabre (d'un geste, le Fou lui donne le sabre).

Et d'un geste, le Prince se dresse brutalement sur une petite colline de sable. Il ordonne à la foule de s'im-

mobiliser. Elle s'immobilise. Silence du désert, couvert par un silence plus terrible, incarné en cette tension prodigieuse qui écartèle la stature du Prince, érigé devant l'immensité de l'univers. Il dit :

– Ô soleil, sois plus propice! Si tu continues ainsi ta rotation implacable, nous pourrions tous, comme ce cadavre. Entre rois, pourquoi ne pas nous entendre? Toi, roi de l'univers, et moi, roi de tous ces cadavres errants.

Sautant sur un enfant beau comme une gazelle égarée et qui doit éternellement pleurer dans le désert pour attendrir ses amants, le Prince le sacrifie dans une grande allégresse. Et il dit encore :

– Horde sauvage! j'ai sacrifié pour toi. Suivez-moi!

Tout le monde le suit, jour et nuit, tandis qu'il fait quelques petits miracles par-ci par-là, et souvent sans crier gare à l'intention de ses fidèles de plus en plus nombreux, de plus en plus castrés. Il lui suffit, par exemple, de passer sa main sur un paralytique pour que celui-ci se mette à courir sur le sable, en jetant dans l'air ses béquilles. Nous avons vu aussi des femmes qui, hier encore, étaient catins offertes à la Verge intraitable (dans toutes ses directions), et qui sont redevenues vierges, saintes et canonisées par-dessus la cuisse, et je ne le dis pas deux fois, grâce au toucher miraculeux de ce Prince infiniment débauché. N'a-t-il pas émasculé tout un peuple! Jamais, ô jamais, le désert n'a vécu une telle épopée. Imaginez un instant toutes ces foules hallucinées, imaginez tous ces loups et hyènes, tous ces chameaux et chamelles, imaginez enfin toutes ces gazelles tatouées sur le front, s'ensabler indéfiniment à la suite du Prince, s'arrêtant quand il s'arrête, se mêlant les uns aux autres, quand il leur donne l'ordre

de se confondre, selon la position érotique et la prière du jour.

Les paraboles du Prince fusent dans le vent chaud et le soleil torride. Un jour, un disciple l'interroge :

— Où nous mènes-tu, ô Maître?

— A la mort à la résurrection, répond le Prince en crachant sur cet importun. (Et la foule de s'agenouiller.)

Un autre lui demande :

— De quelle manière devons-nous désormais manger?

— D'une seule manière : avalez ce que vous mangez. Quand la guerre devient interminable, mangez vos semblables!

— Et l'héritage?

— Pas d'héritage, plus de généalogie, parce que JE VOUS MANGERAI TOUS, s'écrie le Prince en tapant sur ses cuisses.

De plus en plus enthousiasmé et se croyant définitivement guéri de sa folie, le Fou dit au Prince avec une grande tendresse :

— Entre toi et moi, il n'y a plus de différence (il l'embrasse en pleine bouche). Différence, répète-t-il encore. Différence! Mot splendide, qui me fait trembler et rire quand je le sens vibrer sur le sable et dans l'ensablement de l'Être. Va et viens, Différence, dans la pensée de ce siècle! Nous avons d'autres siècles à célébrer, avant de nous envoler dans la Nuit du Temps, source de toute différence intolérable! Haw! Haw!

Tant que l'Être sera en extase, le Carnaval aura lieu, dit le Maître sur le chemin du retour à l'Asile. Mais cette barbarie n'est pas notre lot. Nous avons fondé notre confrérie sur d'autres principes et nous avons

tourné notre pensée vers la Passion du Regard, vers un anéantissement graduel, vers une rigueur inexorable — élan des âmes cheminantes vers le ciel des Anges.

Et en marchant, comme nous avons toujours cheminé à la trace du Même, le Maître s'aperçoit que l'Échanson a disparu. Profitant d'un malaise de son frère, Muthna l'a éloigné discrètement du Carnaval. Enlèvement subtil, nécessaire à la reviviscence d'un même sang. Quand une sœur enlève son frère alors que le soleil, à l'appel de la nuit, brûle tout, qu'en déduire sinon une idée parfaite de la transfiguration!

Ainsi je te veux — dans mon chant, enlevée.

NUIT DE L'ERREUR

Chambre pauvre. Lucarne. Rayons de soleil, en écharpe sur le lit où dort l'Échanson. A droite du lit, un grand miroir.

En retrait, Muthna, silencieuse. Elle est tatouée, parée comme une garce céleste. Elle admire son frère qui se réveille lentement de son évanescence. Le regard de l'Échanson glisse le long du miroir où se reflète un léger signe d'étonnement.

Fixons cet instant suspendu, pendant lequel la vision se dérobe à elle-même, en vacillant. Irréalité d'une scène qui, peu à peu, prend corps dans l'éclat même du miroir, comme si, en se retirant à l'extrême pointe du vertige, l'apparence allait se briser. A ces limites, l'Échanson se voit sans se voir, voit sa sœur sans la voir. Ils sont donc seuls, immortels.

\*

— Où suis-je? dit l'Échanson en se réveillant, puis il regarde le miroir : A quoi rêves-tu, beau miroir? Si la vie

était semblable à cette beauté nue et limpide qui te consume, que serait devenu le destin de l'homme? La légende raconte que tu fus arraché au ciel, après la colère des dieux. N'es-tu pas fils et fille du Mal? Ou peut-être les dieux nous ravirent, en riant, la forme parfaite de tout reflet. Tu te moques de moi, beau miroir! Pourtant, je naquis à ton image, par un jour de fête, lorsque la terre était aux Anges une destinée ailée, et que l'Amour guidait nos pas dansants. Et d'envol en envol, j'appelais le ciel. Un jour, le ciel se déchira et me déchira en deux. Me voici me séparant infiniment, comme si le ciel pleurait d'être morcelé en individus totalement brisés. Couple céleste fut mon origine! Suprême apparence de l'Être, en toi je dois de nouveau me dissoudre. (*Silence.*) Où suis-je?

MUTHNA : Chez ta sœur chez toi — pour toujours.

L'ÉCHANSON : Chez ma sœur chez moi — pour toujours! Jour néfaste où je naquis, blessé doublement! Ne puis-je être jamais seul? Seul! Partout où j'ouvre les yeux, tu t'y tiens déjà. Partout où je pose pied, tu y prends demeure. On dirait que de mes pas sortent d'autres pas, et que de mes yeux naissent d'autres yeux qui, sans cesse, me dévorent. Grande fut ma joie quand nous fûmes plus tard séparés par un heureux hasard! Alors, je jouais avec mes images, de moi à moi, dans la folie du corps. Tranché de ta présence, j'étais devenu léger et insouciant, femme parmi les femmes, homme parmi les hommes, et ange d'entre les anges (*sursaut*). Ah! tu souris, garce!

MUTHNA, *de plus en plus souriante* : Je ne t'empêche pas d'être admirablement tout cela, mon amour! Peux-tu me prendre la force de te ressembler? Et la joie irremplaçable d'être ta sœur? Oui, jour néfaste où

je naquis entre tes bras! Émergence irrésistible d'un frère et d'une sœur nés amants, amants arrachés au même ombilic. Y a-t-il de plus heureux destin que cette ressemblance marquée par le sang! (*Tendre.*) Écoute, tu as mon visage, mes mains et presque le même corps. Moi aussi, j'ai ton visage, tes mains et presque le même corps. N'est-ce pas merveilleux! Merveilleux de marcher selon une démarche identique, merveilleux de sentir tous ses gestes et mouvements se libérer en un seul élan. La grâce multiplie sa puissance lumineuse, et chaque chose jaillit vers sa source éperdue. Double le soleil qui tourne de toi à moi, double son éclat qui se reflète dans nos yeux inondés de ressemblance. N'est-ce pas merveilleux, jeune frère, de se regarder ainsi!

L'ÉCHANSON la regarde, semble se troubler, et perdre d'un coup sa voix. Il pâlit, pâleur difficile à cerner, mais qui s'impose au point de se rompre en une stupeur à deux. En se reconnaissant dans ce face à face, il recule en lui-même, se met en retrait et essaie de rattraper cette présence impossible qui le provoque si amoureusement.

Affaibli, il respire avec une difficulté croissante. Un instant il s'est cru presque guéri : il regarde son lit vide, il se voit assis à la place de sa sœur maintenant silencieuse, comme si l'ayant enterrée en lui, il veillait à son tour la Mort. Sensation terrible. Il s'évanouit, alors que la beauté de Muthna, rendue vertigineuse, brûle et s'enflamme. Étincelles, baisers précipités sur le cou de son frère.

La tendresse sororale appelle une joie ruiselante. Mêlé à son frère, elle le prend en un éclair dans ses bras. Ne pouvant la contenir tout entière, le frère s'évanouit de plus en plus, frémissant d'un débordement chancelant au-delà de la maladie et de la mort. Il ne voit plus, il n'entend plus, mais mort il parlerait encore. L'énergie qui le soutient encore, à la racine de cette présence trop forte et trop proche le réveille de nouveau. Il veut trancher dans le vif la parole jaillissante entre eux.

L'ÉCHANSON, *d'un cri* : Que me veux-tu ?

MUTHNA : Te délivrer.

L'ÉCHANSON : De qui et de quoi ?

MUTHNA : De ces eunuques de l'Asile. Je les tuerai tous.

L'ÉCHANSON : Je te quitterai définitivement.

MUTHNA : Non, non, mon amour. Le départ est impossible... Ou alors avec moi. Tu m'appartiens et je t'appartiens sans partage. (*Prenant une bague.*) Je t'ai apporté une bague: Regarde-la bien : elle te protégera. (*Et elle tente de la lui mettre en signe de fiançailles.*)

L'ÉCHANSON : Et quoi encore ! Que je t'épouse un jour peut-être !

MUTHNA, *en riant* : Pourquoi pas ! N'es-tu pas ma joie éternelle ? Mon fiancé lumineux ? Ne t'ai-je pas préparé aux fiançailles du Mal ? Ne suis-je pas ta Nuit de l'Erreur ?

L'ÉCHANSON : Oui, tu es une erreur, tu es mon erreur.

MUTHNA, *ton insistant* : Oui, je suis ton erreur... ta belle erreur. Pourquoi me repousses-tu ? (*Colère feinte.*)

Ou préfères-tu ces eunuques à... ta belle erreur ? (*Silence.*)  
Écoute, tu m'épouseras quand tu voudras. Je suis à toi. Imagine cette scène extraordinaire...

L'ÉCHANSON : Sans doute, je l'imagine et j'imagine la suite, la magnifique suite... ma déchéance (*Ironique :*)  
Finir ma vie dans les bras d'une catin !

MUTHNA, *souriante* : Ta sœur ta catin pour toujours. Petite, je te saisisais déjà pour te câliner et t'enfourcher. Ah ! comme elle était belle ta jument si frêle et si vierge ! Et toi, tu étais le petit chevalier errant... Ne m'avais-tu pas promis de m'emmener loin, très loin ?

L'ÉCHANSON : Tu mens.

MUTHNA : Non.

L'ÉCHANSON : Tu mens.

MUTHNA : Oui.

L'ÉCHANSON : Tu vois, tu mens.

MUTHNA : Non.

Tantôt affirmant tantôt niant (et les deux à la fois), Muthna approche d'une gaieté bouleversante, presque vulgaire, allant jusqu'à frapper en riant son frère malade. Sarcasme de parole crispée en pleine gorge. Peut-être désire-t-elle le culbuter dans l'étourdissement d'une parole insensée. Peut-être est-ce sa manière enjouée de ne jamais le perdre, c'est-à-dire de l'attirer infiniment vers l'inceste. Attrait insidieux qui se répand en folie joyeuse. Plus qu'une vibrante pulsion, il faut la loi d'une trahison fatale, à cet instant où la sœur n'est plus l'amour, effaçant la différence qui les irrigue pour se perdre dans le même sang. Mais la nature n'a point de loi et la trahison

de l'homme est dérisoire, quand elle se croit contre-naturelle.

Muthna se tait un instant, selon la légèreté d'un silence envoûté, saisi par un charme qui n'obéit qu'à son propre émerveillement, au bout de ces lèvres entrouvertes. Ne pense-t-elle que son frère est son beau mensonge? L'image vivante qui avoue leur damnation? Quand un démon glisse entre un frère et une sœur, il y pénètre avec son cortège d'apparats, de fantômes et de joies insupportables — cérémonie d'un ange déchu. Le Simulacre apparaît. Et Muthna — vérité démoniaque — appartient souverainement à l'Enfer où son frère doit accéder. Elle aime la belle voix de son frère : alors parler est ruissellement d'amour!

L'ÉCHANSON : Tu mens.

MUTHNA : Non.

L'ÉCHANSON : Je suis différent, moi! J'ai tout oublié.

MUTHNA : Rappelle-toi. Tu forçais mon admiration. J'étouffais. Ose dire...

L'ÉCHANSON : J'ai tout oublié, de bout en bout.

MUTHNA : Rappelle-toi. La nuit étincelante métamorphosait nos bras... nos mains. Une fois, je t'ai dérobé en pleine obscurité.

L'ÉCHANSON : Tu inventes tout.

MUTHNA : C'est toi ma belle réinvention, frère ingrat! Tous les hommes que je tiens et fais tomber, je te les donne. Fais-en ce que tu voudras. Les filles de mon bordel, aussi... je te les donne. *(Elle lui offre de nouveau la*

*bague. L'Échanson regarde Muthna et la bague d'un air étrange, étranquement las.)*

L'ÉCHANSON : Je n'ai jamais eu la force de te tuer.

Étrange association entre la perle et le meurtre! Oui, toute pierre précieuse incarne l'être absolu de la beauté, et son éclat provoque une terrible fascination. Quand elle perd de sa magnificence, on dit que la perle meurt, faiblesse de l'Échanson vidé, pendant la maladie, de la lumière du jour. Allusion troublante, mais insuffisante. Glissant entre les mains de Muthna, est-elle (la perle) le signe du Mal qui la jette dans les bras de son frère pour des fiançailles infâmes? Signe nuptial, faussement nuptial d'un inceste d'amour? Ou ne peut-il (le frère) accepter ce don, de crainte d'être frappé par quelque maléfique secret qui lui demeurerait inaccessible? A moins que la perle soit, de quelque manière qu'on veuille, un don meurtrier, la pensée somptueuse d'un crime à venir et que la perle annonce.

Eh quoi, peut-on parler du meurtre avec une telle frivolité? L'Échanson se sent incapable de tuer sa sœur, mais en avouant cette impuissance, il veut rompre toute approche de séduction et meurtrir sa sœur par une parole continuellement tranchante. Peine perdue. Muthna présente la perle comme une bague nuptiale avec une provocation enjouée. Elle ne réclame pas d'échange. Elle donne — signe suprême. Privé de sa force d'échange,

le frère est ensorcelé. Voudrait-il échanger sa sœur contre la perle qu'il n'en viendrait pas à bout! L'Échanson est le signe trahi de la beauté prise au piège, aveuglée d'être inchangeable : fût-elle absolue, infiniment auto-suffisante, sa lumière ne peut briller sans se dévaster.

La Beauté va au-devant des événements sanglants qu'elle provoque, duels, coups de foudre, passions folles, poème et chant de la gorge. Et quand elle se pétrifie en un pur regard, c'est que la perle captive toute l'explosion silencieuse du Rien.

Il est permis de dire que la perle qui décore le doigt du bien-aimé doit, pour sa propre gloire, le couper.

L'ÉCHANSON : Je n'ai jamais eu la force de te tuer. (*Silence.*) Je suis fatigué. Épargne-moi.

MUTHNA : Tu écouteras. Parlons calmement. Écoute, moi aussi je suis fatiguée de pourrir ici. Quittons cette ville. Elle ressemble trop à un cimetière. Que de cadavres glacés... que de mains mourantes...

L'ÉCHANSON : Au bord de ton lit de catin... Tais-toi, j'ai sommeil. (*Pendant que l'Échanson tombe dans le sommeil et s'endort profondément, Muthna chantonne.*)

MUTHNA : Dors, dors, mon ange vertigineux! Venue du fond des âges, je te suivrai partout, morte ou vivante. Quand tu poseras tes pieds délicats sur les prairies ondoyantes, je ploierai devant toi. (*Elle lui embrasse la plante des pieds.*) Emporte, emporte-moi, mon fol adolescent!

Mais qui dort? Le visage de Muthna s'assombrit. La nuit est pressentie dans le vide des yeux, dans ce frisson silencieux et cette respiration affaiblie, comme la plainte d'une morte qui aurait disparu dans les bras enchantés de son amant. Envol du jour et de la nuit, effacement du frère et de la sœur pour la scène d'un déclin encore fastueux : chacun au bout de l'autre, tenu par un rivage vraiment charnel. Elle lui ressemble merveilleusement, à perdre haleine. Ressemblance combien cruelle! Et elle le regarde avec une intensité croissante qui l'isole du monde, et par ce regard maudit – sans bouger – elle s'abandonne à la veillée, cérémonie tressée de pensées fragmentaires et brisées comme si la nuit partait en morceaux vers un temps plus obscur et plus luxuriant, dissipé en une éternité oisive. Muthna chavire alors en une symétrie parfaite : il dort en elle et elle dort en lui, selon la Transe du Même.

La porte de la chambre s'ouvre : l'Esprit entre, cependant que le frère et la sœur se touchent – inversés – dans le glissement de l'oubli. Et furtivement, l'Esprit pénètre dans tous leurs orifices.

Soudain réveillée, Muthna se souvient. Elle couvre rapidement l'Échanson endormi, et claque la porte en sortant.

La taverne. Bruits, musique, ivresse. Muthna va dans sa chambre, devant le miroir. Elle change de maquillage. A sa droite,



Schéhérazade, grande, mince, blanche comme la mille et deuxième nuit. A sa gauche, Yaqout, petite, magnifiquement noire. Ruiselante de sourires. Gorge éclatante.

Yaqout et Shéhérazade sont des nouvelles, à peine entamées : Muthna est celle qui les initie aux rites du bordel.

MUTHNA : Ne les casse pas, Yaqout! Dénoue bien mes cheveux. Entre tes mains, ils doivent glisser, glisser et... s'échapper (*Rieuse:*) Vers où, adorable question! (*Fait semblant de mordre Yaqout dans l'image du miroir.*) Vers celui qui doit me prendre pour toujours. Oui, me prendre de part et d'autre. Doublement. Lui, mon ange. Regarde comme mes cheveux s'enracinent en mon corps, jusqu'à la plante des pieds. Ne flamboient-ils pas en dansant dans la nuit de ma damnation! Quelle damnation, dis-tu? Tais-toi, petite chèvre... il te faudra des clochettes pour effaroucher tes amants qui passeront sur ton corps... et te couperont. Yaqout, tu es jeune et belle... tu tomberas. (*Feint, dans l'image, de caresser les seins des filles.*) Ainsi, catins, vous hurlerez dans vos amours, jusqu'à complète mutation. La chair rejaillira, plus dure et plus forte à l'attaque. Vos aisselles, vos vagins et vos bouches seront asséchés. Épilez et rasez vos sexes. Au doigt qui va et vient, présentez la blessure. Divisez-vous. (*Se retournant soudain:*) divisez-vous, fillettes, dans l'épreuve du Mal. Le Mal est notre féerie... soyons dignes. Dignes, cruelles. Nous devons être baisées et enculées pour l'amour du ciel. (*A Shéhérazade:*) Mes bijoux... mon foulard. Le temps presse... il faut LES passer, eux les Passants. Demain, vous commencerez... pas avec les premiers venus. Au début, un seul

passant suffira. Après, selon l'offre et la demande. Selon l'offrande et la demande, nous danserons la Danse du Ventre. (*Muthna descend dans le salon, elle danse.*) Moment exquis! Ivrognes, saluez, levez le verre et effondrez-vous. Me voici circulant dans vos yeux, comme un vin lui-même enivré et riant de son ivresse. Or, j'appartiens à l'Invisible. Lui, mon ange, m'a DÉFINITIVEMENT REGARDÉE. Et du coup, il m'a rendue inguérissable. (*Elle danse par terre, un couteau sur le nombril.*) Quand je me roule par terre, hors de moi, je pense à mon ange qui coule dans mon sang. Pour m'envoler avec lui, j'emprunterai ses ailes. (*Elle monte dans sa chambre où l'attend un Passant, puis un deuxième, puis un troisième.*) Selon l'offre et la demande, je vous devagine-rai tous, l'un après l'autre, comme un chapelet de sales injures. Mais pour toi, mon ange, mon sexe sera humide. Baigne-toi et renais! Shéhérazade, ne t'en va pas. C'est dans cette pause que je monterai au ciel. Yaqout, donne la serviette... et du parfum d'Arabie... Ô ma cruauté, sois plus souple! Nous avons d'autres douleurs à dompter, dans l'érection. Ville immonde, quand tomberas-tu en ruine? (*Éclatant de rire.*) Moi aussi je fais mes prières, à heures fixes. Admirez mes fesses : ne sont-elles pas tournées vers le Temple Sacré! Ne suis-je pas née pour la confusion générale! N'ai-je pas éclaté vers les nuages enflammés du ciel! Moi aussi je fais mes ablutions, à temps réguliers, jusqu'à la purification. Ainsi, tournée vers le Temple, j'attends un miracle. Quel miracle, dis-tu, petite idiote? Ne sais-tu donc pas qu'il est innommable? Ou veux-tu que je te miracule de mes propres mains. Dis oui. Ah! tu dis oui. J'ai de la ferveur, Yaqout. Aime-moi. Tu es noire et vierge : quelle flamboyante unité!

A ce moment, l'Échanson se réveille, malade et délirant. Il vomit un filet de sang. Incapable de bouger, il est condamné à regarder dans le miroir. Il se dit : Beau miroir, je suis brisé! Veux-tu m'initier à l'art du Simulacre? Peut-être as-tu pris forme humaine pour t'admirer toi-même. Suis-je un rêve? Dois-je ainsi mourir, me regardant mourir? *(De nouveau, il s'endort alors qu'il fait maintenant jour.)*

Ni la mort ni le sommeil, quelque état obscur, horizon évanescant d'où pourtant pourrait s'élever une surexistence excédant toute idée de néant, quand la Mort s'est libérée de sa propre loi. Dans ce visage tourné dans sa splendeur vers l'au-delà, quel éclat continue-t-il à briller? La Beauté triomphe-t-elle de la Mort, jusqu'à la rendre si méconnaissable à son principe souverain?

L'Échanson respire très doucement. Sa main, très affaiblie, tombe au bord du lit. Dans le miroir, le filet de sang semble toujours couler, jusqu'à inonder la lumière du jour. Par la lucarne, le ciel se met en retrait comme ayant perdu la mémoire de se manifester. On dirait que le corps enchanté de l'Échanson a quitté la terre pour se clouer dans les airs.

Telle est la pensée funèbre du miroir (limite inouïe du Même) impliqué dans l'inceste. Quand le vertige d'un malade appelle la mort, elle ne vient pas toujours selon la céré-

monie attendue. Le malade se réveille et s'endort, attendant encore son exécution. L'Échanson a perdu la tête dans le vertige et son sang l'a quitté dans le miroir pour l'abandonner dans la dépouille vide d'un ange déchu.

MUTHNA, *continuant son monologue* : Yaqout, demain, tu perdras ta virginité dans ce minable bordel. Ai-je oublié la mienne? Ma virginité étoilée! Dans le sang radiée... dans la douce déchirure du viol. Il m'avait longtemps poursuivie... je haletais... le champ de blé emportait ma chevelure... et ma croupe... je bavais. C'était bien le ciel qui tombait sur moi. Mais Lui, qui était-il? *(Elle compte sur ses doigts.)* Mon père? *(Rieuse.)* Non... il était déjà mort. Un oncle ivre et débauché? Un esclave de ma mère? Un fou? Un prince? Un poète errant? Non, non, c'était à coup sûr pour M'ÉVENTRER, un dieu barbare... le dieu de l'été qui parcourt le monde, pourchassant les vierges. Yaqout, n'as-tu jamais aperçu le dieu chasseur? N'a-t-il jamais rôdé autour de ta vulve, toi ma petite olive toute pétillante. Tu n'as rien vu... rien. Miracle est le Regard... grâce ineffable où ruisselle notre détresse... je te vois je te tue, je te vois je t'enlève entre ciel et terre. Pour que tu résistes à tous les amants, à tous les bordels ouverts, tu dois construire pour ton image une autre image qui, elle, doit glorifier le Mal. Image qui te sépare en deux, de haut en bas... éclairant ta détresse. Oui, le Mal est une pensée angélique... et tu es, Yaqout, mon petit ange noir. Prends! *(Muthna la mord, dans l'image.)* Oui, le Mal est l'ivresse d'un souvenir initial qui nous a irrémédiablement transfigurés... *(Riant:)* et défigurés. Tu es noire par miracle, n'est-ce pas! Et la Beauté, infiniment belle,

infiniment dévastatrice, n'est-elle pas... la clarté du Mal!  
*(Muthna sort de la taverne. Elle rejoint son frère étalé, en sang.)*

MUTHNA : Te voici à moi, frère ingrat ! Mais je te guérirai. Je capturerai ton âme errante et la rendrai à ton corps. La guérison... source d'extase... implique le rapt d'une autre âme. Mon fiancé céleste, je te donnerai la mienne. *(Elle lui fait boire un philtre préparé de ses mains. Elle parle, hallucinée.)* Bois, bois, mon ange... regarde l'intérieur de tes viscères et de tes organes... ton corps est maintenant divisé, morcelé, déchiqueté... le philtre irriguera ta chair et tes os... il ruissellera... ne m'abandonne pas, mon ange... sois malade, mort, en résurrection avec moi... ne m'abandonne pas... je te guérirai... demain, ton corps se recomposera... et ta beauté, de nouveau, éclairera ma détresse... non, jamais tu ne pourras sous l'effet du soleil. *(Muthna se couche sur son frère qui dort. Elle s'endort aussi.)*

Temps où, l'ayant déshabillé, Muthna le serre contre elle. La pénétrant à son tour, l'Échanson a la prodigieuse sensation de s'être pénétré lui-même, et de s'être élancé — par un sursaut prodigieux — à la rencontre de sa naissance. Est-il en train de s'enfanter de nouveau à travers sa sœur ? Assiste-t-il, dirait-on, à sa propre naissance ? Naissance folle ! Alors que Muthna, de son côté, croit enfanter son frère, comme lambeau de sa chair. L'Androgyne incarne le désir fou de deux beaux monstres.

Quand on fait l'amour avec son frère ou sa sœur, on ne demande pas la bénédiction aux

dieux jaloux. Cet acte sans loi a la force d'un meurtre, d'un meurtre qui renaît de sa propre infamie.

J'imagine bien que la Contre-nature exige une extase surnaturelle, incompréhensible pour les lois de la vie commune. J'imagine bien aussi que le Monstre est plus qu'une féerie fantasque pour embellir notre manque d'amour, et j'accorde volontiers à l'Androgyne — monstre des monstres — la parure d'un événement qui, quand il arrive, bouleverse l'amour de l'homme sur cette terre.

Frère et sœur l'un dans l'autre, rêve dans le rêve. En pleine nuit — Nuit de l'Erreur — cris qui reviennent.

MUTHNA : Mon frère !

L'ÉCHANSON : Muthna ma sœur !

MUTHNA : Muthna mon frère !

L'ÉCHANSON : Muthna ma sœur !

MUTHNA : Muthna mon frère !

L'ÉCHANSON : Muthna ! Muthna !

TOUS DEUX : Muthna !

De ce couple enlacé et éternel, jaillissent vers les astres les dépouilles d'amants anéantis. La Passion prend vol, comme une pure pensée surnaturelle. Je t'aime et je suis mort, je t'aime — sidéré.

Comment soutenir le sanglot de cette pensée délabrée, et pourtant si coupante ? Je m'éloignai de toi par frayeur, par peur de la folie, du suicide et de l'impuissance. Seul

maintenant, je m'effondre, soutenant jusqu'au bout la terrible illusion de mon existence. Ne m'en veux pas, ne m'en veux pas si en t'aimant je tourne à vide : ne suis-je pas infailliblement attiré par une défaillance infinie ! Comprends ! Comprends, je t'en supplie, et sois généreuse ! C'est cela, sois vraiment sublime. Oui je t'ai trahie, et chaque fois qu'il le faudra je te trahirai avec joie, oui oui je t'ai blasphémée, bafouée, piétinée, et rien ne m'empêchera de te démolir. Pourtant je t'ai tout donné, et mon tout est toujours en trop, ne l'oublie pas.

Il m'arrive de me précipiter chez toi en riant, poussé par un élan ingénu et incalculable. J'aime ta présence chantante et folle. Qui m'en éloignera définitivement ? J'ai beau être jaloux, j'ai beau t'imaginer possédée et repossédée dans la jouissance, je reste ferme devant tes mensonges. Suis-je vraiment remplaçable ? Non, je te retiendrai ici même, dans mon réduit, dans mes décombres, au cœur de ma retraite. Alors, ne t'éloigne pas, belle étrangère ! Tout à coup tu me reprendras, tout à coup je te reprendrai — ou JAMAIS.

## TRANSFIGURATION

(2)

Ignorantin à la voix cristalline, nous te regardons marcher, lever les pieds avec une lenteur arrondie, et une rare gravité qui nous fait rire. Démarche et prise de hanches : va, soulève bien tes fesses ! Puis, en marchant, sors ta main de la manche. Main grassouillette, rouge et irrégulière au bout des doigts, comme une main de poupée. Main à ouvrir de toutes les manières : ne vois-tu pas qu'elle plonge sous ton froc flottant ? Et qu'elle court le long de ton corps ? La voici qui se dérobe sous les plis de l'étoffe, adoucissant ses traces palpitantes. A travers l'échancrure, que de touches... Maintenant que tu t'approches, allonge la main, mets-la sur le cœur après l'avoir posée sur les lèvres, et dis une, deux, trois fois : salut ! Admirable ondulation ! Le salut ne porte-t-il pas le sourire au cœur d'une ravissante offrande ?

Oui, salut à la troublante rondeur de la Théologie ! Quand, en rangées droites – le Maître est assis devant – nous prions, le visage tourné vers La Mecque et levant le postérieur du corps dans l'air, peut-être oublions-nous un instant le lieu cardinal de notre adoration. Peut-être le Diable nous induit-il en erreur par quelque dérèglement sensuel, nous abandonnant au délire d'un

envoûtement réciproque. Éjaculation invisible, blancheur d'un spasme suspendu dans la rotation astrale. Un minaret lacté se renverse dans le rire démoniaque du ciel. Aussi le Diable se révèle-t-il à l'homme, tentation infinie de Dieu. Ange déchu — entre les dieux et les hommes — il s'incarne, dès son origine, dans la nécessaire attraction du Mal. Enfant inoubliable, dès l'origine, nous t'attendons, l'âme bouleversée. Salut à toi, Muthna, mille fois salut! Maintenant que ce récit se scinde en deux en se déchirant lui-même, menons-le à son terme implacable, au bout de toute séparation, de toute respiration. Tu seras notre reine ailée. Car, à toi, appartiendra la lumière de nos yeux, même si tu nous cousais les paupières. Et tel, en sa rondeur chaude et ondulatoire, le Simple d'esprit — Disciple par inspiration du Maître — te sera offert. Nous te le porterons pour le sacrifice, et son froc flottera dans l'air — irradié. Écoute : comme sa belle voix t'appelle! Comme elle te supplie, au nom de nous tous!

Entre, Muthna : voici que, de nouveau, les portes de l'Asile se plient sur elles-mêmes, et que tu apparais à la PLACE de ton frère, grâce et féerie, démarche dansante, légère inclination de la tête. Ô ruissellement du Même, de quelle source es-tu la pensée? De quel miracle inouï? La patrie des Immortels se révèle-t-elle à nos rêves les plus élevés? Et voici que nous tombons, en vacillant, dans la Joie de l'Unique. Aux yeux de tous, Muthna EST l'Échanson. Mais nous oublions trop facilement que la ressemblance est une suprême trahison à sa propre loi et à toute loi. Voici : Muthna dresse la poitrine; la fraise des seins déborde d'un fol épanouissement. Et elle a un sexe de femme! C'est là la partie de son corps la plus spirituelle, c'est-à-dire la plus hantée par les esprits invi-

sibles. Muthna ressemble à son frère comme une pensée à une autre pensée inouïe — dans la célébration d'un amour déréglé. Et des pieds jusqu'à la tête, le corps de Muthna chante. Chante et viens, Muthna! Ta voix ne coule-t-elle avec une agilité qui tressaille, jaillissant dans tes bras, tes mains, ton ventre! Ne ruisselle-t-elle pas dans l'ondulation de tes hanches! Ah! nulles lèvres ne sauront dire mon sanglot!

*Sur les rives du Bien-Aimé, je me suis égaré en pleurant.  
Je t'en prie, dit-il, prends un Passeur pour te guider.  
Aux égarés, l'écoulement de l'eau ne donne pas des ailes.*

\*

Fait extraordinaire : en se déguisant, Muthna prend la place et le rôle de son frère. Elle met le froc et se coupe les cheveux. Elle gagne l'Asile et laisse son frère entre les mains volages d'une guérisseuse. Substitution nécessaire, absolument nécessaire : pour que l'Asile soit entièrement visité par la pensée fabuleuse de l'Androgyne — heureuse source du Même — il faut que l'événement de l'Apparition passe au fil du Mythe, et que sa féerie soit une folle séparation. Tout, afin que tout soit un bouleversement.

Tandis que les Fidèles sont rassemblés autour du Maître et avant le début de l'Incantation, Muthna entre à la nuit tombée; elle est couverte par une pudeur insensée. Enfant inoubliable, donne la main et assieds-toi sur la natte, selon ta posture dansante, t'offrant de nouveau à la Passion des inconsolés. Assieds-toi là! Ta place invite à la Vision. Regarde comme nous nous

levons tous pour te saluer, l'un après l'autre. Tu es revenu : moment de fête! Chacun va et vient à la mesure de son destin, chacun selon sa pensée ultime; mais pour célébrer ton retour, quelle force de joie méritera ta grâce?

*Tu es revenu, mon Bien-Aimé, au cœur de ma vie.  
A ton destin vertigineux, n'ai-je pas légué mon enchantement?*

Ne t'ai-je pas légué mon être? Dès notre première rencontre, tu étais imprévisible — comme toute apparition du Destin. Je revois ton visage se tourner vers moi. Mouvement de feu qui m'a soudain éclairé, et qu'aucun hasard n'annonça. Ai-je oublié? Tu apparais sous le coup d'une grande surprise, presque suffocante. J'étais saisi.

Transport de la scène, reprise là où la pensée défaille. Alors que la fête a lieu pour accueillir l'hôte déguisé, Muthna sert le vin avec une légèreté vibratile, en y versant quelques gouttes de poison... et même plus — pour le Disciple qui sourit. Bois, Disciple, de ce vin mortel, préparé par mes soins! Bois, et chante de ta belle voix! Celui qui est assassiné sans le savoir est un mort inexprimable, et qui se trompe de tombeau. Alors, Disciple, dans ton ivresse sautille de tombeau en tombeau, peut-être l'épreuve de l'anéantissement te sera-t-elle favorable...

Autour du mourant, la Mort convoque les esprits subtils de la terre, génies humains et surhumains qui ont occupé sa vie. De là cette pâleur qui nous saisit, quand nous aimons et pensons dans le même élan. Le sang se vide, les tempes se refroidissent, et le cœur, par

faiblesse continue, se perd dans le cœur de l'aimé. De là aussi l'attrait du crépuscule et celui de la lune, pour les amants éperdus — tant semble légère la rotation des astres.

Après avoir donné du vin et du poison, Muthna prend le luth. Elle joue. Enfant inoubliable, la musique est le messager mystérieux du Temps. Elle est la haute pensée du ravissement et du charme infini. Enfant prodigue, quand l'INOÛI nous éveille à l'envol céleste, nous chantons avec toi, avec la même scansion, chaque fois transformée par ton sourire et tes doigts délicats. Joue encore jusqu'à la pointe de l'aube. Regarde comme le soleil va se lever sur tes lèvres palpitantes.

\*

Nuit mémorable! Avec une violence irrésistible, Muthna a empoisonné le Disciple d'un coup. D'un coup, elle a complètement inondé ses veines. Avant la mort, elle le prend à l'écart dans sa chambre et lui montre sa nudité... sa merveilleuse nudité de garce céleste. Le Disciple a cru rêver à une extraordinaire métamorphose, sans saisir que cette métamorphose a eu lieu, en quelque sorte, par-dessus sa tête pour le frapper de délire et d'une mort incompréhensible. Aussi a-t-il lâché prise trop tôt, pour s'agiter dans d'atroces affres, pendant que Muthna se rêve dans les bras de son frère éternellement endormi.

Pour qu'un tel sommeil voile les soupçons qui pouvaient tomber sur Muthna, il faut imaginer — entre ciel et terre — un bouleversement du récit. A tel point que le Maître, aveuglé par la beauté de l'Échanson déguisé, fait peser les soupçons sur les Fidèles, jaloux du Dis-

ciple. Il évite le scandale, et fait enterrer le simple d'esprit dans la clandestinité. Il décide donc de les faire surveiller les uns par les autres. Muthna a agi trop vite : elle suspend son intention d'empoisonner tout le monde. Avec une souplesse diabolique, elle reprend sa place à l'Asile, derrière la place désormais vide du Disciple.

\*

C'est après cette mort énigmatique que le Maître impose à tout l'Asile une quarantaine de silence, espérant détourner et conjurer la tentation d'une vengeance. Châtiment et mortification : le Maître veut appauvrir en cet état tout désir de révolte. Étrange léthargie de l'Asile, livrée à la pensée de l'ensevelissement et de la solitude extatique ! Tout est alors saisi entre le meurtre et le recueillement. Chaque chose se concentre dans sa douleur, et chaque être, en solitaire, cherche la ferveur. Se retournant sur elle-même, la tristesse, la douce tristesse des Anges retient la source des larmes. C'est le temps où le jour et la nuit se contemplant, pour une pure lincination du soleil. Les dieux ont-ils fui notre monde ? Où sont-ils partis, eux les Ineffables ? Ah ! la parole est une promesse insondable, l'espérance d'un chant inattendu. Quand elle est là, souveraine et déchirante (elle déchire le silence éternel), de quel souffle de vie surnaturelle seras-tu le don ? De quelle passion indicible ? En t'aimant, je t'ai donné l'énigme de mon silence, et en aimant ce silence, je me suis donné la mort. Dans ma détresse totale, je me suis présenté à Personne et j'ai demandé : donne un nom à mon destin. Et Personne de répondre : tu seras toujours coupable — et sans nom. A la source de ce secret, une parole

essentielle a été rompue par des esprits invisibles, me laissant sans voix — étranglé.

Enfant inoubliable, pose ton luth, et circule dans cette paix brûlante qui étreint l'Asile. La Vision extatique rassemble, en un pur regard, les échos et les voix de ce récit. Même la vasque d'eau retient son jet avant de s'élaner vers le ciel. Et toute architecture cardinale oriente la terre et lui donne des ailes. Imagine la trace de ces mains ayant pouvoir de ressusciter l'équilibre pétrifié du monde. Enfant inoubliable, passe ta main sur ces pierres vibrantes. Oui, assieds-toi là, avec ta grâce toujours lumineuse. Sois toujours éveillé ! Car, bientôt, tomberont parmi nous ceux qui seront frappés par ce silence insupportable. Ils tomberont, l'un après l'autre, devant l'œil du Maître — imperturbable.

D'un geste répété, il jette chacun dans sa chambre, pour une réclusion de châtiment. L'expérience du silence absolu n'est qu'un degré dans l'ascension de l'Ineffable qui est, en son désir, ce qui se tient au seuil de toute chose — comme un mendiant prodigue de sa seule attente essentielle. Dans l'attente, il arrive qu'un chant déchire l'éternité du Temps. Joie unique, irremplaçable, d'où émerge l'incomparable inspiration de l'Art ! Alors, le ciel invente les oiseaux et les Anges ; alors, la terre s'ouvre à l'origine dérobée des mortels. De toutes parts, l'eau retrouve la source de son jaillissement, libérant la naissance de toute profondeur invisible. Se soulevant au-dessus de la terre, l'arbre s'abandonne à sa propre irrigation. Là, le soleil se repose, témoin d'une éclosion perpétuelle.

Oui, le silence est un moment surnaturel de la pensée. Quand il advient en un amour suprême, l'être tressaille, transfiguré. Un jour, je quitterai cette terre d'un pas



furtif, rivé à la Nuit du Temps. Ah! nul regret! Mais prenez-moi dans vos bras, serrez-moi très fort : peut-être mon corps glacé se souviendra-t-il de vos douces caresses, peut-être serai-je un esprit, fidèle à l'incroyable pensée des Revenants.

\*

Soudain, dans le calme de l'Asile, un perroquet descend dans le jardin, après avoir tournoyé longuement dans l'air. Étrange apparition d'un perroquet errant! D'où vient ce messager? Où va-t-il? Quel signe secret cache-t-il sous le seul mot qu'il ressasse sans répit? Mot à peine prononçable, venu d'un silence lointain...

Selon l'hospitalité angélique, il faut accorder l'asile à tout être ailé.

— Mon histoire est celle d'un autre âge, semble dire le perroquet. Je viens du Pays Extrême où je vivais, comme un égal parmi les égaux. C'était le temps où le monde était encore féérique. A la parole de l'homme, je voulais ajouter la mienne, tout en chantant. Être ailé, parlant et chantant fut mon rêve. La légende raconte que l'homme, jaloux, m'arracha à ce rêve et s'apprêta à me sacrifier. Je pus m'échapper. La légende raconte aussi que ma voix s'étrangla pour toujours. Ne suis-je pas un enfant de l'Ineffable?

— Avorton bavard, n'es-tu pas plutôt une erreur de la Nature! semble répondre le Maître, de plus en plus amusé par ce dialogue imaginaire.

— La Nature est un miracle, insensé?

— Un miracle pour la pensée de l'homme. Que tu entendes sans parler, n'est-ce pas l'ironie de ton sort?

— La Nature est parfaite. Son harmonie est indiscu-

table. Partout, en dispensant ses dons, elle renouvelle la diffusion infinie du Même. L'homme parle, et moi je chante à ma manière. L'enthousiasme — vol vers le ciel — n'est-il pas notre inspiration commune? Il a médité celui qui prétend qu'on ne peut me faire taire quand je bois du vin... En son essence, le chant est ivresse...

— Tais-toi! En vérité, tu ne sais ni parler ni chanter.

— Quand je survole la terre, soulevé par cette ivresse divine, je bénis alors mon destin. Louange au ciel! Sans ailes, la parole n'agite que sa propre fange.

— Et toi, vantard stupide, qu'agites-tu de tes ailes ridicules?

— J'agite... j'agite l'équilibre parfait de l'Éther.

Le Maître adopte le perroquet. Il l'adopte avec un tel entrain que la nuit, il fait le rêve suivant : il se voit entouré par ses fidèles pendant la prière; le perroquet est assis à la place vide du Disciple. Cette vision provoque le rire du Maître qui se réveille en tremblant en pleine nuit. Événement qui marque la fin de la quarantaine silencieuse — pour la joie éclatante de tous.

\*

Quoi de plus tendre qu'un ange orphelin délaissé au monde par les dieux.

Alors, enfant inoubliable, tombe dans mes bras et offre-moi ta douceur infinie. Car, de nouveau, la destruction fait partout rage, partout l'éternellement beau, l'éternellement angélique boit mon sang. Prends, mon ange, de cette coupe où brille ma blessure. Hors de lui-même, le cœur me revient, et monte dans l'écoulement de mes larmes. Je suis découpé, sabré de part et d'autre. Et comme un fugitif tombé brutalement dans

un puits, j'attends l'éclair d'un miracle. Je suis né, c'est-à-dire transformé en une pure douleur, selon une extase prénatale. Folle folie, seras-tu ma récompense, quand je serai broyé par une énergie aveugle m'entraînant à me tuer sans fin? Je donnerai mes yeux, je donnerai mes mains, je donnerai ma mort à celui qui m'aura ravi. Mon ami, me dit Personne, à ton destin aucun salut, à ton destin aucune consolation. Tu seras toujours enchaîné à une très grande détresse.

\*

Au cœur de la nuit, Muthna surprend le Maître dans sa chambre. Et sans dire un mot, elle se dénude avec une volupté impudique : suprême délicatesse des seins et des hanches déchirant le regard du Maître! En cet instant éternel, une douceur innommable étreint le Maître – au bord du vertige. Eh quoi! n'avons-nous pas promis aux Bienheureux des Belles aux seins bien formés, divinement jeunes, anges créés de parfums, à la chair si fine qu'elle laisse entrevoir les veines et les muscles? Ne sont-elles pas évidemment pures, sans crachat, sans maladie aucune, sans excréments? Un pur effluve! Ne t'évanouis pas et regarde couler les rivières de vin, regarde les fruits naître dans le ciel en un clin d'œil. Tu ne dormiras jamais, et ta mort sera ta perpétuelle origine. Voici que le sperme gicle à travers ton froc, puis remontant mystiquement dans ton cerveau brûlé, il inonde le corps incroyable de Muthna, coup à coup réveillée dans le battement de tes veines, coup à coup envahie par la vision obsédante de son frère. A ton approche, j'ai tremblé. Mon amour, ne m'interroge pas : voici ma tête coupée. Saisis-la! Si je t'appartiens,

pourquoi ne pas disposer de chacun de mes membres? De chacune de mes veines? Si je t'appartiens en tout et pour tout, pourquoi ne pas me rayer de ta vie?

De cette possession sensuelle, Muthna a ouvert l'Asile à une secrète transfiguration du Mal. Secrète, parce que le Maître est maintenant l'amant choisi par elle pour sa propre perversion. Elle le tient dans ses bras pour mieux l'étouffer et l'éloigner de son frère. Vis-à-vis des Fidèles de la confrérie, ils gardent tous deux un silence absolu, tout en coïtant dans l'ordre des choses vouées à la corruption érotique.

Dans l'expérience de l'Amour – en bien et en mal réunis – une hiérarchie de degrés fonde toute vie extatique. De l'inhabitation du Bien-Aimé à l'anéantissement en sa grâce mourante, une douleur initiale – parfois étincelante – accorde au vide une incomparable transformation. Réinventé comme une œuvre d'art, le Bien-Aimé est planté – solitaire – dans l'abîme de l'être. Le cœur qui en est blessé renaît par ravissement extrême. Alors, le Bien-Aimé l'abandonne pour retrouver sa douleur essentielle.

*Épargne-moi! Épargne-moi! Je crie, gorgé par l'horreur.  
Et mes os se brisent pour répandre toute leur moelle.  
Toujours aimant, toujours mourant, je te rejoindrai – partout.*

Que deviens-tu, Maître, dans les bras de Muthna? Sur le petit tapis de prière, Muthna offre son corps avec une tendresse facile et facilement jouée. Mais à qui l'offre-t-elle? On peut toucher du regard les magnifiques formes de ce tapis – soigneusement usé – avant de s'incliner vers lui avec un fléchissement de détente et

de désir. Invitation à une légère souplesse où naissent et croissent tant de plaisirs surprenants! Le tapis suspend un instant cette courbure mobile qui module chaque partie du corps pour ensuite l'abandonner à un délicat chavirement. Oui, le Tapis s'ouvre à une paix étrange, si étrange que le lieu qui l'abrite se perd en fable silencieuse, parfois si étincelante de fantaisie. Il appelle à maintenir dans le royaume de la terre l'espace d'un monde enchanté de désir et tissé par des esprits et des mains invisibles. Pour supporter la métamorphose du signe perdu, il faut remonter les temps immémoriaux. En cet élan prodigieux et devant un tel spectacle, on ne peut que plier genou. « Mes fesses ne sont-elles pas un tapis volant! » dit Muthna en changeant de position. Fixons un instant ce spectacle. Le tapis est ocre, un ocre pâli par le temps et qui fait vibrer une parfaite ordonnance, comme si la forme qui le retient se déroulait indéfiniment selon le déploiement d'un vide irradié. C'est pourquoi partout où il pose son empreinte, le tapis enflamme. Pourtant presque rien ne subsiste de ces petits signes géométriques (losanges, triangles, carrés, croix) qui animent ce tapis sinon le souvenir de l'ornement fastueux qu'ils furent. Parure d'une survivance fériale, sous le beau pas qui marche! Mais ce qui attire le regard, après un premier saisissement, c'est au cœur du tapis la trace tremblante d'une rosace, tremblante pour autant qu'elle s'efface au fur et à mesure que s'anule le regard. Rosace entourée par un entrelacs serré et qui, en allant vers le centre, éclate en un polygone étoilé — astre de l'Islam. Se retournant, le centre déborde vers le dehors qui l'accompagne avec mesure et rigueur. Superbe pensée du Signe qui fait tomber les ceintures les moins débridées et les cœurs les plus pudiques! Et

superbe chute de Muthna le long du tapis. Et toi, que deviens-tu, Maître silencieux, dans les bras tatoués de ta maîtresse? N'a-t-elle pas déjà possédé ton corps! Charmes, douce volupté, elle t'apprivoise selon la gradation de la jouissance, liberté sensuelle après liberté. Vocation insensée! As-tu oublié l'amitié des jeunes gens qui sont passés par tes mains pour apprendre, disais-tu, l'alphabet de l'extase? Rappelle-toi, un jour tu quittas ta famille et tes amis. Pèlerin errant, tu vins dans cette ville où tu fondas la confrérie des inconsolés. Parce que beau et étrangement inspiré, on t'avait accueilli comme un prophète. Oui, histoire d'une époque hallucinée, dévastée par la famine, la guerre des tribus et la tyrannie des dieux, oui époque cardinale s'orientant de tous les côtés vers la PIERRE SACRÉE. Les prophètes naissent de l'Ineffable, pour veiller sur le secret de l'extase. Ne riez pas si aisément quand on dit qu'ils ressuscitent les morts ou font des miracles; car, ils ont été ravis à la terre tout en créant des nations entières, et partout où ils sont passés, ils ont fait jaillir la Joie de l'Origine. De cette croyance surnaturelle, sommes-nous dignes encore? Enfants du ciel et de la terre, nous sommes déchirés par leur inépuisable séparation. De là notre amour des anges abandonnés sur terre, pour la renaissance orphique de la Passion.

Toi aussi, Maître, tu as repris la fondation de l'extase, guidant la confrérie des Inconsolés vers la pensée de l'ivresse divine. Pensée qui recèle, pour l'homme, l'idée fabuleuse d'une généalogie — humaine et surhumaine — entre ciel et terre. Plus nombreux sont les Ancêtres, plus je ris aux éclats; et plus la Joie de l'Origine me jette hors de moi. Je suis né en un point destiné de cet engendrement infini.

\*

Souillure! L'Asile est secoué — en son fondement — par des ébats inavouables. La beauté du Mal arrache le Maître à son esseulement et à ses délicates prières, elle enchante cet eunuque du divin qui voit ses appétits retenus se déchaîner avec fougue, et sans aucune honte. Comme un serpent en mue, son corps se transforme, frappé de désirs empoisonnés. Infamie! Souillure et infamie! Noyé dans la volupté, je t'étreins, les nerfs à vif. Je suis prêt à offrir mon corps — ma vie illuminée — à l'instant où vers toi je m'enflamme. Laisse la ceinture de tes hanches se dénouer, étincelante. Ah! ah patriarches, offrez-moi vos douces vierges et lavez-moi de leur sang chaste! Puisque le sang donne la vie et la mort, alors donnez-le-moi pour ma perpétuelle naissance! Et vous, jeunes filles, ne sautez pas si facilement les ruisseaux! La grâce du Virginal me saisit; ce qu'elle cache, elle le manifeste par un pur évanouissement : qui a crié dans la déchirure de NOTRE hymen? Toutes — tous les anges éclaboussés par notre propre ruissellement. Au nom de toutes, tu fus, pour toujours, cette nuit nuptiale qui me régénéra et me greiffa à ton corps éperdu.

*Garde, garde ta blessure, ô mon virginal azuré!  
Et ne m'accuse pas : je suis au-delà de toute diffamation.  
N'ai-je pas — pour toi — confondu le Mal et le Bien?*

Témoigne, témoigne de la possession qui m'a frappé. Devant la Vision, j'exultais, grelottant : déchirement,

hallucination, et peur que ma raison ne s'envole. Il se sera envolé, l'enfant errant de la pensée virginale, ressuscité sur le chemin irradié de ma détresse. Je suis près de toi, et chaque jour je tombe, et chaque jour je m'évanouis, chaque jour je m'anéantis. Suis-je une partie perdue pour toute joie du destin? Lorsque je suis en dehors de toi, aveuglé par trop d'angoisse, je suis dérégulé, oui dérégulé par rapport à tout, et tout par rapport au ciel et à la terre : je suis alors enseveli, mort plus que la mort, puisque ta beauté m'a rendu INACCESSIBLE à mon propre vertige. Non, nul être n'est distinct de son enterrement, nul être n'est greffé en amour sans blessure inguérissable. Dans le cœur stigmatisé, il y a une incroyable promesse surnaturelle pour ceux qui sont infiniment de cette terre-ci : plus on s'ensevelit, plus le corps s'élève dans l'élan de la Passion, lévitation de l'être qui intervient, par éclair, dans toute âme possédée. Je parle de cette poésie solaire qui illumine les fous du divin. Et c'est, en ces moments heureux, que le Maître tourne sur lui-même, en récitant des poèmes si poignants qu'il doit célébrer sa propre mort. Il tourne à la lumière des Derviches, rappelant — par vibration — le mouvement des astres. La position des bras — à la hauteur des épaules — accompagne une légère et régulière giration. A mesure que le souffle rythme la rotation, le Poème danse dans l'esprit éthéré du Maître. Hallucination d'un monde déchirant qui surélève le corps à son point de rupture et merveilleux ébranlement par lequel le désir giratoire touche à la pensée vertigineuse de l'Androgyne — vérité première. Je m'épanche vers toi, tu t'épanches vers moi, à la source du même amour jaillissant et toujours immolé. Lorsque l'Androgyne advient, le Féminin n'est plus le contraire du

Masculin ni son complément : tous deux sont ruissellement d'une même origine perpétuelle qui, elle, est une perte inouïe. Par le Livre du Sang, je t'ai gardée aussi longtemps que tu étais en vie, et c'est pourquoi je t'ai inondée de belles et impossibles promesses. Ne m'en veux pas : mon enfant, notre enfant perdu, où le trouver? Mon enfant mélodieux? Et je l'imagine toujours courir pieds nus au cœur du désert. Ah pourquoi tout ce désastre? Dis, pourquoi CELA? Par le Livre du Sang, j'ai sangloté et je t'ai dit de nouveau : reviens infiniment vers moi! La résurrection n'est-elle pas notre promesse? Reviens! Reviens, enfant inoubliable, chaque fois que nous posons le regard sur toi, alors que tu t'assois en croisant les jambes avec une grâce inimitable. Reviens! Reviens!

## SOUS LE REGARD D'ORPHÉE

« Ne suis-je pas ton immortelle! dit Muthna au Maître. — Oui, mon incomparable péché », répondit-il en la serrant dans ses bras. Et il ajoute : « La joie de t'aimer a modifié mon être. Regarde mon visage, regarde mes yeux; ne sont-ils pas transformés par ta volupté! N'es-tu pas entrée dans ma chair! Et plus je me transforme en ta compagnie, plus l'ivresse du péché m'emporte. Maudit, dois-je encore vouloir ma malédiction, la vouloir consolidée, plantée au cœur de mon bonheur? Oui, Muthna, la beauté est une extraordinaire renaissance : ne s'envole-t-elle pas des mains de Dieu pour éclairer le visage de la pensée! De même, ne revient-elle pas, dans l'euphorie des Amants, revivifier leur passion! En ce double mouvement se déclare le signe de l'extase... — Pour tomber dans mes bras, dit Muthna en le caressant. Tu tomberas de plus en plus bas. — Ne te moque pas de moi et écoute; car nous sommes saisis par une joie sacrée. Vois : l'origine solaire de la Beauté — lorsque l'astre se lève et s'éteint sur le corps du Bien-Aimé — réunit le jour et la nuit, le corps et l'âme pour des fiançailles vertigineuses. La Passion ne fête-t-elle pas ce commencement et ce coucher infinis!

De même l'amour des adolescents a embelli la philosophie, la beauté du visage féconde toute pensée mystique. N'es-tu pas, ma chère pensée, destinée à inspirer, à irriguer mon ravissement? Quand la Passion passe d'un corps à l'autre, que cherche-t-elle sinon l'idée fabuleuse de sa transmigration? Transmigration de tous les initiés – morts et vivants – proférant le Dicible depuis l'aube de la parole, transmigration à coup sûr incroyable pour une raison ordinaire. Oui, oui encore, la pensée consolide la mort dans la mort et la mémoire dans d'éternels retours à sa source dérobée. C'est pour-quoi je peux dire que ta beauté tourne comme un astre errant. »

Le Maître ne cesse de la caresser et de l'embrasser, comme si, essayant de se libérer de la lubricité qui le ronge, il voulait incarner tout l'enthousiasme de sa parole édifiante à travers le corps éblouissant de Muthna. Aussi, en cette tension, finit-il par pleurer pendant qu'elle l'entoure de ses bras tatoués. « Mon pauvre fou! lui souffle-t-elle au visage en riant. Je te prête mon corps, que veux-tu de plus? Ou peut-être... me préfères-tu mon frère? – Je vous aime tous les deux selon un même amour. » Il enlève son froc et pénètre Muthna, plus renversée que jamais sur le tapis, selon la Transe du Même.

*Oui, chaque fois je te pénètre dans la mort vive.  
Dicte tes lois : je me soumettrai à notre deuil infini.*

\*

Je suis au bout de moi-même, me regardant fondre en larmes. Un visage d'amour doit-il être sabré pour

justifier la loyauté de l'âme aimante? Un corps d'amour doit-il être scié pour enfin rejoindre les bras du Bien-Aimé? Si tu doutes de ma vérité (vérité chancelante!), si tu doutes, frappe-moi au visage, foule-moi aux pieds. Je t'ai dit, maintes fois dit, le cœur manque chaque fois que je t'approche, craignant d'être pris de vertige, vertige d'être indigne et infâme. Je t'ai dit, chaque fois je me relève pour tomber, et chaque fois que je m'écroule à tes pieds, je suis plus accablé que jamais, ne pouvant ni jouir ni me consumer. En cette pétrification qui voisine le poids de ta souffrance, ai-je brûlé la force initiale de mon âme – et la tienne – du coup? Lancinante, lancinante image quand je pense à ta maladie PLUS que mortelle : n'ai-je pas vu la couleur de mon linceul dans le blanc de tes yeux! Ah! tu survivs, et les survivants hantent mes gestes les plus intimes. Quand mon sang ainsi se vide, j'offre alors ma dépouille aux morts mélodieux. Les morts mélodieux! Cette expression qui s'impose à moi avec une si grande intensité, je l'ai cherchée pour toi – à partir de la Musique qui t'habite. Va, mon récit, va et enflamme-toi, va vers la Musique. Musique! Musique! celle audible à ceux qui survivent à quelque catastrophe primordiale. Va, mon récit, vers un rythme sans réserve et une frappe déchirante. Raconte à tous la disparition de notre enfant mélodieux. Va, va, emporte-moi, fais éclater le flux de mes veines et de mes mains tremblantes.

Oui, la Musique scande l'Irrémédiable qui nous a frappés au cœur de notre malheur, frappés c'est-à-dire élevés à la haute terreur de notre destin, c'est-à-dire livrés corps et âme à l'ordre implacable du Mal, c'est-à-dire fondés en une mémoire sidérale et prénatale vers laquelle nous sommes sans cesse rappelés, homme et

femme, aimé et aimant, livre et sang d'où coulera encore et toujours notre séparation infinie, c'est-à-dire établis, transformés dans la Mort, c'est-à-dire pétrifiés, décomposés, démembrés, réduits en cendres, c'est-à-dire assassinés à la naissance. Va, mon récit, brûle tous tes réduits et tous tes replis, va, envole-toi vers ton étoile. Là-bas, sur une plage stellaire reposera notre pierre tombale à hauteur des vagues, là-bas tout recommencera, et le Poème Décisif sera écrit par la Pierre, là-bas le délabrement advenu entre nous — mariage et rupture — sera un tas de cailloux autour du vide, autour d'un tombeau lui-même éternellement vide. Paix! Paix! Paix!

*Instant de repos où notre malheur sera oublié :  
Viens dans mes bras. Viens! viens sous mon corps sidéré!*

\*

Ce soir, la scène se recompose avec une rapidité insaisissable. Recomposition secrète de l'Asile et de ses murs : on dirait que la vasque d'eau descend du ciel, et que chaque colonne vient soutenir l'élan de tout équilibre. Tard dans la nuit, le Maître impose à tous l'Arrêt du Temps, rite initiatique nécessaire à toute méditation nocturne prolongée. Le Maître fait signe aux Fidèles. D'un coup, ils figent leurs gestes et mouvements. Ils s'immobilisent. Étreinte qui dépayse la pensée et la repatrie loin d'elle-même, cependant qu'un rayon de nuit libère un ruissellement de réminiscences lointaines.

Toi qui recherches la Transe, commence par te

dépouiller de la plénitude exclusive de ton être. La ferveur du vide est le début et la fin de toute connaissance. Commence par désertier ton insouciance, abandonne-toi à ton penchant extrême, celui qui risque de te faire basculer. De ce risque naîtra une force étrange, suffisante pour te faire vivre une vie impossible. La vie est de toutes les manières impossible, autant la vouloir ainsi, comme si ta volonté s'imposait à l'univers entier. La fêlure qui sillonnera ta vie — et ton corps — t'apprendra d'abord à mesurer ton malheur inguérissable : souvent tu caches ce malheur par peur d'être abject ou d'être trahi par une faiblesse surprenante. Tu perdras l'assurance du corps et de l'esprit (tes idées sont à la limite toutes vaines!), tu perdras une certaine vitalité musculaire et tu connaîtras l'impuissance, pierre parmi les pierres, mort parmi les morts. Débarrasse-toi de ce regard fuyant et mou, de cette main flasque et tellement usée par des caresses imprécises. Tu seras malade, irrémédiablement malade, réduit à mendier, à implorer ta petite mort à tes vrais maîtres en extase qui, eux, sont morts pour d'autres morts. Et Personne ne te portera secours. Alors tu connaîtras peut-être l'irradiation du vide et la joie immense de la Transe, alors tu danseras comme un ange dévoré par la détresse, alors tu chanteras ton fol amour.

\*

Enfant inoubliable, le silence de la nuit s'empare de notre esprit, et nous te regardons, toi-même immobile, fixé en un pur éclat. La pulsation de l'âme bat doucement ainsi qu'une nostalgie indéracinable : ce qui périt encore en nous appelle sa paix première.



Et voici qu'en se penchant le Maître tombe soudain en un sommeil profond et brutal. Scandale!

Pauvre, pauvre Maître, as-tu perdu toute conscience? Ou peut-être la lubricité a-t-elle usé tes forces? L'Échanson, en souriant légèrement, éteint la bougie et sort. Tous les Fidèles le suivent. Ils quittent le Maître dans cet oubli indigne. Cet incident, suivi par d'autres faits curieux et marqués par la folie heureuse qui ensorcelle le Maître, cet incident donc a détourné le chemin extatique de la Secte — lié par le Pacte de Chasteté — vers des buts inavouables. Eh quoi, nous les amants mystiques gonflés de sperme, n'avons-nous pas retenu avec pudeur tout ruissellement diabolique! Coupé de sa blessure héréditaire, le sperme ne doit-il pas retourner à sa source prénatale? Ne féconde-t-il pas l'idée de l'Ange ailé? Par la prière continue, nous avons lancé notre corps vers l'émergence de la Pierre Noire. Par le jeûne, par la privation, nous payons notre tribut à la faim infinie de Dieu. L'Amant mystique doit être dépecé et consommé par le dieu qui l'a élu, dans le même rite d'absorption. Par la circoncision, n'avons-nous pas offert notre prépuce devant l'autel paternel? Par l'adoration de la Beauté — loi de notre secte — n'avons-nous pas voué notre chair à la transfiguration?

Et toi, amant délaissé, ne sois pas aussi enragé. N'es-tu pas — dans tous les sens — perdu? Oui oui je suis perdu, perdu pour autant que le Mal est souverain de mon destin. Ne mens pas! Ne mens pas! Toi aussi tu m'as trahi en le désirant. Tais-toi : tu es indigne de respirer. Tu es indigne et abjecte, malgré ta noblesse d'âme — feinte ou réelle. Ta croyance à une gloire éternelle entre toi et moi. Nous? Qui nous? Laisse-moi rire... Va-t'en, ensevelis-toi là où tu t'es enterrée, pour toujours maudite.

Peut-être ta mort physique emportera-t-elle l'opprobre qui t'a brisée. Quant à moi, je n'ai pas été assez puni par le destin pour me soucier de ton déshonneur. Vrai, j'ai cassé ta volonté de vivre. Pourtant, il suffirait de si peu — d'incroyablement friable — pour que nous soyons sauvés l'un en l'autre, l'un pour l'autre. Jadis, je t'avais trop demandé. Trop pour un seul et unique amour. Je t'ai voulue femme et homme à la fois, femme pour ma vie et homme pour ma mort, je t'ai voulu ange pour adoucir ma détresse et démon pour veiller sur elle, je t'ai voulue frère et sœur... Assez! Assez! Si je chavire avec toi en une longue agonie, achève-moi à ton tour et sans pitié, écorche-moi à vif. On n'attend pas que le Bien-Aimé rende son dernier soupir, on le liquide volontairement (volonté complice!), on le liquide par une fatalité soutenue jusqu'au bout, mais auréolée d'une grandeur d'âme que j'imagine incomparable, une générosité débordante de loyauté et, dirait-on, de fidélité supra-terrestre. Seul un astre mérite qu'on lui rende l'âme, seul un astre mérite la lumière qui nous aura définitivement quittés. Je suis maintenant à tes genoux. Je t'implore, ne détourne pas si vite ton oreille. Guidons nos pas errants vers une promesse sidérale. Promets-moi de m'emporter secrètement quand je dors près de toi — comme mort. Je suis pourchassé jour et nuit, par le même glissement vers le suicide et la folie. N'entends-tu pas le cri de mon égorgement, de mon sacrifice, de mes tortures et de mes infamies? Arriverais-tu à m'arracher les yeux que je continuerai à trébucher, à tomber plus bas que ma détresse. Souffrance inhumaine! Mais qu'ai-je à expliquer la terreur qui m'a maintes fois cloué — au bord de l'asphyxie? Qu'ai-je à attendre de cette terre qui me porte comme un cadavre

et sur laquelle j'aurai longtemps rampé, ver pitoyable et abject? Écoute encore, je suis dégoûté par l'idée même de ma honte et de ma bassesse, dégoûté par la longue, l'interminable attente d'en finir avec mon cadavre. Je pue par infamie, je pollue l'être qui me touche, je le vomis de ma bouche et lorsqu'il revient en souriant par d'autres chemins, je fonds soudain en larmes. Larmes! Larmes du Maître, trahi par sa lubricité, et à qui peut-on confier sa douceur sinon à la source confuse des larmes. Il pleure tandis que Muthna l'entoure éternellement de ses bras. Il pleure et tout se met à tourner dans son être envoûté. Le moins qu'on puisse révéler — sans voler à son secours — c'est que le Maître se sent peu à peu devenir un monstre, une espèce de bête mystérieuse et inintelligible, erreur d'un monde souterrain et archaïque dont il ne voit pas les lois de fondement et de décomposition, mais dont il éprouve la forte puanteur l'envahir et le dévorer — pour la joie de son amante étendue. Maître dévergondé, enlève ton froc abject et jette-toi sur Muthna. Et toi, Muthna, ouvre-toi à l'idée d'un bordel mystique dont tu tiendrais le royaume. Afin que ton frère en convalescence te retrouve, tu dois non seulement démoraliser le Maître et l'affoler de plaisirs, mais il faudra encore lui voler sa mort, le rendre transparent à son propre corps — désormais empoisonné. Il sera édifié, ce maître en extase, dans l'ironie de son destin. Mais au Mal s'ajoute un principe plus élevé précédant la souveraineté sur les êtres que tu vomis de ton sexe, c'est le principe de l'Androgyne qui unifie dans le vide irradié les dieux et les hommes, les anges et les démons, le ciel et la terre — pour l'amour d'un astre tournant.

Va, mon récit haletant, et ne m'étouffe pas encore!

Je respire à peine, mon souffle à chaque instant étrangle ma voix. Va, mon récit, emporte-moi; je t'appelle de loin, d'une époque tardive : ne suis-je pas né après toi! Ne t'ai-je pas aimé comme un beau secret! Toujours notre naissance est précédée par un grand mythe initial qui nous maintient en extase sur la surface de la terre, toujours je monte et remonte le temps — passé et avenir — pour lancer mon cri de détresse. Vous tous qui m'avez bouleversé, accordez-moi un instant votre étreinte : un froid atroce m'a pétrifié... Alors, toi mon récit, tu réapparais au bout de toute étreinte, de toute pétrification; je t'ai rencontré comme figure mythique et perdu comme figure réelle. Là réside la terrible loi du Mythe : elle donne la joie de tout métamorphoser, elle accorde aux Audients une incomparable souplesse spirituelle et une pensée à la fois ineffable et fantaisiste, prête à éclater en un rire explosif. Écoute, tant que ma langue est parlante, dans l'exacte mesure où je suis sacrifié à cette langue étrangère qui sépare mon être. Ô ma langue originelle, ne t'ai-je pas trahie! Ne t'ai-je pas bafouée! N'ai-je pas blasphémé tes morts! Écoute, mon récit, écoute, je ne te lâcherai pas dans un absolu plaisir du Mythe : tu aurais trop beau jeu... Or, j'appelle une pensée surnaturelle pour que tu chantes mon oraison funèbre. Oui, élève le chant des Deuillants dans la voix de l'Androgyne. Le Mal mène à sa propre transfiguration : il aime la Beauté pour enfin la pétrifier, il aime l'Amour pour enfin le faire disparaître de la terre, il aime enfin les dieux pour mieux les enterrer. Toi Muthna, donne la main, je te donnerai la mienne pour caresser le Maître en pleurs. Sache que le Mal n'est pas une simple chute du Bien, ni un simple plaisir de souffrance tourné vers une destruction implacable. Le mal

le plus grand est qu'il se perde comme tel, s'annulant en tant qu'ordre moral du péché, et qu'il s'efface en se transfigurant dans la figure du Simulacre. Le Mal dont je te parle doit préparer à un complot, un crime, une mort, une apparence dans l'apparence. Oui, tu seras l'ange mélancolique qui m'accompagnera à ma mort. Pare-toi de ton sari rouge et de tes plus beaux habits, affiche avec jubilation tes bijoux et bracelets en toc : ne t'en fais pas, la lumière du jour fera briller leur faux éclat. Ainsi tu prendras le deuil en exagérant ta tendre insolence, qui accordera à ta démarche une fantaisie insensée. Sur ton corps fleuri, la Nature semblera hésiter : tu ne seras ni vraiment nue ni complètement habillée. Ainsi je te veux célébrant mon deuil, ainsi je t'attirerai dans l'autre règne — séparée. Maintes fois, j'ai trébuché devant ma tombe, cependant que la terre se dérobe à mes pas chancelants. Les morts ne sont-ils pas trahis par le charme de leur attente! Ne sont-ils pas ensorcelés par trop d'énergie cachée! Étouffés par trop de mémoire, trop de profondeur, trop d'égards à leur moindre souvenir! Assez! Assez de ces pages sanglantes... Orphée, calme mes nerfs coupés à vif. Accorde-moi un moment ta faveur, toi qui peux briser les tombes et brûler les morts! Orphée, Orphée, mon maître, mon vrai maître! Qui d'autre que toi comprend le face à face avec la Mort? Avant de tourner ton regard sur celle que tu aimas pour mieux la perdre, suspends-le sur ma souffrance. Sois propice à ce texte exalté qui s'agite entre mes doigts. Oublieux de ma destinée misérable, serai-je le cri d'un pur chant?

Et d'un bond, le Prince et le Fou, toujours aussi incroyables, mettent tout sens dessus dessous. « Voyez, s'écrie le Prince devant ses fidèles, ne suis-je pas le dieu

de ce siècle! » A ce siècle d'anachorètes et d'ascètes réfugiés au désert, le Prince et le Fou répondent par une anarchie intraitable. En marchant, ils rencontrent toutes ces espèces délirantes. Il y a ceux qui vivent dans leur tombeau pendant plusieurs jours : « Enterrez-les vivants », ordonne avec joie le Prince. Et le Fou — devenu depuis Chambellan du Non-Sens — transmet les ordres avec un rire hilare jusqu'à assourdir toute raison encore possible dans ce conte qui s'ensable de plus en plus. Voici les anachorètes chargés de chaînes et s'obligeant à marcher à quatre pattes, puis voici les Nus, les Brou-teurs qui paissent, dit-on, dans le Pré Spirituel, puis voici les Reclus et les Stationnaires qui se tiennent debout pendant des semaines, et enfin voici ces extraordinaires Stylites qui vivent perchés sur des colonnes en pierre, entre ciel et terre. Extasié, le Prince s'exclame : « Ah! que ceux qui broutent suivent le troupeau de fidèles! Quant aux stationnaires, qu'ils croulent sous leurs tas de pierres! Le Désert n'est-il pas un tas de pierres! » Soudain, la foule se retourne : un agneau angélique passe avec un étrange bêlement : on dirait qu'il chante. Le Prince demande : « Connaissez-vous celui-là? — Oui, répond la foule, c'est la Mort. » Sans tarder, le Prince dit : « Égorgez la Mort et vous vivrez éternellement, ô mes fidèles! » On égorge la Mort. Devant un tel spectacle, le Fou tombe en larmes. « Mon doux agneau, sanglote-t-il, que dois-je faire maintenant de mon éternité? »

Toi qui veux triompher si facilement de la Mort, n'oublie pas que l'Éternité est un grand rêve surnaturel, contraire à ton être périssable. Connais-tu la loi suprême de la pensée que n'apaise nulle joie de l'origine? Nul vertige des dieux invisibles? Maintiens en éveil

la rigueur de ta pensée en détresse. Pour affirmer ton au-delà, éloigne-toi de tout être tolérable. La détresse inspire ta pensée, inspiration — hélas — inhumaine. Seuls les beaux monstres peuvent visiter le monde impensé des morts. Alors, pour te saluer, les esprits sortiront de leurs tombes et les morts tresseront ton corps de guirlandes funèbres — au bord de ta tombe.

\*

Une grande partie de Dieu s'est déjà séparée du Maître; elle l'a délaissé entre les mains de Muthna. Séparation qui brise l'unité de ce croyant à la ferveur mystique. Chaque partie de l'être abandonné revient à sa solitude primordiale, la terre reprend son chemin et le soleil son errance en jouant avec notre corps démembré. Tout est alors gratuit, inhumain, incompréhensible, sans raison, sans finalité, sans loi. Je regarde le ciel, et le ciel trop élevé me regarde avec indifférence en laissant courir au lointain un nuage, passage qui provoque mes larmes (je pleure beaucoup en regardant le coucher du soleil). Les muqueuses se dilatent au-delà de ma tristesse infinie (infinie et sans but), et ce qui pleure en moi se déroule là-bas, toujours là-bas, là-bas où je n'irai que désintégré selon le lieu sidéral de ma naissance, comme si je n'avais jamais existé. Je suis alors définitivement sans ressources, sans attaches terrestres. Désorienté, je supplie Personne : indique-moi le signe de mon étoile. Et Personne de jeter cette réponse : tu seras rayé du ciel et de la terre.

\*

En cet état de décomposition, le Maître devient tyrannique. Il s'acharne sur ses Disciples, les harcèle en leur imposant des séances de Contemplation trop longues, prolongées par des Concerts spirituels harassants et des pauses de silence exacerbées, comme si le cœur extatique devait rompre ses chaînes et partir en morceaux dans les ruines de l'Asile. Dans ce désastre, seul le perroquet garde la tête froide, tête qui sera par la suite coupée. Muthna se fraie un chemin au-dessus de ces ruines et ces corps vacillants : la voici jaillissant à travers les murs, autour des colonnes et de la vasque d'eau. Sa démarche est sûre, royale, éthérée, alors que ses fesses prennent plein essor dans la confusion générale. Marche, Muthna, marche en déployant ce récit errant selon la mélodie de ton déhanchement. Et pour ma vision, ouvre ta ceinture, laisse ta tunique se plier et se déplier dans le battement de mon sang. Marche vers moi : ta cheville si tressée et si svelte a-t-elle reçu le baiser d'un dieu?

Mais toi qui vis près de moi, va-t'en! Je te regarde pendant que tu dors, le corps déjà décomposé. Le matin, tu te réveilles si pâle, si affligée. Où est entre nous le jour? Où est la nuit? Non, ne me dis JAMAIS : je t'aime... déclaration imprononçable. Comment aimer un mort qui aime un autre mort, sinon ressuscité, doublement ressuscité? Et de plus, je ne vois qu'obscurément ce que peut être cette résurrection qui se cache sous mon incroyable secret d'amour. Non plus, je ne sais pas ce que peut y gagner ce secret, je veux dire pour notre dissociation sanglante. Un livre — une dédicace — est un pacte de sang; il doit être livré goutte à goutte.

Tous mes mots sont des caillots : recueille-les dans tes mains. Aurai-je la force de transcrire le malheur qui a eu lieu ?

*La mort est mon doux secret, ma tendre consolation.  
Va-t'en, ange maudit! Va-t'en et péris au loin!*

\*

L’Affliction inguérissable sera mon désir d’amour, elle réduit ma force et ma joie en cendres... pour autant que je sois encore digne d’être incendié. Dis-moi, quel est le tourment d’amour le plus grand et le plus profond ? Celui qui exécute la volonté de l’Aimé en s’anéantissant en lui ? Ou bien celui qui se laisse dépérir par abandon ? Dans le premier *oui*, il faut affirmer la vitalité du corps, le nourrir et le développer uniquement pour qu’il soit digne de son enfer. Dans le second *oui*, il faut se laisser mourir sur place sans bouger, dépérir physiquement et s’enterrer vivant, comme une gazelle en larmes au cœur du désert. Oui, c’est cela, mon récit, poursuis ta scansion, ne ralentis pas ton rythme, n’obéis qu’à la marche. Ne crains pas de me déchirer, de déchirer mes tempes : ne suis-je pas perdu ! Va, poursuis ta chevauchée à travers le désert, et prends-moi sous tes ailes.

Quand le sable du désert tantôt dénude le sol, tantôt s’y entasse, grain sur grain, là où le vent l’accueille et le forme selon son propre souffle inspiré par les dieux errants, toi, Pèlerin de la Passion, prends le chemin de ton dénuement, laisse tes amis, laisse les tiens à l’endroit où ils cessent de t’aimer et de te suivre, là où nécessairement tu dois être seul, et même le désert ne pourra

plus arrêter ta marche (si tu t’arrêtes, du coup ta pensée s’écroulera, tu seras solairement désaxé). Alors le Fou dira au Prince une parole essentielle qui rompra ta cervelle : « Le Désert, le Désert n’est-il pas un doux sommeil ! »

Enfant inoubliable, maintenant que l’Asile va tomber en ruine et que le Maître est emporté par une fureur insensée, approche et apporte-nous ce vin final qui empourpre le sang et qui lui donne une âme. Approche ton visage, nous ne dormirons plus jamais, plus jamais nous ne fermerons nos paupières. Vois tous ces Amants mystiques : ne fêtent-ils pas l’ivresse de leur anéantissement ! Celui-ci chante dans la transe en tournant sur lui-même ; celui-là se prosterne en pleurant ; cet autre se frappe le front contre le sol. Et tous, exaltés, se soulèvent vers ton regard. Enfant inoubliable, lève-toi avec douceur, et marche vers nous.

*J’ai marché vers mon Aimé en l’implorant. Il me dit :  
Sache poser tes pieds sous le pas de mon enchantement !*

Voici que la fatigue gagne notre moindre geste, notre dernière goutte de sang. L’Insomnie nous a saisis et le sommeil se retire de nos paupières comme une éclipse de soleil. Vos yeux rouleront hors de leur orbite, votre peau et vos viscères seront dévorés par leur propre tourment, vous serez humiliés, mutilés, frappés au visage, ligotés au cou, aux pieds et aux mains, et vous boirez une coupe de sanie, de pus, de sang vomi. Oui, descendez-les vivants dans leurs catatombes, faites crouler l’Asile jusqu’à la fondation de son enterrement. Et tu connaîtras, Pèlerin de la Passion, le deuil du corps – au bord de ta folie.

Lecteur, ne ferme pas si vite ce livre : il porte un cadavre.

Et ne m'en veux pas si je galope vite, plus vite que mes pieds brisés, si chaque fois je tombe à tes pieds, te demandant de m'achever sans cesse. Je t'implore, mon Bien-Aimé, n'est-ce pas que tu ne me pardonneras jamais ! Car le pardon serait la fausse rançon de ma mort. Voudrais-tu de ce pacte ? Maintenant que je suis au-dessous de tout, ne me pardonne pas. En te trahissant, j'ai épuisé mes dernières énergies. Regarde-moi bien : de mes os fracassés, de ma moelle qui coule, de ma face décharnée que reste-t-il sinon l'image vide d'un cadavre enchaîné ! Orphée, Orphée mon maître, soutiens ma mort et retourne-toi maintenant ! Retourne-toi, je t'en supplie ! Et toi, mon Bien-Aimé, ne recule point. Avance avec le même pas ravissant, ne m'abandonne pas à la nudité de mon désarroi. Donne, donne toujours ta main gantée, pour que je renaisse à travers d'autres mains qui, elles, se souviendront peut-être de mon étreinte. Je suis un survivant à un mythe orphique auquel je lègue ma croyance, et ce qui brûle encore dans mon esprit vibratile. Va, va mon récit, entre sous le regard de ton Maître. Ne le quitte pas des yeux, ni le jour ni la nuit. Tu traverseras les châteaux délabrés des langues qui t'ont fondé, tu traverseras le royaume enchanté des Esprits qui t'ont guidé, pas sous pas à t'enterrer — sous eux. Et mortel, tu voudras dans l'emportement transcrire de tes mains tremblantes le jaillissement de leur pensée inouïe. Va, mon récit, au-dessous de toutes ces ruines extatiques : voici que l'Insomnie mène tout l'Asile vers sa destruction définitive et que toute pierre du récit — à la limite du fracas — s'enflamme. Il faut choisir le mot mortel pour tout détruire, avec la brièveté d'un

coup de couteau. Il faut que les mots se déboîtent les uns des autres et tombent sur moi comme un tas de pierres.

Dans l'Asile, le rechant nocturne de l'eau habille la vasque jusqu'à ses rebords frémissants, il l'habille et la déshabille de fleurs, d'ailes et de dentelles euphoriques, et en contrepoint, de quelques bagatelles en forme d'étoiles (toute page sanglante doit être empêchée — par le rechant — de se rejoindre à travers mes doigts désarticulés). Tombe en ruine, Asile expiratoire ! Quelque chose d'essentiel a habité en toi et va être calciné : les murs, les colonnes et la vasque jadis si ailés feront adieu aux mots qui les ont incrustés avec un plaisir irréparable. Point n'est besoin de restituer avec des mains enthousiastes ce qui tombera en ruine, ce qui sera délabré — corps et esprit — dans l'édifice enchanté du Mythe. Et à mesure que mes mains sont coupées et sciées, et que le récit inonde tout mon visage, Muthna apparaît irrésistiblement. Alors que les Fidèles font leur prière finale, Muthna enlève sa tunique avec une parfaite aisance, et soudain elle est nue. Nue ! Nue ! ah, Amants mystiques, donnez vos yeux à la flamme qui doit les brûler, jetez vos yeux, arrachez vos cils et vos sourcils ! Le corps de Muthna se tient avec souplesse sur la natte d'osier embrasée, comme la main d'un ange qui joue avec un éclair. Aussi baigne-t-il la scène d'un attrait incomparable : sous la fraise scintillante des seins s'entrouvrent le ventre, puis le bas-ventre en un seul cri. Recule, qui que tu sois ! Recule ! Es-tu femme ? Es-tu homme ? Ou bien l'Androgyne est-il vraiment ? Qui que tu sois, déclare ton sexe !

Et déchiré par cette apparition, l'Asile s'écroule. Un premier Disciple se lève et crache au visage du Maître,

un deuxième, et l'un après l'autre ils jettent leurs frocs et s'élancent au-dehors. Pendant que le Maître se roule par terre en râlant, l'Échanson maintenant guéri se dresse à l'autre bout de la ville et du récit. Puis revenant avec précipitation, les Fidèles égorgent Muthna et l'Échanson sous le regard du Maître. D'un coup, le Maître se déchire les veines.

Ainsi s'effondre l'Asile des Inconsolés dans son ultime étape mystique.

Dans cette mare de sang, le récit continue à m'éclabousser. Quoi! Quoi puis-je arrêter l'écoulement du sang? Regarde, mon amour : ma tête se détache de ma nuque. Une simple fibre la tient près de moi – pantelant. Coupe-la si tu veux de tes propres mains! Coupe toute force encore vive en moi. Même écharpé, je suivrai tes pas enchantés. Saisis-moi et emporte-moi vers LUI. Enfant inoubliable, mort assassiné, tu marches maintenant dans l'Au-delà. Oui, l'Au-delà est l'infinie distance des morts et des vivants, il est une surexistence du corps et de l'esprit se rejoignant et s'annulant. L'Au-delà! Étape suprême de l'extase qui fait vaciller la pensée aux limites de son anéantissement. L'Au-delà n'est pas séparable de la vie terrestre; en survolant tout paradis et tout enfer, il advient dans la Transe du Même. Enfant inoubliable, nous te voyons marcher dans l'Au-delà, drapé de ton linceul blanc, afin que tout soit contraint à ravir la terre au ciel et le ciel à son errance. Ineffable pâleur! Et éclat de ton regard vide! Mort, l'es-tu vraiment? De plain-pied, sur des hauteurs ouvertes à tant d'amour désastreux, tu m'as rendu accessible à l'inhabitation du monde. Tout sera effacé dans la totalité du Temps qui aura été ramassée au cours de ma vie, ramassée et condensée jusqu'à se pétrifier, comme une pierre

tombale plantée au cœur. Toi qui n'espères plus rien, il faut préparer ton adieu tel un linceul d'amour. Dresse ta pensée selon la loi de sa profonde solitude, là où s'ensevelit toute joie de vérité. Ne crains pas la pesanteur des choses, de toutes les manières elle t'écrasera, et la terre se dérobera sous tes pas. Trop de volonté te menace, trop de certitude. Sois vraiment petit, tout petit comme un fœtus qui hésite à venir au monde. Peut-être viendras-tu au monde dans les limites de ta pensée, elle-même survivante à une autre pensée qui l'aura toujours précédée – et fatalement enterrée.

De la terre jonchée de morts et de survivants s'élève le Corps Orphique quand l'ivresse de mourir s'offre à un égorgement infini. Marche, enfant inoubliable, allège ton pas. Infinie est la route de l'Au-delà, infinie la montée extatique vers la Vision d'où glisse le regard des dieux étoilés. Ne te tourne pas, accélère le pas. C'est cela, soulève-toi. Soulève-toi! Plus rien que des ruines, plus rien que du sang sur ton passage ailé. Tout doit se dissiper pour la gloire de l'épiphanie. Tout récit – digne de sa fatalité – doit marcher sur un monde en débris. De là la poésie tressée de maints éclats mortels et qui, comme Phénix, renaît de ses cendres.

Dans la main sanglante du Bien-Aimé un soleil éteint... Non, non mon amour, ne déchire pas encore tes veines, à cause de mon silence insensé. Silence d'or sur un cœur blessé à mort... Ma parole ne touche-t-elle pas à la folie? Folie insaisissable pourtant : elle semble veiller sur l'euphorie de mon étrange emportement. Non, ne m'en veux pas, je suis entamé de toutes parts. Et sois indulgente. Accorde-moi ta grâce. A mon étrange emportement, faudra-t-il plus qu'une ivresse de la mort? Plus que le sacrifice de ma raison? L'ardeur

guerrière fut le chant de mes ancêtres, j'ai tout rejeté sur moi (Occident et Orient, faste et déclin) jusqu'à m'ensevelir sous le poids de leur passé. Alors, Orphée, Orphée mon divin maître, brûle tous les corps des Ancêtres et éloigne-moi de leur puanteur. Orphée, assiste-moi encore. Plante-moi dans le vif de ton regard suspendu, donne à ma parole une clarté vraiment irréparable. J'ai trop attendu le Bien-Aimé, sur le pas de la porte. Au début de notre mariage, je me suis offert, j'ai offert maintes promesses glorieuses — à m'effondrer sous leur grandeur insurmontable. La Promesse est une arme terrible pour un sacrifice d'amour, pour une loyauté vraiment inhumaine. Mais moi, le plus insensé des insensés, n'ai-je pas tout brûlé? Sans respecter la dignité de la Promesse. N'ai-je pas trahi par manque d'amour, par lâcheté, par abjection!

Enfant inoubliable, marche, marche vers la limite de l'Au-delà. Ne t'arrête pas. Va, parcours toutes les étapes de ce récit encore enflammé! Le soleil, enfant inoubliable, n'enveloppe-t-il pas ton moindre éclat! C'est bien toi mon chant solaire, et partout tu tournes le visage en posant tes pieds vertigineux. Car, je veux que dans ce récit envoûté tu te soulèves au-dessus de la terre, oui que tu te soulèves et que tu lévites comme une irrésistible pensée angélique. Marche, marche encore, tout au-delà appelle la Passion, par vertige sidéral. L'Amant vibre d'être emporté vers une terre inconnue d'où il ne reviendra jamais, plus jamais. Rappelle-toi, j'ai sillonné maints pays peuplés par d'étranges légendes, rappelle-toi l'Ile Nuptiale, offerte à la cérémonie des mers. Chaque matin, une fillette aux yeux bridés déposait un bouquet de fleurs devant l'autel de son dieu, puis, ainsi qu'un bel oiseau, elle s'envolait. Nous étions réveil-

lés, déjà transportés par un esprit invisible. Mon enfant mort, réveille-toi, réveille-toi avec cette grâce pétillante et si vierge. Réveille-toi! Apparais! Apparais! Fillette aux yeux bridés, peut-être ton dieu sera-t-il un jour clément envers nous. Cet enfant mort, maintenant incroyablement là, nous aurait-il réveillés, et durant toute la journée nous aurait-il entourés d'un mystère inouï? Ah quelle détresse, mon amour, quelle extrême détresse! Dans le pays de l'Irrémédiable, j'ai couru en sanglotant, espérant t'atteindre au bout du désastre. Où es-tu? Où es-tu encore VISIBLE? Où te joindre désormais? Je t'ai fait partir — et tu es partie — pour en finir. Tu es partie avec un enfant né assassiné. Comme notre vie — hélas trop tranchante —, comme nos noces — vite brisées — notre enterrement sera, je l'espère, d'une telle solitude que nous ploierons au moindre souvenir d'amour. Ainsi je te veux près de moi — enterrée. Ne t'en fais pas : je t'enterrerai de mes mains, déjà elles giclent de ton sang. Je casserai ta dernière volonté. Oui oui l'Irrémédiable coupe le souffle à toute attente. Ne m'attends pas! Le destin ne nous a-t-il pas élus pour nous broyer! Par notre détresse (je ne trouve pas de mot plus malheureux) par notre détresse extrême, même le malheur nous insultera un jour. Déchéance terrible que d'être ainsi INHABITÉ! Rappelle-toi, rappelle-toi de nouveau l'Ile Nuptiale. Le peuple en fête descendait de la montagne. Il riait sous un soleil flamboyant, il riait en dansant, et en dansant il nous éclaboussait de boue. A ces visages éblouissants nous sourions de tout notre être, ravis par une pensée féerique. Enfant inoubliable, regarde comme ce peuple brûle ses morts dans l'enthousiasme, regarde comme il disperse leurs cendres au-dessus de la mer, en offrande aux dieux. Moi aussi,



ne suis-je pas un enfant de la mer! Ne suis-je pas né aux confins bleus de l'Océan natal! N'ai-je pas tremblé, maintes fois tremblé devant le déferlement des mers! Plus tard je fus submergé, c'est-à-dire emporté par une errance perpétuelle. Et j'ai quitté mon pays natal. Mais qu'est-ce qu'un pays natal? Un pays? Celui de son cœur et de sa pensée. Le mien est infailliblement avec les morts qui m'ont envoûté et nourri de leur pensée secrète.

Toi le Poète en extase, ne cherche pas ta patrie ailleurs que chez les morts. La Mort! La Mort dont je parle est orphique, au sommet de ta vie enchantée. Dans le mot incrusté avec art, recherche l'ivresse de ton être sidéré. En chantant avec les morts qui t'ont inspiré, peut-être reviendras-tu sur la terre pour la vaine gloire d'un jour. Et toi le plus insensé des poètes qui écris à travers deux langues, apaise, apaise ta fureur. Pourquoi t'entêter? Pourquoi emprunter une voix impossible, inhumaine? A moins que par ta double perte tu sois atteint par le déchirement du Corps Orphique. Oui, Orphée mon divin maître, laisse le Livre du Sang tomber goutte à goutte sur chacun de mes mots — à déchirer mes tempes et mes veines. Accueille-moi encore et accepte le peu que je t'offre — à brûler. Orphée, accorde-moi le Signe, le grand Signe qui éclate à l'horizon, le signe de l'Androgyne ailé. Aimer un androgyne n'est-ce pas défaillir à tout! Quelle force d'amour faut-il pour supporter une beauté inexplicable? Quel désir étincelant — vers toi? Mon cœur s'arrête, espérant toujours dans ce silence un mot de tes lèvres. Il arrive que frappé par une image je suffoque de l'avoir à dire; en suffoquant je m'essouffle à traquer le mot irrémédiable. Mes mots se brisent, soubresauts d'un dernier souffle. Et toi fille de roc et d'algues, lève-toi de mon lit, lève-

toi! Il m'arrive de tomber, presque évanoui, sur ton corps endormi. Suis-je un homme? Suis-je une femme? Suis-je une pierre? Seul le Sphinx peut répondre, et le mot révélé me frappera au visage — comme un coup de poing.

Toi, le poète en extase, qui marches si légèrement dans les cimetières, ne va pas trop vite. Ralentis ta pensée et le rythme de ton souffle. Sous tes pas jaillit la parole enchantée des oubliés, qui guident ton élan vers la révélation de l'Inouï. Le poète en extase chante sa généalogie spirituelle jusqu'à extinction de la voix.

De cette ivresse sanguinaire est née la vision d'un androgyne. Oui, ce livre a sa saignée, son écoulement. Je passerai sur cette terre vaincu par tant de détresse et j'aurai croulé sous un amas de mots pulvérisés. J'ai dit à Personne : regarde comme mon être est éteint. Et Personne de me répondre : aucune main d'amour ne fermera tes paupières.

*En descendant dans ma tombe, je suppliai le Bien-Aimé :  
Aide-moi, aide-moi d'une dernière pensée.*

*Il me regarda. Et frémissant de froid, je fus décomposé.*

Rabat, le 4 décembre 1977.

<i>L'Asile des inconsolés</i>	11
<i>Au seuil du désert</i>	35
<i>Premier enterrement</i>	49
<i>Transfiguration (1)</i>	77
<i>Nuit de l'erreur</i>	103
<i>Transfiguration (2)</i>	121
<i>Sous le regard d'Orphée</i>	139

## DU MÊME AUTEUR

LA MÉMOIRE TATOUÉE, Denoël, Lettres Nouvelles, 1971;  
collection 10/18, 1979.

LA BLESSURE DU NOM PROPRE, Denoël, Lettres Nouvelles,  
1974.

VOMITO BLANCO, collection 10/18, 1974.

LE LUTTEUR DE CLASSE À LA MANIÈRE TAOÏSTE (poème),  
Sindbad, 1976.

### *Livres d'art (en collaboration)*

Avec M. Sijelmassi : L'ART CALLIGRAPHIQUE ARABE,  
Chêne, 1976.

Avec El Maleh, Melehi, Maraini : LA PEINTURE DE  
AHMED CHERKAoui, Shoof, Casablanca, 1976.

*Cet ouvrage  
a été achevé d'imprimer  
sur les presses de l'Imprimerie Floch  
à Mayenne le 20 mars 1979.  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1979.  
N° d'édition : 24935.  
Imprimé en France.  
(16737)*